

U d'/of OTTAWA
39003002745502




20-5-52

MOTIFS DE CONVERSION

DE

DIX MINISTRES ANGLICANS.





MOTIFS DE CONVERSION

DE DIX MINISTRES ANGLICANS,

EXPOSÉS PAR EUX-MÊMES,

ET

RÉTRACTATION DU RÉVÉREND J. H. NEWMAN;

recueillis, traduits et publiés

PAR

JULES GONDON.

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1847

AVERTISSEMENT.

La propagande protestante redouble d'activité et d'audace. Les rapports publiés par les sociétés bibliques et les diverses associations religieuses qui ont leur siége à Londres, nous apprennent que des sommes d'argent considérables sont envoyées en France, et qu'elles y sont employées à l'objet vers lequel tendent tous les efforts de ces sociétés. De là, une grande partie des ressources dont disposent les champions du protestantisme, qui inondent nos villes et nos campagnes de pamphlets dans lesquels nos dogmes sont défigurés, nos pratiques travesties, et notre clergé, dont les vertus donnent si peu de prise à la critique, s'y trouve indignement calomnié. Il n'est plus permis de s'é-

tonner si des prêches s'élèvent dans des localités où l'on connaît à peine le nom de protestant, et si des hommes, qui prennent le titre de révérend, s'y établissent, dans l'espoir et en attendant de se faire une congrégation.

En visitant naguère un de nos départements, nous avons entendu une conversation instructive engagée entre deux hommes de la classe ouvrière, qui s'entretenaient des avantages que leur offrirait la fréquentation assidue d'un temple protestant récemment élevé dans leur localité. Les avantages qui semblaient séduire ces infortunés, n'étaient certainement pas de la nature de ceux que peut seule offrir la religion de Celui qui a dit : *mon royaume n'est pas de ce monde*. Cette conversation nous expliqua comment les propagateurs de la réforme gagnent la bienveillance d'un certain nombre de personnes indignes du nom de catholiques. Le protestan-

tisme anglais, quel que soit son nom et sa nuance, est une des sources qui alimentent chez nous la propagation de l'erreur; Londres est l'arsenal où ses champions vont prendre des armes qui, de tout temps, ont triomphé des âmes vénales. Le protestantisme agit comme certaines gens qui cherchent à cacher la misère de leur intérieur par l'éclat qu'elles étalent en se montrant en public. Aussi nous avons cru utile de recueillir dans ce petit volume les témoignages portés contre la principale et la plus puissante des sectes d'Angleterre, celle qui se couvre encore des lambeaux de ses antiques vêtements.

L'anglicanisme, comme toutes les sectes qui divisent l'Angleterre, a perdu la lumière et la vie. Ses fils marchent dans les ténèbres, leur vie spirituelle s'éteint, et ils commencent à comprendre qu'ils ne pourront échapper au travail de dissolution sous lequel succombe

leur établissement ecclésiastique qu'en venant demander à l'Église de Jésus-Christ, l'Église catholique, apostolique et romaine, LA FOI, qu'on ne saurait avoir hors de son sein, et sans laquelle on ne peut espérer de salut.

Depuis deux ans, environ quatre-vingt ministres anglicans, ou membres des savantes universités d'Angleterre, et plus de cent personnes distinguées par leur instruction et leur position sociale (dont plusieurs appartenant à l'aristocratie et aux premières familles), ont rendu un éclatant hommage à la vérité de la religion catholique; il s'est fait en outre plusieurs milliers[1] de conversions dans la classe ouvrière. Il faut que ces faits soient connus, proclamés partout, dans nos départe-

[1] On trouvera des détails très-circonstanciés sur ce sujet, ainsi que la liste de toutes les conversions marquantes, dans le volume intitulé *Conversion de soixante ministres anglicans*, etc.

ments surtout où l'argent de l'Angleterre protestante soudoie les émissaires du mensonge. Quelles prétentions à se faire écouter peut avoir le protestantisme quand, après trois siècles d'existence, il cesse d'être lui-même, et que nous le voyons, ou renverser les fondements du christianisme pour prendre son point d'appui sur le rationalisme, ou retourner, en se frappant la poitrine, aux pieds de la mère qu'il a si longtemps méconnue. Le rationalisme et le catholicisme ne tarderont pas à se partager le monde; les croyances mixtes passent à l'un ou à l'autre de ces systèmes. En se faisant catholique, on sait ce que l'on devient : l'unité est un des caractères du catholicisme ; mais, en embrassant le protestantisme, il reste encore à décider si l'on sera unitairien ou calviniste, luthérien ou épiscopalien, presbytérien de la secte d'Angleterre, ou de celle d'Écosse, ou de celle d'Irlande;

si l'on sera browniste ou baptiste, méthodiste ou universaliste, destructioniste ou sabbatarien, moravien ou sandemanien, hutchinsonien ou trembleur, quaker ou mystique, membre de l'église chrétienne d'Amérique ou swedenborgien, haldanite ou libre penseur, muggletonien ou irvingite, millénairien ou chrétien de Plymouth, anglican pur ou puséiste, rongiste ou évangélique, etc., etc. Ce sont là quelques-unes des sectes chrétiennes protestantes, qui toutes se subdivisent en fractions distinctes, indépendantes les unes des autres, et qui toutes prétendent adorer Dieu selon son cœur. Avant de se faire protestant, devrait-on au moins commencer par connaître toutes les sectes enfantées par le protestantisme, afin de pouvoir faire son choix. Or, nous mettons qui que ce soit au défi de pousser un peu avant ses recherches sur cette matière, sans arriver à la conviction que la vé-

rité ne saurait se trouver perdue dans cette anarchie. Nous avons été en rapport avec un grand nombre de protestants de diverses sectes, et nous pouvons affirmer n'en avoir jamais rencontré un seul qui sût exactement ce qu'il devait croire sur les points fondamentaux de la foi chrétienne, ou qui adoptât sans réserve l'enseignement de la secte à laquelle il prétendait appartenir.

L'exposé des *Motifs de Conversion* et les lettres que nous avons recueillis dans ce volume, sont, il est vrai, surtout dirigés contre l'église protestante d'Angleterre, ce qui n'empêche pas que la plupart des arguments employés par leurs auteurs pour éclairer les frères dont ils se sont séparés, ne s'appliquent avec la même force à toutes les sectes protestantes (1).

[1] La rétractation du révérend J. H. Newman que nous publions dans ce volume est extraite de l'avertissement de son *Essai sur le Développement de la doctrine*

Les théories anglicanes sur l'Eglise de Jésus-Christ sont aussi celles des autres sectes, qui toutes ont la prétention d'être sinon l'Église, au moins une fraction, une branche, une feuille ou une fleur de l'Église. Aussi espérons-nous qu'en France, comme en Angleterre, ces exposés pourront être lus avec avantage par ceux qui croient, ceux qui doutent, et ceux qui déjà sont engagés dans les voies de l'erreur. Que Dieu bénisse cette espérance !

J. GONDON.

31 décembre 1846.

chrétienne. Nous n'en avons omis que quelques phrases qui s'appliquaient à cet ouvrage. D'ailleurs nous reproduisons cette pièce en entier dans l'avertissement de l'*Histoire du developpement, etc.*, dont le célèbre auteur a bien voulu nous confier la traduction, qui paraîtra très-prochainement.

I

RÉTRACTATION

DU RÉVÉREND

JOHN HENRY NEWMAN,

ex-curé des paroisses de Sainte-Marie et de Littlemore, auteur de l'*Église des Pères, etc., etc.*

Il y a plus de onze ans que je m'exprimais de la manière suivante dans un des premiers numéros des *Traités pour le temps présent* (*Tracts for the Times*) :

« Quand on considère les grâces si précieuses dont jouit l'Église de Rome, ses titres si imposants à notre admiration, à notre révérence, à notre amour et à notre

gratitude, il est impossible de ne pas se demander comment nous pouvons lui résister, ainsi que nous le faisons. Pourrions-nous nous empêcher de laisser éclater notre tendresse en nous hâtant de rentrer en communion avec elle, si nous n'étions arrêtés par les paroles de la Vérité elle-même, qui nous ordonne de la préférer au monde entier? « Celui, est-il dit, qui aime son père ou sa mère plus que moi est indigne de moi. » Comment oserions-nous nous montrer sévères et suivre ce précepte, si nous n'avions les avertissements de Moïse contre tout prophète, quelque divins que soient d'ailleurs ses dons, qui nous prêcherait de nouveaux Dieux, et l'anathème prononcé par saint Paul même contre les anges et les apôtres qui émettraient une nouvelle doctrine [1] ? »

En écrivant ce passage, l'auteur était loin de penser qu'il arriverait un moment où il comprendrait que l'obstacle repré-

[1] *Records of the Church*, XXIV, p. 7.

senté comme empêchant la communion avec Rome, est dénué de tout fondement solide.

Mon ouvrage sur le *Développement de la doctrine chrétienne*[1] a pour but de montrer que cet obstacle n'en est pas un.

Ayant, dans plusieurs publications antérieures, appelé l'attention publique sur cette difficulté supposée, je me crois obligé de reconnaître ouvertement que, dans ma conviction actuelle, elle n'est qu'imaginaire.

Mes opinions ont surtout changé touchant ce que je disais sur la mission prophétique de l'Église, dans mes *Discours* publiés au commencement de 1837. Il y a dans cet ouvrage plusieurs assertions que je voudrais n'avoir jamais avancées ; mais j'appelle l'attention spéciale du lecteur sur le passage suivant que je rétracte avec les autres qui sont empreints du même esprit :

« Nous devons prendre les choses pour

[1] La traduction de cet important et magnifique ouvrage est sous presse ; elle ne tardera pas à paraître.

ce qu'elles sont, et non pour ce qu'elles prétendent être. Si nous sommes disposés à croire à la sincérité des professions de Rome et portés à lui faire des avances comme envers une sœur ou une mère (ce qu'elle est en théorie), nous nous apercevrons trop tard que nous sommes dans les bras d'une mère dénaturée, qui sera sans aucune pitié pour nous, et qui triomphera dans les artifices qui nous auront amenés en son pouvoir. Non, laissant de côté les rêves que le romantisme de l'histoire de l'Église primitive et les hautes doctrines du catholicisme font naître dans un esprit sans expérience, soyons sûrs que Rome est notre ennemie, et qu'elle nous fera du mal quand elle le pourra. En parlant et en agissant conformément à cette conviction, nous pouvons ne manquer en rien à la charité chrétienne que nous lui devons. Il nous faut nous conduire envers elle comme avec un ami qui est frappé dans sa raison; ayons une affliction profonde, des pensées de tendre affection, d'amers regrets et le

cœur brisé de tristesse; mais ayons l'œil ouvert et la main ferme. Car, en réalité, Rome est une église qui a perdu les sens. Comblée de dons précieux, ayant des titres légitimes, elle est cependant incapable d'user religieusement de ces avantages. Elle est intéressée, obstinée, dure, malicieuse, cruelle, dénaturée, comme le sont les fous, ou plutôt, l'on pourrait dire qu'elle ressemble à un démoniaque. Elle a des principes, des pensées, des tendances qui ne sont pas les siennes propres; dans sà forme extérieure et dans sa puissance naturelle, elle est ce que Dieu l'a faite; mais elle est gouvernée au dedans par un esprit inexorable, qui règne sur elle en souverain et qui sait se servir de ses dons avec une grande subtilité et un grand succès. Ainsi, elle n'est elle-même que de nom; et jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la guérir, nous devrons la traiter comme si elle était le mauvais esprit qui la gouverne. En disant ceci, on ne doit pas supposer que je nie qu'il y ait dans le romanisme une

excellence réelle, ni qu'il n'y ait parmi ses adhérents de très-excellentes personnes. Satan agit toujours d'après un système. Ce système a des parties diverses, compliquées, épineuses; il a des instruments de qualité différente dont quelques-uns sont le mal même, tandis que d'autres sont tellement irréprochables que, en eux-mêmes et pris en dehors de la fin à laquelle ils concourent, ils sont en réalité *des anges de lumières*, et peut-être qu'au dernier jour ils seront trouvés tels. Il y a dans le romanisme des choses absolument bonnes; il y en a qui sont seulement tachées et souillées; d'autres sont corrompues, et d'autres, enfin, sont criminelles; mais le système qui porte ce nom doit être vu dans son ensemble, et toutes ses parties doivent être regardées comme se rattachant à cet ensemble; on doit les considérer dans leurs rapports avec leur résultat pratique et la fin à laquelle elles concourent[1]. »

[1] *Proph. off.*, p. 103, 4.

Je crois devoir ajouter qu'il y a dans mes *Discours* de 1837 une assertion sur laquelle je n'ai jamais eu de motif pour changer d'opinion, c'est celle-ci :

« En Angleterre, l'église vient en aide à l'État pour imposer la souscription aux articles comme un *test*, et cela non-seulement au clergé, mais aussi au corps qui gouverne dans nos universités ; on en fait *un test contre le romanisme.* »

Cette assertion s'accorde parfaitement avec le désir où je suis, désir auquel je me suis déjà conformé, de travailler à dissiper les préjugés populaires sur les doctrines catholiques romaines et le sens des trente-neuf articles.

Il y a quelques années, les journaux ont publié une rétractation de moi dont je désire reconnaître l'authenticité d'une manière formelle, et que je crois devoir reproduire ; la voici :

« Il est vrai qu'à diverses époques, en écrivant contre le système romain, j'ai eu recours non-seulement à des arguments

dont je n'ai pas à parler ici, mais à ce qui ressemble fort à de la déclamation.

« 1° Par exemple, en 1833, dans la *Lyra apostolica*, j'ai appelé Rome *une église perdue*.

« 2° En 1833, encore, j'ai parlé de l'*apostasie papale* dans un ouvrage sur les Ariens.

« 3° La même année, dans le quinzième numéro de la série des *Tracts for the Times*, traité dont les paroles m'appartiennent souvent, quoique je ne puisse me les approprier dans leur ensemble, je disais :

« Aujourd'hui Rome est hérétique. Allons même jusqu'à reconnaître que par là elle a altéré chez elle le caractère sacerdotal ; mais au moins elle n'était pas hérétique dans les premiers siècles. Si elle a apostasié, ce fut à l'époque du concile de Trente. Il est réellement à craindre que toute la communion romaine ne s'y soit liée par un engagement perpétuel à la cause de l'antechrist. »

« Un ami avec lequel j'étais très-familier,

m'écrivit relativement à ce traité et à d'autres ; il me disait d'une manière générale, en parlant de la publication des *Tracts for the Times* :

« Ces traités sont bien encourageants ; mais je désirerais obtenir de vous, quand on fera une seconde édition, d'en éliminer ou au moins d'en modifier plusieurs. L'autre jour, le *Traité sur la succession apostolique dans l'église anglicane* m'est tombé par hasard sous la main, et il m'a paru empreint de si peu de bonne foi, que je m'étonne que vous ayez pu, même dans l'excès de οἰκονομία et φενακισμός, vous en rendre solidaire.

« Je disais moi-même, dans une brochure publiée en 1838, sur le passage cité plus haut :

« Je l'avoue, je désirerais que ce passage ne fût pas écrit d'une manière si déclamatoire ; mais sa substance exprime tout juste ce que je pense. »

« 4° J'ai dit aussi en 1833 :

« Leur communion est infectée d'héré-

sie; nous devons la fuir comme une peste. Ils ont mis un mensonge à la place de la vérité de Dieu, et en revendiquant l'immutabilité de doctrine, ils ne peuvent réparer le crime qu'ils ont commis. » (Tract. 20.)

« 5° En 1834, j'écrivais dans une revue :

« L'esprit de la vieille Rome s'est de nouveau levé et a démontré son identité par ses œuvres. Il a animé l'église qui s'est établie dans cette ville, comme un mauvais génie pouvait s'emparer autrefois des possédés, et il lui fait tenir un langage qui n'est pas le sien. Dans le système corrompu du papisme, nous avons la cruauté, la ruse et l'ambition de la république romaine. Sa cruauté paraît dans le sacrifice implacable du bonheur et de la vertu de l'individu à un fantôme de convenance publique, dans son célibat forcé et dans ses persécutions au dehors. Nous retrouvons la ruse dans ses mensonges, ses fourberies et ses faux prodiges ; quant à son ambition envahissante, elle apparaît dans ses pré-

tentions au pouvoir universel. La vieille Rome vit encore. Ses aigles ne s'abattent nulle part ; mais elle n'en revendique pas moins la souveraineté sous un autre prétexte. Je ne blâmerai pas l'Église romaine, mais je la plaindrai; car, comme je l'ai dit, elle est possédée par un mauvais génie, elle est dans l'esclavage. »

« Je disais dans la même publication :

« La sorcière placée sur les sept collines dont il est question dans l'Apocalypse, n'est pas l'Église de Rome, ainsi qu'on le suppose souvent ; mais Rome païenne, ce mauvais esprit qui, dans sa forme primitive, était le principe qui animait la quatrième monarchie. Dans la prophétie de saint Paul, il n'est pas question du temple ou de l'Église de Dieu, mais de l'homme de péché qui se trouve dans le temple, du vieil homme ou du mauvais principe de la chair qui s'élève contre Dieu. Certainement c'est un mystère d'iniquité et un mystère qui est bien de nature à exciter notre épouvante et notre horreur, de voir au

cœur même de l'Église, dans sa plus haute dignité, sur le siége de saint Pierre, le principe du mal qui s'est intronisé et qui gouverne. Il semble que les années aient donné de la solidité à ce principe; Rome papiste a succédé à Rome païenne, et plût à Dieu que nous n'eussions pas des raisons de craindre des développements plus rusés de l'antechrist dans le renversement des institutions qui suivra la chute de la papauté!... La distinction que j'établis n'est pas dénuée de sens. N'est-ce rien que de pouvoir fixer avec affection ses regards sur une mère à qui nous devons le bienfait du christianisme, au lieu d'avoir à la haïr? N'est-ce rien de la regarder avec compassion et avec crainte, au lieu de la voir avec horreur? N'est-ce rien que de la disculper des noms si durs que lui ont jetés certains interprètes des prophéties, quand ils l'ont représentée comme idolâtre et ennemie de Dieu, tandis qu'en réalité elle est trompée? mais ce n'est pas elle qui trompe. »

« J'ai dit aussi :

« Elle substitue virtuellement des pratiques extérieures à l'obéissance morale, la mortification apparente à la pénitence, la confession à la douleur, la profession extérieure à la foi, les lèvres au cœur; au moins voilà son système, tel qu'il est compris par le grand nombre. »

« J'écrivais encore dans la même publication :

« Rome nous a ravi les principes élevés qu'elle a elle-même conservés malgré son état de corruption. Quand nous l'avons quittée, elle ne nous a pas permis de poursuivre notre route dans les voies de la sainteté; nous avons laissé nos vêtements et nous avons fui. »

« L'ami dont j'ai parlé plus haut protestait en ces termes contre ces passages et plusieurs autres de la même publication : « J'excepte, toutefois, de mon approbation générale votre dernière attaque, très-superflue, contre les pauvres romanistes. Vous les avez d'abord dépeints comme diaboliquement possédés par le mauvais gé-

nie de Rome païenne; néanmoins, vous trouvez un sujet d'admiration dans leur esprit, surtout en ce qu'ils savent faire servir les ornements du culte à leur véritable destination. Vous parlez ensuite de leur Église, tout cela est très-bien, et l'on croit être arrivé au terme des épithètes, lorsque vous retombez tout à coup dans votre protestantisme, et vous vous laissez aller à ce que je crois pouvoir appeler le plaisir de les fronder. »

« Puis ensuite, après une remarque qui n'a pas ces extraits en vue, mon critique ajoute: « Je ne pense pas que vous trouviez un seul catholique romain, ayant reçu de l'éducation, qui puisse vous dire qu'il identifie la mortification extérieure et la pénitence. En fait, je sais que les catholiques romains prêchent contre cette erreur aussi bien que vous pourriez le faire. »

« 6° En 1834, je me suis servi, en parlant de certaines doctrines de l'Église de Rome, dans le *tract* 38me, des épithètes *anti-scripturaires, profanes, impies, hardies,*

sans autorité, grossières, monstrueuses, cruelles, procurant une consolation trompeuse. En m'exprimant ainsi, j'attachais un sens précis à chacune de ces épithètes, et je les avais pesées avant de m'en servir.

« Relativement à ce passage, le même ami m'avait écrit : « Je dois protester de nouveau contre les malédictions que vous faites entendre à la fin de la première *Via media* (tract. 38). Quel bien cela peut-il faire? C'est manquer de charité à l'excès. Nous pouvons être étrangement trompés sur plusieurs points qui se découvriront graduellement à nous. »

« Il y a déjà plusieurs années que j'ai supprimé le passage en question.

« 7° J'ai dit, en 1837, de l'Église de Rome :

« En réalité, c'est une Église qui a perdu les sens, etc. (ce passage est reproduit plus haut ; voir la citation des pages 5 et 6).

« 8° En 1837, j'écrivis dans une revue :

« Grégoire II et Grégoire III firent appel

au peuple contre l'empereur, dans un but injustifiable, et, en apparence, de la manière la moins convenable. Ils devinrent rebelles pour établir le culte des images. Nous trouvons cependant, même dans cette transaction, la trace du principe de la puissance de l'Église, quoique tristement défiguré et perverti. Sa forme cependant, pour me servir des expressions de Milton, « n'avait pas perdu encore son éclat primitif, et ne brillait pas moins qu'un archange tombé et un rayon de gloire qui commence à s'obscurcir. »

« Il est notoire que c'est sur la même base qu'a été élevée la monarchie ecclésiastique. Ni le souffle des princes ni les flatteries d'une cour n'armèrent l'esprit sévère et fier des Hildebrand et des Innocent; mais ce fut l'abnégation de soi, la renonciation aux pompes mondaines et aux aisances de la vie, l'appel au peuple. »

« Je dois faire observer cependant, sur ce passage, qu'il n'est fait aucune allusion

au sujet des vers de Milton [1], sujet qui répond mal à l'idée de pureté et de vertu ternies dont ils parlent. J'appliquais ces vers à un sujet qui, au moment où j'écrivais, me semblait leur être mieux approprié, c'est-à-dire à l'Église catholique vue dans un certain exercice de sa puissance, en la personne des deux papes.

« J'ai peut-être avancé d'autres assertions empreintes d'exagération, et cela, alors que les assertions en elles-mêmes étaient irréprochables et vraies. Si vous me demandez comment un individu a pu s'aventurer non-seulement à entretenir, mais à publier pareilles opinions sur une communion si ancienne, si répandue et qui a produit tant de saints, je réponds ce que je me disais à moi-même : « Ce langage

[1] Les vers de Milton, tirés du premier chant du *Paradis perdu*, s'appliquent au démon. On comprend l'observation de l'auteur qui ne veut pas qu'on puisse lui supposer l'intention de comparer au génie infernal les deux papes dont il est question dans ce passage.

(*Note du traducteur.*)

ne m'appartient pas; je ne fais, en quelque sorte, que suivre le sentiment commun des théologiens de mon église. Ils ont toujours usé contre Rome d'un langage extrêmement violent, même les plus capables et les plus savants d'entre eux. Je désire entrer dans leur système. En disant ce qu'ils disent, je suis à l'abri. Cette manière de voir est nécessaire à notre position. » J'ai, en outre, des raisons de craindre que ce langage ne puisse être attribué, en grande partie, à un caractère impétueux, à l'espérance d'obtenir l'approbation de personnes que je respecte, et au désir de repousser l'accusation de romanisme.

« Ces explications ne renferment pas une rétractation de ce que j'ai écrit pour la défense de la doctrine anglicane; et comme je les donne par des raisons personnelles, je les donne sans consulter personne. Je suis aussi convaincu que jamais, et je ne doute pas que les catholiques romains eux-mêmes ne conviennent que la doctrine anglicane est l'antagoniste le plus fort de

leur système, et même le seul possible. Si l'on doit résister à Rome, on ne saurait le faire par un autre moyen. »

Il va sans dire que je rétracte aujourd'hui les arguments auxquels j'avais recours, lors de la publication de la pièce qui précède, en tant qu'ils touchent à l'Église de Rome, ainsi que le langage dont je me servais pour les exprimer.

John Henry Newman.

Littlemore, 6 octobre 1845.

II

VINGT-DEUX RAISONS

POUR ENTRER DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE:

PAR LE RÉVÉREND

THOMAS WILLIAM MARSHALL,

ex-curé de Swallow-Cliffe et Anstey,
auteur de *Notes sur l'Episcopat catholique.*

---

1. — Parce que, parlant d'une manière générale, il est nécessaire pour être sauvé, d'après ce que Jésus-Christ a établi[1] et le

[1] Saint Matth., XVI, 18, 19; XVII, 27; saint Luc, V, 3, 4; XII, 41, 42; XXII, 32; saint Jean, I, 42; XXI, 15, 10, 17, etc., etc.

témoignage des saints, que les chrétiens soient en communion avec le Siége de saint Pierre, siége dans lequel a TOUJOURS brillé la suprématie de la chaire apostolique : *In quâ*, comme saint Augustin le rappelait aux protestants de son temps, *semper apostolicæ cathedræ viguit principatus* (Contra Donat. Pertin., ep. 162); siége qui, suivant saint Cyprien, est la chaire de Pierre, la principale Église, la source de l'unité du sacerdoce : *Petri cathedra, atque Ecclesia principalis, unde unitas sacerdotalis exorta est* (Epist. 55, ad Cornelium); siége, dit saint Irénée, auquel il est nécessaire que *chaque église* s'adresse, parce qu'il forme la plus puissante principauté (liv. III, chap. 3). Quiconque est *hors* de ce siége, ajoute saint Jérôme, est un être profane ; quiconque mangera l'agneau hors de cette maison est profane : *Quicumque extra hanc domum agnum comederit profanus est* (Ad Damascum Papam, epist. 57). Conformément à la volonté divine et au commandement de l'Église, un saint Athanase, un saint Chrysostome et un

saint Hilaire, se sont joyeusement soumis, eux et leurs troupeaux, à l'autorité de ce siége, laissant ainsi un exemple à leurs successeurs, ainsi qu'aux fidèles de tous les pays et de tous les siècles.

2. — Parce que toutes les sectes protestantes étant postérieures aux apôtres et d'une origine purement humaine; elles sont en dehors de l'Église du Christ.

3.— Parce que la prétendue réforme fut une sédition impie, une révolte préméditée contre l'institution de Dieu, subversive de la vraie religion, même dans ses premiers effets, et fatale, comme l'événement l'a prouvé, à la pureté de la foi, au bonheur et à la prospérité du genre humain.

4. — Parce que la réformation *anglicane* a été conduite d'après les mêmes principes que la réforme de l'Allemagne ou de la Suisse, par des hommes animés du même esprit, et qu'au fond elle a produit les mêmes résultats.

5. — Parce que l'occasion, l'origine de cette réforme a été le désir d'Henri VIII de

répudier sa femme légitime, projet impie repoussé par le pape, mais que Cranmer (qui, malgré des vœux solennels, était lui-même marié *secrètement*) n'hésita pas à conseiller et à accomplir.

6. — Parce que les annales de l'église anglicane, en parfaite harmonie avec cette origine de mauvais augure, nous offrent l'histoire du péché sous ses formes les plus hideuses : de l'orgueil, du sacrilége, de l'apathie, de l'oubli du pauvre, de l'hérésie, du fanatisme et de l'incrédulité.

7. — Parce que ses évêques, séparés de la communion de saint Pierre et de l'Église universelle, n'ont ni juridiction ni mission, et qu'ils ne peuvent exercer légalement aucun acte de gouvernement ou d'autorité; cela indépendamment de cette grave considération qu'aucune autre partie de la chrétienté ne reconnaît leurs ordres, n'admet la validité de leurs actes, ni leur puissance de conférer un don spirituel ou ecclésiastique quel qu'il soit.

8. — Parce que ses évêques sont ennemis

ardents de l'Église catholique, de ses doctrines, et qu'ils sanctionnent et enseignent plusieurs hérésies capitales.

9. — Parce que l'église anglicane, tout comme l'église luthérienne, condamne des doctrines qui ont toujours été reçues comme vraies, et qu'elle en enseigne d'autres qui, de tout temps, ont été rejetées comme fausses.

10. — Parce que ses fondateurs et ses principaux ministres ne se contentent pas d'outrager *l'Église du Dieu vivant*, l'épouse du Christ, la mère de tous les saints, celle qui enseigne les nations, *la colonne et l'appui de la vérité* (1 Tim., III, 15), la plus grande des œuvres de Dieu, en l'appelant *une prostituée sotte, sale, vieille et flétrie*, la plus grande *courtisanne des courtisannes, la mère de la prostitution* (Homélie sur le péril de l'idolâtrie, 3e partie), *la plus sale des prostituées qu'on ait jamais vue, la bête babylonienne de Rome* (Homélie sur la révolte), et en se servant d'un grand nombre de phrases semblables qui expriment d'in-

croyables blasphèmes. Non contents d'appeler le premier évêque de la chrétienté *antechrist*, et d'apprendre au peuple à le regarder comme un démon et même à prier pour être délivré *du pape, du diable et de tout le royaume de l'antechrist* (Homélie pour le dimanche de la Pentecôte), ils sont allés plus loin dans cette voie impie; ils ont renversé et détruit les autels, aboli la messe, renié la doctrine précieuse et fondamentale du sacrifice chrétien, et supprimé,—pour la première fois depuis l'établissement de l'Eglise chrétienne sur la terre, — cette *pure offrande* que les liturgies primitives ont appelée le *sacrifice non sanglant et redoutable* que Dieu a déclaré par la bouche de son prophète devoir être l'élément essentiel et caractéristique du culte des Gentils (Malach., I, 11.)

11. — Parce que tout culte ou système religieux d'où cette *offrande pure, ce sacrifice quotidien* (Daniel, XII, 11) est exclu, est plutôt une philosophie qu'une religion.

12. — Parce qu'une pareille philosophie

enlève à tous les sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étaient que la figure de celui de la messe, leur principale signification et leur principal objet; parce qu'elle enlève à notre Sauveur Jésus-Christ ce sacerdoce *d'après l'ordre de Melchisédech* qu'il exerce chaque jour dans les divins mystères où il est à la fois prêtre et victime, où, selon saint Chrysostome, il est à la fois celui qui offre et celui qui est offert : ὁ προσφέρων, καὶ ὁ προσφερόμενος; sacrifice où Jésus-Christ est prêtre, à la fois sacrificateur et oblation : *Per hoc*, dit saint Augustin, *et sacerdos est Christus, ipse offerens, ipse et oblatio* (De civitate Dei, liv. X, c. 20). Tous les faux sacrifices ont disparu devant ce grand et véritable sacrifice : « *Huic summo veroque sacrificio cuncta sacrificia falsa cesserunt* (ibid.); où l'on trouve toujours le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech : *Ubi apparet etiam sacerdotium secundum ordinem Melchisedech* (liv. XVIII, c. 20).

13.—Parce que les principes sur lesquels repose l'anglicanisme rendent nulles les

promesses immuables et réitérées de Notre-Seigneur Jésus-Christ à son Église, et que, tandis que les défenseurs de ces principes les restreindraient volontiers au profit d'une forme particulière d'erreur, ils sont en même temps propres, ainsi que l'histoire le démontre, à soutenir tout autre schisme ou hérésie qui a paru dans le monde.

14. — Parce que les innombrables divisions créées et fortifiées par ces principes ont, indépendamment du scandale qu'elles causent à la religion en général, rendu presque impossible la propagation de l'Évangile parmi les nations païennes du monde, et ensuite parce qu'il ne saurait y avoir de caractère plus évident de leur véritable nature que de les voir frustrer le plus cher objet de la charité chrétienne, et empêcher l'accomplissement d'un des devoirs les plus sacrés, les plus solennels et les plus impérieux de l'Église.

15.— Parce que la théorie anglicane d'*églises* nationales indépendantes, parfaitement constituées en elles-mêmes, mais ne

se rattachant ni à un centre commun, ni même à aucune autre portion de la chrétienté, outre qu'elle répugne d'une manière manifeste à toute analogie avec les œuvres divines, cette théorie, disons-nous, pose un principe d'unité (ou mieux une maxime de division) inconnu avant le seizième siècle, rejeté par saint Cyprien, à qui il a été faussement attribué, qui est né des seules exigences des systèmes protestants, qui est fatal à l'existence même de l'Église, et enfin dont le véritable caractère s'est manifesté dans ce fait que certains sectateurs en ont tiré la théorie encore plus extravagante (quoique ni moins pernicieuse ni moins mal fondée) des *congrégations* indépendantes dans la même secte.

16. — Parce que l'église anglicane, qui s'est levée si orgueilleusement contre toute la chrétienté, a trouvé le châtiment dû à la grandeur de son péché. Pour avoir dans un moment malheureux levé le pied contre sa propre mère, elle a, par une juste punition, donné le jour à des enfants rebelles et in-

grats. Pour avoir tout fait en vue de détruire dans le monde la doctrine d'une Église catholique ou universelle, elle a, comme en vertu d'un jugement divin, complétement échoué à inculquer dans l'esprit de ses enfants non-seulement l'affection et la révérence, mais même les notions les plus élémentaires d'une église, d'après la théorie nouvelle et incomplète qu'elle donne d'une pareille institution. Ceci est tellement vrai qu'un de ses principaux évêques a avoué récemment qu'il existe une ignorance presque complète sur ce point, non-seulement dans la foule des fidèles, mais dans tous les rangs et toutes les classes, et d'une manière plus frappante chez les hommes dont la position est plus élevée. (Mandement de l'évêque d'Exeter pour 1845, p. 31.)

17.—Parce que, d'autre part, tout point de doctrine, dans les églises en communion avec le Saint-Siége, est fondé sur des témoignages clairs de la parole de Dieu, se trouve dans les liturgies primitives, est établi dans les conciles œcuméniques et autres,

a été professé par tous les saints et martyrs, avancé et défendu dans les écrits de ces mêmes docteurs de l'Église qui furent successivement envoyés, de siècle en siècle, par la divine Providence, soit pour signaler et réfuter l'erreur, soit pour conserver et défendre *la foi jadis transmise aux saints.*

18. — Parce que la prétention de l'église anglicane d'appartenir à la famille catholique est rejetée dans toutes les parties du monde, tandis que celle de la communion apostolique dans ce pays est admise du genre humain entier. De sorte que la faible minorité des anglicans qui, en dépit du désaveu formel du reste de la chrétienté, désire être appelée catholique, se trouve précisément dans la position de ces hommes, dans la société civile, qui se font passer quelque temps comme alliés de telle ou telle noble famille et qui usurpent pour arriver à leurs fins le nom d'un Howard ou d'un Percy, mais dont les prétentions de parenté sont rejetées et désavouées avec indignation par les véritables membres de

la famille, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand, et que chacun tourne justement en ridicule, en les signalant comme des imposteurs démasqués. De même la prétention de la part d'une église protestante d'Angleterre à se faire passer pour *catholique*, est rejetée d'une manière unanime par tous ceux à qui appartient réellement ce titre en Orient comme en Occident. Nous voyons au contraire que les fidèles qui, dans ce pays, se trouvent, par l'intermédiaire des vicaires apostoliques, en communion avec le successeur de saint Pierre, sont affectueusement reconnus dans toutes les parties du monde chrétien comme véritables membres de la grande famille catholique.

19. — Parce que le témoignage unanime de l'*Orbis terrarum*, toujours invoqué par saint Augustin contre les donatistes, est aussi concluant dans ce cas que dans les autres.

20. — Parce que l'église grecque schismatique elle-même, ainsi que les autres sectes d'Orient, témoignent, dans presque tous les points controversés, en *faveur* de la

théologie romaine qu'elles adoptent, en dépit de leurs dissidences et de leurs dispositions hostiles à son égard, et, par conséquent, leur témoignage est *contre* l'église anglicane qu'elles anathématisent, malgré les fortes raisons qu'elles auraient de sympathiser et de s'entendre avec elle. Ces sectes, bien que séparées de Rome depuis des siècles, s'accordent néanmoins avec elle pour condamner les protestants de toutes les dénominations, qu'elles regardent comme les ennemis communs du christianisme primitif et apostolique.

21. — Parce que les mêmes doctrines qui ont été reprochées à l'Église catholique comme des *erreurs* et des *corruptions*, ont reçu une justification nouvelle et frappante par l'histoire et le développement des sociétés qui ont si malheureusement rejeté ces doctrines. Ainsi, par exemple, à l'égard de l'honneur que l'Église catholique rend à la sainte Mère de notre Seigneur, et que les protestants ont, sans scrupule, appelé *idolâtrie,* il a été prouvé, par leur

éloignement général de la foi, que cet honneur est non-seulement la corrélation, mais aussi la sauve-garde de la vraie doctrine de l'incarnation de notre Seigneur. Car, tandis que l'Église a toujours maintenu, même parmi ses membres les moins instruits, la foi la plus pure et la dévotion la plus ardente pour son adorable personne, et cela, en grande mesure, à l'aide de *ces mêmes doctrines* condamnées par les protestants comme superstitieuses et idolâtres, les communions rivales, qui se vantaient surtout de rendre au divin Rédempteur l'honneur immense dû à son nom, sont arrivées à le renier de la manière la plus incroyable; les unes sciemment et par le blasphème, comme en Allemagne, en France, en Hollande, dans les cantons suisses et ailleurs; les autres sans préméditation, par suite d'une ignorance profonde et grossière ou de leur indifférence, comme en Angleterre, en Suède, etc. Le feu qu'elles se glorifiaient d'avoir rallumé s'est éteint depuis bien des années sur leurs autels.

De sorte qu'il en résulte, même en ce qui regarde ces quelques systèmes protestants qui ne sont pas encore complétement en dissolution, que la principale distinction entre eux et les autres consiste en ce que leurs membres les plus religieux font, en ce moment, en Angleterre et dans quelques parties de l'Allemagne luthérienne, de vains efforts pour réparer les ruines de la réforme, pour adoucir et humaniser la théologie de leurs principaux écrivains, et restaurer peu à peu ces vérités fondamentales et évangéliques que les catholiques n'ont pas même été tentés de perdre de vue, mais qui ont été bannies de toutes les écoles protestantes.

22. — Enfin, parce que la prétendue réforme a été, de l'aveu même de ses adhérents, une expérience qui a complétement échoué. Tandis qu'elle a conduit la plus grande partie de ses victimes aux dernières limites de la confusion, de l'hérésie, de l'incrédulité et de tous ses systèmes : —

le luthéranisme, le zuinglisme, le calvinisme, l'anglicanisme, qui sont à cette heure, ou dans un état de décadence complète, ou dans celui d'une dissolution désespérée, — nous voyons l'Église catholique rester seule ce qu'elle était bien des siècles avant que ses rivales eussent même commencé leur malheureuse carrière ; elle est tranquille, calme et inflexible, repoussant aisément, comme par un charme secret, les hérésies et les impiétés qui règnent triomphantes dans toutes les sectes séparées ; elle est debout, ne craignant rien, ne rétractant rien, ne changeant rien, ne concédant rien. Lorsque les plus puissantes dynasties humaines se sont successivement éteintes, et que les plus grands empires de la terre ont changé ou perdu, les uns après les autres, leur forme et leur constitution, que les royaumes après les royaumes et les sectes après les sectes, ont passé *comme l'eau du torrent,* l'Église de saint Pierre reste seule, reposant avec calme sur ses fondements éternels et impérissables, contem-

plant du haut de remparts inébranlables la ruine des nations et des peuples, survivant par un miracle perpétuel à tous ses ennemis et au renversement de toutes les institutions, se confiant et s'appuyant sur Celui qui lui a ainsi merveilleusement confirmé ses gracieux desseins et sa promesse qu'elle serait, comme lui-même, *la même hier, aujourd'hui et toujours.*

Ainsi, l'expérience de trois siècles d'épreuves et de dangers sans pareils n'ont servi qu'à faire ressortir davantage la vérité de la double alliance de Dieu et de son Église, alliance de mort contre ses ennemis et de miséricorde pour elle-même; *de mort contre ses ennemis*, en ce qu'il a dit : *Ils se réuniront assurément, mais non près de moi : quiconque se liguera contre toi périra à cause de toi :... toute arme offensive forgée contre toi sera impuissante, et tu condamneras celui qui élèvera la voix contre toi pour te juger; de miséricorde envers elle-même,* en ce qu'il a déclaré, en s'adressant à elle dans la personne de saint Pierre, son premier pas-

teur : *Sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

THOMAS WILLIAM MARSHALL.

III

SOUMISSION A L'ÉGLISE CATHOLIQUE;

LETTRE ADRESSÉE A UN AMI,

PAR LE RÉVÉREND

FRÉDÉRIC OAKELEY,

Ex-curé de Sainte-Marguerite à Londres, chanoine de Lichfield, ancien prédicateur de la chapelle royale de White-Hall, auteur de l'*Histoire de saint Augustin* (de Cantorbéry), etc., etc.

L'auteur a soin d'avertir qu'il ne se propose dans cette lettre ni d'argumenter, ni d'excuser sa conduite. Ce serait donc agir avec peu de courtoisie que de lui prêter, afin de l'attaquer avec plus de succès, une

intention qu'il n'avait pas en écrivant. Les premières pages expliqueront les circonstances dans lesquelles cette lettre a été écrite et les raisons qui ont déterminé M. Oakeley à la publier. Son titre a été choisi comme étant à la fois le plus respectueux envers la communion que l'auteur embrasse et celle qu'il abandonne. M. Oakeley nous fait encore observer que ces pages étaient destinées à la publicité, avant même qu'il eût reconnu les droits de la sainte Église catholique romaine. Un changement s'étant opéré pendant qu'elles étaient sous presse, il a senti qu'il était juste d'y ajouter un acte de soumission envers cette sainte Mère, aux pieds de laquelle il désire, avec la grâce de Dieu, rester désormais comme auditeur et disciple. Il demande que chaque mot en soit interprété avec la réserve qu'exige son respect pour l'Église.

Cette lettre a été adressée par l'auteur à un ecclésiastique de ses amis (M. Newman), qui venait à peine d'entrer dans la communion romaine, et qu'il avait l'habitude de

consulter lorsqu'il appartenait encore à l'église d'Angleterre.

Mon cher ami,

Je vous ai exposé longuement, il y a quelques semaines, les raisons que j'avais de me croire appelé à examiner ma position comme membre de l'église d'Angleterre. Je vous fis part alors de l'intention où j'étais de consacrer à cet objet un temps déterminé. Je devais, dans ce but, m'abstenir, durant cet intervalle, de me commettre en quoi que ce soit, et continuer à me servir, autant que possible, de tous les moyens de grâce et d'assistance que m'offrait mon église.

Dans votre réponse, vous parûtes reconnaître que mes inquiétudes étaient raisonnables, qu'il était possible et même probable que j'eusse raison d'agir tôt ou tard conformément à la détermination que ces inquiétudes m'inspiraient, si elles ne se dissipaient préalablement. Quant au plan que j'avais formé d'ajourner ma dé-

termination jusqu'au moment que je vous fixais, vous me parliez avec moins de confiance. Vous me donniez à entendre que, selon vous, et sous l'influence de certaines circonstances (dont vous me laissiez entièrement l'appréciation), il pourrait être de mon devoir de hâter la démarche à laquelle j'étais naturellement si peu porté même à songer, ainsi que je vous l'avais dit.

Je viens vous avouer maintenant que je trouve convenable de ne pas *attendre* plus longtemps *la lumière*, et vous dire pourquoi je crois devoir entrer de suite dans la période de *la préparation*.

Dans votre lettre, vous établissiez une distinction entre ces deux états de l'esprit, et vous ajoutiez que vous n'admettiez pas la légalité d'un délai dans l'acte de se soumettre à une autorité que, par une conviction raisonnée et justifiée, l'on reconnaît comme réglant sa foi et sa conscience. Une conclusion qui me presse continuellement avec une force croissante, c'est que l'Église catholique, en communion avec le siége de

saint Pierre, a ce droit incontestable à ma soumission. Votre propre exemple venant corroborer vos conseils, je sens que j'ai maintenant une évidence suffisante pour déterminer ma conduite.

Vous vous le rappelez : dans une précédente lettre, je vous écrivis que je ne voyais pas la nécessité de publier mes *raisons* de laisser l'église anglicane, dans le cas où je prendrais cette détermination. Cela, d'abord parce que j'étais fatigué de voir mon nom occuper le public, et ensuite parce que, dans tout ce que j'ai publié, en mon nom ou sous l'anonyme, depuis trois ou quatre années, je ne trouvais aucune assertion que je me crusse obligé de rétracter, pas même dans ma lettre à un ami catholique romain qui parut dans l'*English Churchman*, lettre où j'établissais de la manière la plus forte sur quoi reposait la confiance que j'avais alors en notre établissement ecclésiastique. Je veux dire que je ne puis trouver ni dans cette lettre, ni ailleurs, que j'aie jamais avancé un seul motif de res-

ter dans l'église anglicane qui n'ait été renversé ensuite par le cours des événements.

Je n'entrerai pas dans la question de savoir si les raisons que je donnais alors méritaient peu de confiance parce qu'elles n'étaient pas essentiellement immuables ; mais dans tous les cas, je ne doutais pas qu'aussi longtemps qu'elles pourraient m'être utiles, il était de mon devoir, alors que tous mes amis étaient découragés autour de moi, d'insister sur ces raisons et de leur donner la plus grande publicité.

Lorsqu'après l'apparition de ma lettre à un catholique, des personnes plus prévoyantes, mais que je m'imaginais être moins aimantes que moi, me prédirent que ces raisons s'évanouiraient certainement un jour, ainsi que cela est arrivé, je m'inquiétai peu de leurs prédictions, parceque je n'avais aucun désir d'anticiper leurs inductions. Il me semblait que j'avais de bons motifs, non-seulement de confesser mon église dans sa conduite envers moi, mais, ce qui est plus encore, de tout abandonner pour

me dévouer entièrement à son service. Je ne comprenais pas de défense plus péremptoire de ses droits, ni qui fût mieux en rapport avec les faits. Je trouvais que l'évidence sur laquelle je m'appuyais était assez forte (de reste pour moi) et assez concluante pour les autres. Il n'était pas une seule des questions dont j'étais satisfait, qui, de fait, ne dût aussi satisfaire ceux qui, n'ayant pas de temps à consacrer à des recherches historiques, s'étaient placés sous ma direction, et qui, par cela même qu'ils s'en rapportaient volontairement à moi, avaient reconnu mes droits à leur confiance, du moins dans une affaire si simple et si élémentaire.

Je ne crois donc pas nécessaire de me justifier aux yeux du monde d'une résolution qui ne blesse en rien mes déclarations antérieures, résolution que, de l'avis de la grande majorité des membres de l'église établie et d'autres sectes, j'aurais dû prendre il y a longtemps, et qui excitera à peine l'étonnement d'un petit nombre de

mes amis les plus intimes. Si vous me demandez pourquoi donc je livre cette lettre au public, je vais tâcher de vous l'expliquer.

S'il ne s'agissait que de me défendre, je ne tiendrais pas à ce que l'on sût pourquoi je quitte l'église anglicane; mais, dans les circonstances actuelles, je crois devoir me mettre en avant pour dire publiquement les raisons qui n'ont pas pesé sur ma détermination. J'avoue qu'il m'est bien difficile de le faire sans toucher plus ou moins le côté positif de la question.

J'ai entendu justifier, ou, pour mieux dire, excuser des résolutions semblables à celle que je vais prendre par des raisons qui non-seulement me semblent peu satisfaisantes, mais qui moralement et religieusement me paraissent fausses. Je les désavoue, et cela dans l'intérêt d'autrui aussi bien que dans le mien propre. En considérant la position particulière que j'occupe en ce moment dans l'église d'Angleterre, je me crois obligé de dire jusqu'à quel point ces circonstances ont ou n'ont pas con-

couru à faire naître mon projet ou à hâter sa réalisation.

1. Que ma communion soit plongée dans plus de corruption pratique, qu'elle jouisse de moins de priviléges éminents, qu'elle offre à ses membres moins d'avantages que telle autre communion, je dirai tout d'abord que je ne regarde pas cela comme une raison déterminante pour la quitter. Je n'admets pas qu'une personne, placée dans les circonstances où je me trouve, puisse faire un choix entre ce qu'on appelle (d'après certaine théorie) *les différentes branches de l'Église catholique*, et embrasser celle d'entre elles qu'elle préférera. Je désire que l'on sache que je regarderais une telle conduite comme impossible à défendre, et que, si la communion à laquelle j'appartiens remplissait pour moi *en quelque mesure* les fonctions spéciales de l'Eglise catholique, je regarderais les motifs de la quitter comme des tentations auxquelles tous les principes moraux et religieux m'obligeraient de résister. Quand je dis *les*

fonctions spéciales de l'Église catholique, je ne parle pas de la transmission de la grâce divine par le canal de ses commandements; car je conçois que ce privilége soit accordé, même en règle générale, aux membres d'un corps hérétique et schismatique. Je ne voudrais pas poser des limites à l'étendue de l'*ignorance invincible* qui, d'après la théorie catholique elle-même, est, pour les individus qui s'y trouvent de bonne foi, un contre-poids à l'obstacle que le schisme oppose à la réception de la grâce de la vie éternelle par le canal des commandements de leur propre communion.

Je fais seulement allusion aux fonctions qui consistent dans l'autorité de l'enseignement, une direction morale déterminée et arrêtée, et la satisfaction (si je puis m'exprimer ainsi) de tous ces instincts chrétiens que l'Église catholique a indubitablement la puissance de satisfaire, qu'elle a toujours satisfaits, et, à ce que je crois, qu'elle satisfait actuellement dans la communion romaine : ainsi, par exemple, celui

de l'affection filiale et fraternelle. Le Tout-Puissant ne souffre pas que les bons sentiments placés dans nos cœurs ne portent aucun fruit. Il ne les satisfait pas non plus directement et sans un intermédiaire ; autrement il n'eût pas établi la sainte Église pour le représenter et attirer à lui tous les hommes par son canal. Ainsi que je vais l'expliquer, je ne trouve dans l'église anglicane absolument rien qui corresponde à ces instincts que je sens néanmoins en moi. Tout au contraire y est fait pour les froisser et les repousser. Aussi je me sens dans un état qui n'est pas naturel. Je suis, comme on le dit, *hors de mon élément;* avec des organes dont je ne puis me défaire, qui m'ont été donnés avec une destination particulière, mais dans une atmosphère pour laquelle ils ne sont pas faits.

Quant à l'*Enseignement,* je n'en trouve point qui fasse autorité. L'église anglicane ne propose rien à ses membres sur son propre *ipsa dixit,* et c'est cependant là, à mon avis, un des caractères de l'Église éta-

blie par notre Seigneur Jésus-Christ. L'église d'Angleterre nous renvoie toujours à la sainte Écriture, dont l'interprétation, livrée au jugement privé ou à tout autre organe qu'à celui de l'Église vivante, est la route la plus directe à l'hérésie. Dans la communion anglicane, cette liberté donne actuellement naissance à une variété innombrable d'interprétations discordantes et même contradictoires de la vérité qui ailleurs est UNE par essence.

Quant à la direction de conduite, ma propre faiblesse me porte constamment à en rechercher une. Or, dans l'église d'Angleterre, il n'y a absolument aucun système reconnu de théologie morale, sur lequel ceux qui entreprennent la tâche ardue et périlleuse de diriger les âmes, soient tenus de régler leurs instructions ; tout y est accidentel, capricieux et vague. Pour ce qui regarde la confession (en admettant que les prêtres de l'église d'Angleterre soient autorisés à la recevoir), il n'y a de sauvegarde ni dans les dispositions de la règle,

ni dans le contrôle de l'autorité, ni dans le prestige d'une association traditionnelle, ni même dans la force ordinaire de l'habitude, pour l'inviolabilité du secret, inviolabilité qui seule peut justifier la confiance requise, et qui, dans votre communion, est garantie par des sanctions si solennelles que le simple soupçon d'indiscrétion n'a, je suppose, jamais traversé l'esprit d'un catholique[1].

[1] Je ne veux pas insinuer qu'il y a des ministres anglicans habitués à entendre des confessions, qui puissent jamais trahir avec intention la confiance placée en eux ou livrer le secret de la confession sur l'ordre de l'autorité. Loin de là. Mais je parle par expérience, quand je dis que lorsque cette pratique ne fait pas partie d'un système reconnu, il est très-difficile d'être continuellement en garde sur l'importance du secret confié. Je m'imagine que cette difficulté se trouve considérablement accrue par l'intimité des relations domestiques et les libres relations avec le monde : deux choses que l'anglicanisme n'exclut pas comme l'Église catholique (*a*).

(*a*) Je crois devoir citer, à l'appui de l'opinion émise par M. Oakeley, les lignes suivantes empruntées à la brochure de M. Faber : *Grounds for remaining, etc.*, où cet estimable auteur nous dit : « Une dame m'a écrit, il y a

2. Secondement, je ne voudrais pas que l'on pût penser que j'abandonne l'église d'Angleterre *seulement* à cause de la position particulière et anormale que j'y occupe [1]. Je n'admets pas, comme on le dit communément, que je ne doive qu'à moi-même l'interdiction dont je suis frappé ; néanmoins je ne nierai pas que cette interdiction n'ait eu une certaine influence sur ma conduite. Tout ce que je dis, c'est que je ne la regarde pas seulement comme la conséquence de mes propres actes, mais comme une faveur de la divine Providence à mon égard. Je ne la considère pas comme suffi-

« quelques mois, pour me demander des conseils spi-
« rituels, et elle me dit que la confession doit être mise
« tout à fait hors de question, parce qu'il est de plus en
« plus notoire, dans la localité où elle habite, que l'on
« cause en société de choses qui n'ont été révélées qu'en
« confession ! » (*Note du traducteur.*)

[1] M. Oakeley fait allusion à la condamnation dont il fut frappé par la Cour ecclésiastique de Londres. — On trouvera ce jugement dans la Notice biographique sur M. Oakeley, dans le volume intitulé *Conversion de soixante Ministres anglicans, etc., etc.* (*Note du trad.*)

sante en elle-même pour déterminer ma résolution. Je m'explique.

Je ne saurais convenir que ma position actuelle dans l'église d'Angleterre soit mon propre ouvrage, à moins qu'on ne puisse dire cela de toute conséquence inattendue d'un acte délibéré et pesé mûrement. La démarche qui a amené directement cette position, était de ma part sérieusement réfléchie et préméditée. Elle aurait pu (et avec plus de probabilité) avoir d'autres résultats. Mais, enfin, elle a amené un fait que je me crois parfaitement en droit d'interpréter comme une faveur de la divine Providence.

Je me crois d'autant plus autorisé à l'interpréter ainsi que je vois, en y réfléchissant, que je n'ai pas cherché à faire naître les événements qui m'ont été contraires ; mais que j'ai été en quelque sorte poursuivi, devancé, entraîné par eux. C'est pour moi une satisfaction indicible que de me rappeler qu'en donnant la démission de ma charge, j'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir

pour prévenir la position où je me trouve et obvier à ses inconvénients. Ils se sont simplement ajoutés à ceux que je pouvais attendre; mais ils n'ont aucune relation directe avec tel ou tel de mes actes. Les embarras particuliers qui pèsent sur moi en ce moment se rattachent à ma position, non-seulement dans un diocèse particulier, mais dans l'église d'Angleterre en général, et ils se présentent à moi, non comme le résultat immédiat de ma conduite, mais comme une déclaration gratuite et superflue faite contre moi par l'église d'Angleterre. Que serait-il arrivé si mes offres de capitulation eussent été acceptées? Vraisemblablement, les choses ne se fussent pas passées d'une manière différente; mais je pense souvent à ces paroles que je trouve dans les *Sermons sur les sujets du jour :* « Bien des hommes s'appuient *pour un temps indéfini* sur une théorie abstraite ; ce sont les actes d'autorité qui donnent aux théories leur force et leur portée. »

En mettant au pire les désagréments que

j'éprouve, je ne trouve pas qu'ils dussent me faire abandonner l'église anglicane ; et j'ai eu grand soin dans toutes mes délibérations, de ne pas les laisser peser avec plus de poids qu'ils n'en ont sur mon changement. Ils n'ont pas été cependant sans exercer quelque influence, et ils devaient en avoir. D'abord, comme je l'ai dit, parce qu'ils ont fondu sur moi sans que je les cherchasse (du moins dans leur ensemble), et, ainsi qu'il paraît, selon les desseins de la Providence. Puis ensuite, parce que, de quelque part qu'ils soient venus, ils sont sérieux et terribles dans leurs effets. Je ne sais pas trop ce que l'on veut dire en parlant de mon mépris pour l'autorité de la cour ecclésiastique. J'observerai seulement que cette autorité ne me paraît pas méprisable. Sa sentence me touche de tous points, et me gêne dans tous mes mouvements. Non-seulement elle me prive d'exercer toutes fonctions spirituelles, et cela sous la sanction d'une pénalité, mais de plus, elle m'empêche en conscience

d'enseigner la théologie, soit en instruisant la jeunesse, soit dans des œuvres littéraires. Si l'autorité a eu pour objet de m'enlever non-seulement tout moyen d'influence théologique, mais encore toute influence religieuse quelconque dans ma communion, je reconnais que son plan a été couronné d'un succès complet. Il ne me reste d'autre ressource que de me faire fermier ou de cultiver la littérature générale, deux choses qui ne sont nullement de mon goût. Je ne nie cependant pas qu'on ne dût, *dans l'Église*, accepter ces coups terribles comme une pénitence, et continuer à rester dans son sein. Mais à ma place, cela est absolument impossible, parce que je ne puis, dans aucun cas, accepter un jugement de l'église d'Angleterre qui est en contradiction avec l'Église de Rome sur les points qui obligent ma conscience. La sentence dont je suis frappé étant *conditionnelle à ma persévérance dans mes opinions théologiques*, la soumission aux peines qu'elle porte serait un acte d'obéissance passive. Or, comme

une rétractation est tout à fait hors de question, je pense que ma position actuelle est assez irrégulière pour n'être pas tenable.

Je crois cependant qu'elle n'a fait que contribuer, avec d'autres circonstances, à me donner la conviction que je suis hors de l'Église catholique. L'évêque Butler, je crois, dit dans ses sermons qu'un homme peut sentir une plus grande indignation (νέμεσις), lorsqu'il est lui-même l'objet d'une injure que quand elle en touche un autre. Aussi, quoique je ne sois pas sur le chapitre des injures et des ressentiments, je ne vois pas pourquoi je refuserais d'admettre que la conduite de l'église d'Angleterre envers moi, entre comme un élément important dans la grande question du jour. Mais les inquiétudes où je me trouve sont certainement d'une nature plus générale, ainsi que je vais l'expliquer.

Selon moi, les théories purement abstraites et intellectuelles de la constitution d'une église ne font pas grande impression sur les masses. Le peuple ne juge pas les grands su-

jets pratiques par la manière dont ils satisfont sa raison, mais selon qu'ils s'accordent avec ses affaires et ses désirs, selon qu'ils touchent son cœur, agitent sa conscience et l'entravent dans sa routine journalière. Mais peut-être que je juge les autres d'après moi. Aussi longtemps que l'église d'Angleterre, en dépit de ses nombreuses anomalies, s'est présentée à ma conscience comme un objet digne de fidélité et d'affection, non-seulement je lui restais attaché; mais je me donnais à elle sans examiner la question de savoir quels étaient ses titres historiques à mon adhésion. Ainsi, maintenant, sans savoir précisément comment Rome établit ses prétentions sur l'histoire des siècles passés (question des plus intéressantes cependant et qui, j'y songe avec délice, sera bientôt éclaircie pour moi), je m'incline devant elle, parce qu'elle correspond parfaitement à ce type de l'Église catholique [1], qui est si profondément et par habi-

[1] Je parle ici des faits, de la manière dont les choses me frappent. Je ne prétends pas parler pour les autres.

tude imprimé sur ma nature morale et spirituelle, dans ces mêmes détails où l'église anglicane a depuis quelque temps manqué, et enfin complétement cessé de correspondre avec ce même type. Je vais descendre à quelques détails qui servent toujours à faire comprendre ce que l'on veut dire. Je suis aussi sûr que l'on peut être sûr de quelque chose que la pensée d'un évêque chrétien doit faire naître une foule d'émotions tendres et respectueuses. Un évêque chrétien devrait être le *beau idéal* d'un Père ou, comme nous le disons, d'un Père en Dieu. J'éprouve maintenant, et j'ai longtemps éprouvé des sentiments qui trouveraient dans un tel objet de dévouement et d'affection, le seul type qui leur corresponde. Autant que j'en puis juger, ces sentiments auraient eu, dans la communion romaine, leur libre cours et leur satisfaction propre. Mais je suppose que je parle au cœur de plus d'un ecclésiastique anglican, en disant que là où je me trouve, ces sentiments rencontrent (et cela par des causes

inhérentes au système même) des désappointements et des dégoûts affligeants.

Avec nos misérables divisions et nos doutes sur des matières essentielles, avec nos relations politiques, nos habitudes sociales, les comités du matin et les débats parlementaires du soir, il faut convenir que les circonstances dans lesquelles un évêque anglican se trouve placé, sont sûrement de nature à séculariser l'homme le plus intérieur, et à détériorer l'esprit le plus élevé, si toutefois, dans le mode de nomination, on choisissait communément parmi ces hommes-là pour remplir cette charge. Il semble donc que ce soit plus la faute du système que des individus, si nous cherchons en vain parmi les évêques anglicans, *en tant qu'évêques*, cette noblesse, cette douceur, cette simplicité, cette sincérité, cette sensibilité, cette égalité d'humeur dont saint Ambroise et saint Charles nous offrent l'exemple, vertus auxquelles les lois divines et perpétuelles de l'Église catholique (surtout dans cette liberté de tout

lien politique dont elle jouit en Angleterre) sont aussi favorables dans un siècle que dans l'autre. On dira que quelques évêques catholiques ne sont pas tels ; mais je ne parle, ni d'un côté ni de l'autre, de simples individus : je mets en regard les systèmes respectifs.

Je ne croirai jamais non plus qu'un enfant de la sainte Église de Dieu soit destiné à ne trouver que les tentations de l'inquiétude, lorsqu'il cherche les stimulants ou les satisfactions d'un dévouement affectueux. Si l'on répond à cela que ces choses sont la *croix* de notre temps, qu'il faut s'armer de patience et non d'arguments, je ne puis en aucune façon admettre que ce soit la manière dont Dieu nous envoie les croix de sa miséricorde. L'Église est sûrement notre protectrice naturelle dans nos chagrins, mais elle n'est pas l'agent qui les inflige ; elle est toujours persécutée, mais ce n'est pas elle qui persécute. Si elle se met à nous persécuter, comment la distinguerons-nous du monde ? Ensuite, si chacun est *dans* l'É-

glise et que personne n'ait à y entrer, alors nous sommes exempts de la pénible nécessité de passer en revue la situation de nos affaires religieuses, et d'interpréter les signes du temps au désavantage de notre propre communion. Mais, s'il n'en est pas ainsi, nous pouvons avoir d'autres devoirs moins agréables à remplir que celui d'une soumission résignée au système dans lequel nous nous trouvons.

Un autre caractère de l'Église, dont son divin fondateur nous donne lui-même l'exemple et le précepte, c'est l'amour du prochain. L'Église est établie comme un lieu de refuge où le chrétien peut se retirer pour trouver repos et sympathie, de même qu'au sein d'une famille. Plus il sera délaissé et malheureux, plus elle devra être pour lui comme *frère, mère et sœur*. Elle vient à lui non-seulement par les relations de ce monde, mais malgré ces relations et pour en tenir lieu. Elle adoucit et sanctifie ces liens où ils existent ; quand ils n'existent pas, elle devient elle-même plus chère

que le plus doux d'entre eux. Je suis fâché de le dire, mais je ne pense pas que l'église nationale ait, sous ce rapport, aucun trait, même éloigné, de ressemblance avec l'Epouse de Jésus-Christ. Hélas! nous trouvons partout des animosités et des querelles ; mais ce qui nous condamne, c'est que la foi de la chrétienté n'est pas même pour nous un gage d'union. Si un homme s'appuie sur un principe exclusif d'organisation ecclésiastique, je ne nie pas qu'il puisse trouver une sorte de sympathie parmi ses frères. S'il va plus loin, et qu'il fasse des sacrifices manifestes à la cause de la religion, cette sympathie pourra s'échauffer et donner naissance à des émotions plus fortes. Ainsi, pour citer un exemple, que cela s'est vu à l'égard de cet homme admirable, l'évêque Selwyn. Je ne prétends pas que des actes d'héroïsme aient perdu leur effet sur des Anglais, ni que les membres de l'église anglicane ne soient sensibles à ce principe légitime et puissant d'union et de force qui est communément appelé *esprit de corps*.

L'élément particulier et si essentiel de l'amour du prochain, dont (comme corps) ils manquent si visiblement et si malheureusement, est celui que les Grecs exprimaient si bien par le mot ἐπιείκεια, droiture, tendresse, indulgence, interprétation équitable, appréciation indulgente de la conduite d'autrui. Ils semblent à peine reconnaître d'autre lien et d'autre principe d'obligation dans les affaires de l'église que celui de l'esprit de parti. La connaissance la plus superficielle de la littérature ecclésiastique du jour peut fournir des preuves abondantes à l'appui de ce que j'avance.

Par exemple, certaines personnes, et assurément celles qui ne sont pas les moins intéressées à la restauration des principes catholiques parmi nous et, s'il pouvait en être ainsi, dans leur propre communion héréditaire, n'ont pas plus tôt montré des doutes sur les droits et les pouvoirs de leur communion, que tout à coup, après avoir été quelque temps dans le vrai, elles se trou-

vent complétement dans le faux. On pourrait croire que chacun est en proie à une forte tentation naturelle de briser les liens qui l'attachent à une église opulente et florissante, église que la loi protège, que l'opinion publique reconnaît, église de la majorité, église de son pays, de son intérieur, de ses vieux amis, de ses ancêtres immédiats! Ainsi, les timides sont accusés de trahir *leur parti* par leur réserve; ceux qui se mettent en avant, le trahissent par leur trop de hardiesse [1]. Les uns abandonnent par lâcheté la direction de ceux qui veillent sur eux (comme si ces sortes de personnes étaient bien disposées à se laisser mener); les autres font des déclarations qui, quoique strictement personnelles, compromettent le parti avec lequel ils sont publiquement identifiés (je donne la pensée, et non les mots). Si l'on se montre franc, on est

[1] Toutes les allusions de ce passage trouvent leur application dans la polémique des écrivains du parti puséiste.

(*Note du traducteur.*)

blâmé de l'excès de sa candeur ; si l'on est réservé, on vous reproche votre subtilité, ou peut-être, ce qui est encore plus étrange, ces deux choses à la fois. Si l'on vit dans le monde, « qui s'inquiète ou qui désirerait suivre un homme lâche et égoïste ? » Si l'on vit dans le cloître (je reproduis les expressions et pas seulement la pensée), on nous parle de *discipline dégradante*, d'une vie isolée et contemplative. Tous ces symptômes annoncent certainement un système en décadence. Leur ensemble nous représente avec une certitude qui pourrait exciter le sourire, si elle ne nous faisait trembler, cette description solennelle et mémorable d'une génération perverse : *Jean-Baptiste vint qui ne buvait ni ne mangeait, et vous dites : Il est possédé du démon.*

La circonstance la plus décourageante dans ceci, c'est que toutes ces malheureuses critiques sont provoquées par cela seul que l'on montre de l'attachement à la cour de Rome. En vérité, si la théorie de l'église d'Angleterre est indépendante et sub-

stantive, on ne saurait s'étonner de ce résultat, et nous n'avons aucune juste raison de nous en plaindre; ce sera le contraire, si l'on met ces symptômes affligeants sur le compte d'un zèle mal réglé. Mais, ainsi que je l'entends, quelques personnes excellentes restent dans l'église d'Angleterre, en s'appuyant sur cette raison que ses principes ne sont pas nationaux, mais catholiques, et que, quoique extérieurement séparée de l'église qu'elles reconnaissent être la communion centrale de la chrétienté, elle est néanmoins unie de cœur et d'objet avec cette communion. Je demande à ces personnes comment elles peuvent concilier leur théorie avec les phénomènes que j'ai exposés. Il est vraiment curieux d'observer comment la *seule* idée que fait naître dans l'esprit de toute l'église anglicane le mouvement vers Rome, est celle de l'injure. *Apostasie, schisme, désertion*, sont, avec quelques expressions semblables, les termes par lesquels on signale ordinairement les conversions. Ceci montre, je crois, combien

peu ses membres réalisent même la théorie d'une église *divisée,* dans ce sens qu'ils formeraient une division de l'Église. Ils parlent bien plutôt comme les membres d'un club que d'une section de l'Église catholique. J'ai aussi été frappé de ce fait : que la différence de communion amène naturellement la rupture des relations, et cela tout à fait sans ou plutôt contre le désir des personnes. Je ne désire me poser ici ni en critique ni en censeur ; je me borne à constater des *faits.* De tels faits offrent à mon esprit une réponse péremptoire aux théories qui soutiennent que l'église d'Angleterre n'est ni exclusive ni simplement nationale.

J'arrive maintenant à une partie plus agréable de ma tâche, et à un caractère beaucoup plus intéressant de l'église d'Angleterre : je veux parler de la sainteté que Dieu, aujourd'hui comme dans le passé, a suscitée et entretenue dans son sein. C'est là le point qui m'a toujours inspiré le plus de confiance en elle. Pendant toutes les longues méditations auxquelles les circon-

stances m'ont condamné, c'est là ce qui m'a toujours empêché de prendre des résolutions précipitées ; et maintenant que mon parti est arrêté, la pensée d'une séparation, même momentanée, de ceux que je regarde, par leurs vertus et leur sainteté, comme ayant sur moi une immense supériorité, est une des plus amères, quand je songe que (pendant quelque temps du moins) je ne marcherai pas dans la maison du Seigneur comme ami de quelques-uns des hommes que j'aime si tendrement. Afin qu'on ne s'imagine pas que j'ai traité à la légère le plus touchant de ces arguments, je vais dire sous quel point de vue il m'apparaît en ce moment.

Je ne veux pas, comme certaines personnes que je connais, nier que ces fruits de sainteté soient vrais et d'un ordre élevé. Je ne saurais douter non plus (quoique je sois sur ce point en opposition avec des hommes que je respecte) que ces grâces aient été accordées à l'église d'Angleterre avec plus d'abondance qu'à tout autre corps religieux

en dehors de Rome. Je dirai même qu'elles ont été accordées aux membres de cette église qui ont respecté ses commandements, de préférence à ceux qui se sont fait un principe et presque un mérite de les mépriser. Que l'on puisse rattacher ce fait aux priviléges et aux bienfaits spirituels que l'église d'Angleterre a conservés et qui ont été perdus pour les autres sectes protestantes, on ne trouvera ces priviléges et ces bienfaits ni faibles ni ordinaires, si l'on considère leurs résultats, quoiqu'ils soient contrariés dans leur opération, et même détériorés dans leurs produits, lorsqu'ils manquent de ce premier privilége que l'église anglicane a rejeté avec ingratitude. On pourrait encore expliquer ce fait comme étant celui d'individus (des temps passés ou présents) qui, ayant refusé de prendre part au péché de leurs ancêtres, ont obtenu pour eux et pour d'autres la grâce de n'avoir pas à subir toutes les peines dues au péché de leurs pères. Ce bienfait peut encore être expliqué par un gage particulier de pénitence ou

d'amour que Dieu aurait vu en nous ; ou serait-il dû à une intercession en notre faveur que Dieu aurait acceptée, en nous permettant, avec sa grande miséricorde, de partager, dans une large proportion, la surabondance des grâces de son Église ; de sorte que l'ombre de Pierre aurait béni ceux que sa personne ne pouvait atteindre? Après tout, nous devrions accepter ce fait comme un mystère inexpliqué et inexplicable de l'amour de Dieu, dont les voies sont merveilleuses, mais dont les miséricordes sont si grandes, si surabondantes, qu'elles ne se renferment jamais dans les bornes qu'il a lui-même posées aux canaux qui sont les voies ordinaires de leur transmission. Je ne vois, en aucun cas, et je serais désolé de penser, que nous soyons forcés de nier le fait, en refusant d'accepter les conclusions que l'on peut en tirer.

La part que l'Église catholique elle-même fait au cas d'*ignorance invincible*, nous permet d'expliquer sûrement ce phénomène, sans porter préjudice à sa grande, véné-

rable et imposante théorie. Il est bien plus difficile d'expliquer certains autres faits également irrécusables (à moins d'admettre cette théorie) que d'accepter la théorie en dépit de ces faits ! Cependant, qui oserait dire que, dans ce cas comme dans tous les autres, la règle par laquelle nous jugeons nos frères est celle dont nous nous servons pour nous-mêmes? La question n'est pas si l'ignorance invincible plaide en faveur des autres (il n'y a, Dieu en soit loué ! aucune limite à l'espérance qu'elle les excusera), mais il s'agit de savoir si elle nous servira à nous individuellement. Il est plus généralement senti que librement reconnu que les membres de l'église anglicane éprouvent en ce moment, comme individus, le besoin d'examiner avec soin quels sont les fondements de leur foi en cette église ; je ne vois pas pourquoi l'on en douterait. Je ne voudrais pas aller jusqu'à dire que cette enquête doit se terminer, et moins encore qu'elle se terminera, dans tous les cas, par la conclusion à laquelle je suis moi-même arrivé. Mais je sens de

plus en plus qu'elle devra mener à l'une des deux conclusions suivantes : Si nous n'embrassons pas le système catholique, nous devrons nous jeter dans le système anglican. Que ceci soit bien pesé. Nous sommes actuellement dans l'Église, ou nous n'y sommes pas; si nous n'y sommes pas, nous devons y entrer de suite. L'Église n'est pas une idée, une pure abstraction, mais une institution certaine qui vit et respire. L'église anglicane est tout au moins un corps organisé et agissant. Ce peut être un système faux, un système creux, un système mondain, peu satisfaisant et singulier; mais enfin c'est un système, un système défini et distinct. Il a ses évêques, qui, dans l'ensemble, parlent à peu près le même langage; il a ses formulaires, qui, malgré leurs variétés, reçoivent de la part de ceux qui ont autorité pour cela une interprétation à peu près uniforme; il a ses cours ecclésiastiques qui rendent des jugements que ses membres, pris individuellement, peuvent ne pas aimer, mais que l'église

d'Angleterre ne répudie en aucune façon, et qui se font sentir par des sentences assez dures et d'une opération ostensible. (Je voudrais ne pas paraître faire allusion à moi-même ; mais le fait dont je m'occupe est très-important et demande des exemples à l'appui.) Qui peut dire qu'une telle institution est simplement une lettre morte ou le produit de l'imagination? Une personne consciencieuse peut-elle tout à la fois vivre *dans* ce système et en *dehors* de lui ; jouir de ses bienfaits et s'affranchir de ses restrictions ; le louer dans le monde en s'identifiant entièrement avec lui, tout en pensant que son principal devoir est de faire d'énergiques efforts pour le renverser ?

Ici je rencontre deux objections ; la première: la peinture, dira-t-on, que je viens de faire, appliquée à ceux que je laisse derrière moi, est erronée et injurieuse ; la seconde, c'est que, s'il y eut jamais dans l'église d'Angleterre pareille perfidie ou pareil oubli du devoir, c'est en moi-même qu'on

en trouve le principal exemple. Je réplique.

1° Je n'accuse pas ceux de mes frères que je laisse dans l'église d'Angleterre ; mais je leur pose avec intérêt et affection une question sérieuse. Je le fais avec d'autant plus de vivacité, et certainement avec d'autant plus d'anxiété, que je pense avoir été moi-même fort longtemps sans sentir toute la grandeur de cette question. J'en conclus donc que, si nous ne sommes pas disposés à nous jeter cœur et âme dans le système de l'église anglicane, à nous soumettre sans plainte à ses décisions, à aimer, à révérer ses autorités, à sympathiser avec son esprit général; si nous sommes assez mollement attachés à elle que nous entrevoyions la possibilité de la quitter un jour, et que nous allions même jusqu'à préciser, au moins en pensées sinon en paroles, les circonstances pouvant amener cette nécessité (qui jamais ne se présentera à l'esprit d'un chrétien catholique), examinons alors sérieusement, en nous-mêmes, si nous avons jamais

regardé cette communion *comme notre église.* Si la réponse est négative, n'est-il pas temps de nous lever et de nous demander où nous sommes, ce que nous faisons, quel sens nous attachons à cet axiome de nos propres ancêtres : *Extra Ecclesiam nulla salus?*

2° Quand il serait vrai que je fusse moi-même très-blâmable sur les particularités que je signale, j'espère que cela ne portera pas préjudice à mes conclusions, si elles sont justes. Je n'ai nulle envie de discuter s'il était depuis longtemps de mon devoir d'opter pour l'un ou l'autre de ces deux systèmes ecclésiastiques, dont l'un entravait mon chemin, tandis que l'autre intéressait mon imagination. Je suis cependant persuadé que mon dévoûment et ma fidélité à l'église d'Angleterre ont été ébranlés, quoique très-naturellement cependant, d'une manière fâcheuse pour ce système. Il n'est pas vrai, ainsi qu'on l'a généralement supposé, que ceux qui se trouvent dans la même position que moi,

aient été dévoués à une idée et rebelles à la réalité.

C'est pourquoi je proteste, et c'est pour moi une grande consolation que de pouvoir le faire, que mon église a toujours été (sans partage) le point central de toutes mes affections, et que, loin de céder à aucune influence extérieure, je lui suis resté fidèlement soumis. J'ai pensé pendant un temps que les deux systèmes anglican et catholique n'étaient pas antagonistes, mais semblables, et je regardais comme un fait capital de travailler à en rapprocher les extrêmes autant qu'il était possible. Ainsi, j'ai cherché à modeler le services de la chapelle de Sainte-Marguerite sur un type dont je ne trouvais pas l'équivalent dans l'église d'Angleterre. En cela, je n'ai jamais agi qu'en vue des intérêts de ma propre communion, tels que je les entendais, et je n'ai jamais transgressé sciemment les ordres de mon évêque. Je sentais, avec une peine croissante, que le résultat, si conforme qu'il fût à l'idée que je me faisais alors du beau et de l'édifiant

dans le culte divin, était cependant une pure anomalie dans l'établissement; que les autorités le toléreraient à peine (et cela de fort mauvaise grâce); qu'il n'avait et vraisemblablement n'aurait jamais été imité, et ne pouvait être incorporé au tout; en un mot, ce résultat était beaucoup trop la création et le jeu des accidents pour pouvoir être pris pour ce fait important et ce signe d'espérance, que je m'étais plu à voir en lui pendant si longtemps. Amener le plus de sympathie et d'harmonie possibles entre mon église et l'Église romaine, tout en observant scrupuleusement les règles et les ordres de l'autorité (autant que je pouvais les connaître), telle fut, vous le savez, l'idée que je me faisais de la plus parfaite fidélité envers l'anglicanisme. Cette pensée naquit de ce que j'imaginais une ressemblance essentielle entre les deux systèmes : c'est de ce point que je partis (cela m'était permis) pour faire ressortir et prouver l'un par l'autre. Que cette prétention fût ou non extravagante, il n'en est pas

moins vrai qu'elle a été censurée. Je suis arrivé enfin à l'opinion partagée tout d'abord par des hommes plus sages que moi : que chercher à infuser l'esprit romain dans la communion anglicane, *c'est mettre du vin nouveau dans de vieux tonneaux*, opération qui doit avoir pour résultat de pourrir les vases et de répandre le vin : c'est gaspiller l'esprit catholique et mettre en pièces le réceptacle anglican. Je ne puis cependant regretter que l'expérience ait eu lieu.

Un bien qu'amènera, je l'espère, le résultat négatif de cette épreuve, sera de faire tomber de dessus les yeux d'un grand nombre le voile qui les empêchait de voir nettement les droits de la sainte Église catholique. Beaucoup d'entre nous auraient bien volontiers été romains sans cesser d'être anglicans. Le monde a donné du résultat de cette expérience des interprétations diverses ; mais la meilleure explication, c'est que son résultat n'a pas raffermi la fidélité envers l'église anglicane. On voit et

l'on sent depuis longtemps que Rome doit tôt ou tard nous être rendue, et nous entretenions l'espoir que la force de transition pourrait être brisée, que la substitution s'adoucirait dans une absorption graduelle. Mais tout le monde ne voulait pas que les choses se passassent ainsi, et peut-être avait-on raison. Rome catholique a depuis longtemps élevé la voix contre la tentative de la recevoir en la partageant ainsi, et ce que l'austère fidélité de quelques membres de notre église n'a pas réussi à accomplir, l'Angleterre protestante l'a effectué pour elle. Rome a longtemps cherché des réconciliations individuelles au lieu d'une union du corps entier, et les actes de l'église d'Angleterre ont donné raison à son jugement et fait réussir son grand objet !

C'est précisément là ce que nous devions attendre, si Rome est l'Église catholique. Dieu est intervenu par les voies les plus inattendues et à l'aide des instruments les moins dignes, afin de préserver de toute atteinte la foi des siècles, dont son Église a

le précieux dépôt, afin d'assurer contre les invasions téméraires ce système que (par ignorance sans doute) ceux qui le voient de loin sont tentés de critiquer. Il s'est même servi des hérétiques et des blasphémateurs pour accomplir ses desseins et étendre son royaume.

Je suis, etc.

FRÉDERIC OAKELEY.

Littlemore, près d'Oxford, 23 octobre 1845.

IV

EXAMEN

DES MOTIFS DE RESTER DANS LA COMMUNION ANGLICANE ;

Lettre à un Ami du parti de la *Haute-Église*,

PAR

FREDÉRIC WILLIAM FABER,

de l'Université d'Oxford, ex-recteur de Elton, auteur de plusieurs ouvrages et fondateur de l'Ordre de Saint-Wilfrid.

MON CHER AMI,

L'auteur de Hawkstone nous dit qu'un papiste et un évangélique se ressemblent beaucoup sur un point capital, et cela sans

5.

s'en douter : c'est qu'ils se trompent l'un et l'autre sur la mission de celui qui enseigne la doctrine chrétienne, qui, dit-il, doit se borner à remplir un message et non, ainsi qu'ils le prétendent, chercher à sauver les âmes une à une. Cette manière de voir ne me paraît pas singulière, car, quand les catholiques, agissant d'après *leur* notion de l'enseignement chrétien, essaient de convertir les protestants en leur montrant le dangereux état de leurs âmes, les anglicans sont portés à regarder cette manière de procéder comme injustifiable et même comme tout à fait immorale. Je me souviens d'avoir été moi-même frappé et offensé tant de la préférence, en apparence égoïste, qu'un homme donne à son âme, en la guidant d'après les Exercices de saint Ignace, que de la rigidité avec laquelle il simplifie la manière dont les pécheurs voient les choses, de la hardiesse avec laquelle il laisse à la divine Providence le soin de lever les difficultés qui naissent de cette manière d'agir du pénitent, et de l'opiniâtreté qu'il

met à nous refuser le droit de travailler à l'avancement spirituel des autres, avant d'avoir préalablement pris nous-mêmes soin de nos âmes. L'écrivain d'Oxford dont nous venons de citer les paroles est donc certainement très-exact dans ce qu'il avance, en tant que son assertion s'applique aux catholiques. Dans tous leurs livres pratiques de dévotion, ils donnent au salut des âmes en particulier une préférence que bien des protestants s'expliquent difficilement, et qui leur paraît semblable au prosélytisme sans scrupule des pharisiens. Quoi qu'il en soit, je vais braver les objections si souvent avancées, et faire route avec vous. C'est cette considération unique, simple, grave et touchante qui a agi sur moi : j'ai abandonné l'anglicanisme parce que j'étais moralement certain que je ne pouvais être sauvé en restant dans son sein. Je veux vous démontrer que vous êtes vous-même, comme partisan de la Haute-Église, dans cette position de doute et d'inquiétude sur *la seule chose nécessaire*, et que c'est résis-

ter à la voix de Dieu que de rester où vous vous trouvez, *par les motifs que vous alléguez.*

Vos occupations ne vous permettront pas, je vous l'accorde, de feuilleter les Pères, de faire avec leurs écrits ce que vous reprochez par inconséquence aux dissidents de faire avec l'Écriture, ni d'être profondément versé dans l'histoire ecclésiastique et autres matières : pour vous tout cela est hors de question. Eh bien! soit. Mais, mon cher ami, vous avez une âme à sauver, une âme pour laquelle Jésus a versé son sang précieux, comme s'il n'y avait pas d'autre âme dans le monde. Pour elle il a fondé son Église, et il l'a enrichie des trésors de ses mérites. Deux routes vous sont ouvertes. Vous n'avez ni les loisirs, ni les moyens de devenir théologien ; il vous reste donc ou à reconnaître dans votre église quelque autorité devant laquelle vous consentiez à vous incliner et à rester tranquille, ou à examiner votre position à l'aide des facultés de votre esprit et de la prière. Si le résultat de cette dernière investigation

est de vous jeter dans ce doute accablant, que vous pourriez être dans une position des plus dangereuses pour votre âme, alors agissez comme un homme qui ne s'inquiète d'autre chose que du salut de son âme, et soumettez-vous à l'Église catholique, au sein de laquelle vous admettez déjà que vous *pouvez* sans aucun doute sauver votre âme.

Cette manière de poser la question vous semble-t-elle immorale? Sans doute, pour de sévères controversistes elle paraîtra très-illogique; mais cela nous importe peu à vous et à moi. Vous désirez sauver votre âme, et je désire vous voir jouir de cette paix spirituelle et de ce bonheur que Dieu, quoique j'en fusse indigne, m'a accordés, en me plaçant dans le vrai bercail. Maintenant, de votre propre aveu, la première de ces alternatives ne vous est pas ouverte. Vous niez qu'aucun individu, primat, évêque, ou même l'épiscopat protestant tout entier, ait des droits à se faire écouter quand il dogmatise. Bien plus; non-seule-

ment vous mettez cette autorité en question, mais vous niez qu'aucun de ces pouvoirs ait le droit d'interpréter le *prayer-book*, et vous parlez du livre de prière comme étant lui-même imparfait. Sur plusieurs points importants, vous le trouvez moins catholique qu'il ne devrait l'être, et sur quelques questions graves, vous pensez qu'il doit être regardé comme un simple essai. Il va sans dire que je n'ai pas à m'occuper de la vérité ou de la fausseté de ces propositions. C'est vous-même qui les avancez, et quelle que soit leur valeur, elles montrent clairement que l'homme qui les met en avant, ne reconnaît pas dans l'établissement protestant une autorité dogmatique devant laquelle il est prêt à s'incliner, s'il arrive à cette autorité de n'être pas d'accord avec ses propres opinions, comme partisan de la haute église. C'en est assez d'avoir, dès le début, fait naître un doute quant à la convenance et à la loyauté de rester où vous êtes ; mais, laissant de côté cette route, il ne vous reste évidemment,

de votre propre aveu, que la seconde voie : celle d'examiner votre position pour vous-même, par les facultés de votre esprit et par la prière. Si le résultat de cette investigation est de vous jeter dans le doute accablant que vous pourriez être dans une position des plus dangereuses pour votre âme, alors agissez comme agirait un homme qui ne s'inquiète que du salut de son âme.

Laissez-moi dire quelques mots de certaines assertions que vous invoquez pour défendre votre position. Prises dans leur ensemble ou séparément, elles forment certainement une nouvelle base de communion dans l'Église, base qu'un vieux catholique comprendrait peut-être difficilement, et il refuserait de croire qu'on puisse les invoquer avec franchise. Le cas est bien différent avec un simple converti comme moi, car je sais combien fortes et puissantes peuvent paraître certaines raisons, jusqu'au moment où elles s'évanouissent, comme tomberait un bandeau de dessus les yeux. Il est difficile de se rendre compte de

la cause d'un si long aveuglement, aveuglement que nous sommes malgré nous forcés de regarder comme une illusion spirituelle dont Dieu, dans sa miséricorde, nous a délivrés malgré notre indignité.

J'espère que vous ne regarderez pas comme une vaine formule l'excuse que je vous fais d'avance pour tout ce qui vous paraîtra dur et grossier dans mon langage. Je suis pénétré d'un profond sentiment de chagrin, parce que vous êtes en danger de perdre votre âme, et que vous vous trouvez sous le coup d'une illusion subtile, mais effrayante. J'éprouve un désir affectueux de vous voir amené à la vraie lumière et entrer dans le vrai bercail, et je sens en même temps une conviction chaque jour plus forte de la fausseté de votre position et de la nécessité absolue où vous êtes d'entrer en communion avec le Saint-Siége. Attendez-vous donc à un style qui vous paraîtra blessant, amer, sarcastique et d'un dogmatisme affecté. Vous êtes si profondément enveloppé dans vos théories actuelles, qu'en

entendant parler comme je vais le faire, mon langage devra vous paraître blessant, et je ne serai ni surpris, ni fâché de vous l'entendre qualifier ainsi. Je dirai même que je m'attends à vous l'entendre juger sévèrement; peut-être aussi jeterez-vous ma lettre à terre, dans l'indignation que vous inspirera presque nécessairement l'odieux amour-propre de l'écrivain. Je prévois que les choses se passeront ainsi, par les raisons suivantes. Premièrement, ce qu'on appelle dans le langage de la controverse un *habit retourné* ou un renégat, jouit à peine du privilége d'élever la voix. Les paroles qui, sorties de la bouche d'un autre, ne blesseraient personne, deviennent des injures dans la sienne. Secondement, vous n'êtes pas catholique, et vous n'avez en conséquence aucune idée du ton positif avec lequel les catholiques peuvent parler, et cela sans la moindre suffisance, quand ils ont l'Église avec eux. On pourrait dire sans exagération que vous parlez avec tout autant d'assurance et d'un ton non moins

dogmatique, de théories qui sont rejetées, non-seulement par l'Église catholique, mais encore par vos propres supérieurs ecclésiastiques et par plus des trois quarts des membres de votre communion. Troisièmement, mon argumentation doit être en grande mesure une *reductio ad absurdum.* C'est là un mode ingrat de discussion ; mais il est inévitable dans cette circonstance ; car je dois vous montrer que les arguments sur lesquels vous vous appuyez pour rester séparé de l'Église catholique, doivent aussi tenir les dissidents éloignés de vous, et les païens éloignés de l'Évangile. Quatrièmement, bon nombre des motifs que vous mettez en avant, pour rester dans l'église anglicane, me paraissent, à moi catholique, si misérablement profanes, et ils frisent de si près le blasphème, que, si je ne me servais pas de termes énergiques pour les caractériser, je croirais compromettre la vérité d'une manière coupable. Enfin, j'avoue que j'éprouve un ardent désir de vous voir, par la grâce de Dieu, sortir d'une position

qui vous rend rebelle envers l'Église du Christ, déloyal envers votre propre communion, insoumis envers vos supérieurs actuels, position pleine de dangers pour votre salut. J'espère vous voir sortir de ce mysticisme sombre, obscur et superstitieux, dans lequel vous permettez aux chefs de votre parti de vous envelopper, pour entrer dans le véritable bercail où, *après votre conversion*, la lumière de la volonté de Dieu brillera vive et radieuse autour de vous, éclairera le passé et vous servira de guide dans le présent.

Les excuses que je vous offre auront un titre de plus à votre considération, quand je vous rappellerai qu'on ne peut guère m'accuser d'écrire contre la position que j'ai moi-même occupée. Je n'ai jamais pu accepter la théorie qui consiste *à adopter, mais à ne pas enseigner la doctrine romaine*. Cette théorie répugnait à mes sentiments naturels de droiture, et me semblait être une négation réelle de la mission d'une église, qui doit enseigner ce qu'elle croit.

Je n'ai jamais tenu à l'anglicanisme par aucun de ces liens secrets et mystérieux qu'il est de si bon ton de votre part de nous reprocher, et j'ajouterai que ce mysticisme subtil dans lequel la section puséiste de l'établissement protestant a pris depuis peu un dernier et fatal refuge, est un développement tout récent qui compte à peine quelques mois d'existence. De sorte qu'il ne serait d'aucune façon vrai de dire que j'écris tout à fait ou principalement contre ce qui était, il y a peu de temps, ma propre position. J'écris cependant comme un homme qui était anglican il y a trois mois, et qui a passé plusieurs années de sa vie dans un état d'hostilité contre la sainte Église, état que Dieu, à ce qu'il espère, lui pardonnera dans sa miséricorde; comme un homme qui craint maintenant d'avoir résisté jadis aux appels de la grâce, ce dont il se repent profondément; comme un homme qui regarde l'état dont il a été tiré, malgré son indignité, comme une illusion qui l'empêchait de remplir le véritable

but de son existence : la gloire de Dieu et le salut de son âme ; comme un homme, enfin, qui a parlé publiquement et avec une sotte amertume contre Rome, qui a honte de sa vanité ignorante et de sa coupable présomption, et qui, tout en s'humiliant à ce souvenir, saisit avec joie l'occasion d'avouer ses fautes.

Vous penserez peut-être qu'il n'est pas généreux de ma part de mettre les partis en contradiction avec les partis, d'opposer les évangéliques aux tractariens, les anglo-catholiques aux latitudinairiens ; mais c'est chose absolument inévitable. Votre position le nécessite ; nous ne saurions faire un pas à droite ou à gauche sans nous heurter contre quelqu'une de vos subdivisions intérieures. L'impossibilité de procéder autrement est un puissant argument contre vous ; quiconque, je le pense, considérera la question de bonne foi devra le sentir ainsi. Pourquoi vous semblerait-il contre nature que ceux qui vous ont quitté, éprouvassent d'autres sentiments que ceux de fidélité et d'af-

fection pour votre système, ou eussent autre chose que d'agréables souvenirs de la position terrible dont ils ont été arrachés par la crainte de la mort éternelle? A qui est due ma fidélité chrétienne? n'est-ce pas à l'Église de mon baptême? et sûrement vous ne pouvez être assez sot pour supposer que l'on soit baptisé dans une branche particulière, insulaire, nationale ou provinciale de l'Église, ou en toute autre chose que l'Église catholique du Christ. C'est donc à elle que ma fidélité est due; la vôtre lui est due aussi. Un système faux m'a enlevé à ma Mère aussitôt que j'ai eu le sentiment de faire des actes de schisme et la volonté de commettre un péché mortel. Ce système m'a nourri dans la haine du Saint-Siége; il m'a élevé dans une fausse doctrine; il a eu la vigueur de ma jeunesse, et a formé la tournure de mon esprit; il m'a élevé dans une étrange négligence de toute instruction doctrinale et de toute sauvegarde morale; et maintenant dois-je ma fidélité à la Mère divine dont j'ai été ravi et dont le visage me fut si

longtemps étranger, ou à celle qui m'a arraché à Elle, en usurpant un nom qui n'était pas le sien , et dont j'ai découvert la fraude? Non! Je dois être fidèle à l'Église au nom de laquelle j'ai été baptisé, l'Église où sont morts mes ancêtres, l'Église d'où je puis secourir mes pères morts loin de son sein parce qu'ils étaient dans l'ignorance. De même qu'un enfant dérobé qui a retrouvé sa mère, sa tendre réception, les battements, les heureux battements de son cœur, lui disent avec plus de vérité que ne peuvent le faire toutes les preuves légales de parenté, qu'elle et qu'elle seule est la véritable Mère qui l'a offert autrefois à Dieu, et qui le reçoit aujourd'hui sans suspicion, sans épreuves et sans reproches, avec une allégresse qui l'humilie.

1° Vous me dites que presque toutes, sinon toutes les difficultés de la position prise par l'anglicanisme, ont été résolues par les théologiens anglicans ; celles-là par un écrivain, celles-ci par d'autres. Il me semble que c'est une étrange manière d'être

en communion avec une église que la *pos-sibilité* de cette communion par la *solution* de certaines difficultés. Mais permettez-moi de vous suggérer une idée. Je n'écris pas une simple lettre de controverse, et je n'entends conséquemment pas discuter jusqu'à quel point, dans tel et tel cas particulier ; les théologiens anglicans ont résolu telle ou telle difficulté, point sur lequel votre manière de voir peut changer. Mais je vous demanderai si vous n'êtes pas coupable de division déguisée? Heureusement que le gros bon sens est la meilleure logique du monde. Bien qu'il puisse paraître étrange aux personnes qui ne sont pas familières avec les termes techniques de la logique, d'entendre dire qu'un nombre d'arguments pris en eux-mêmes peuvent être mauvais, lorsqu'ils forment néanmoins un ensemble des plus concluants, comme *membres* unis d'un argument, cependant le sens commun et l'expérience de la manière dont on arrive à convaincre les criminels dans nos cours de justice, font sûrement ressortir l'absur-

dité qu'il y aurait à dire que l'union et le concours d'un certain nombre de probabilités morales pesant sur une personne, en un certain temps et lieu, forment une preuve plus sûre de culpabilité qu'un témoignage plus simple et plus direct. Un profond ignorant ou un raisonneur très-inconséquent pourrait seul trouver paradoxal l'avocat qui prétendrait être beaucoup plus satisfait d'une conviction reposant sur une évidence tirée des circonstances, que d'un verdict rendu sur le serment prêté directement par une masse de témoins, par la simple raison que ce genre de preuves se trouve plus à l'abri de l'artifice des hommes. L'argument cumulatif est la méthode légale favorite de recueillir des preuves, parce qu'elle fournit une satisfaction particulière aux esprits honnêtes, qui ne se livrent pas à une investigation comme à une simple constatation de preuves pour arriver à une conviction arrêtée d'avance. C'est ce fameux argument cumulatif qui, dans les célèbres *Discours sur le Romanisme*, publiés il y a quelques

années, a été sinon entièrement, au moins presque tout à fait laissé de côté. L'argument tiré de l'histoire, tel qu'il est employé dans ces discours, est concluant quant à certaines objections anglicanes en détail; mais il laisse l'argument cumulatif tel qu'il le trouve. En fait, la théorie anglicane trouve l'histoire intraitable, excepté in *disjectis membris*. Si vous arrivez à montrer, ainsi que vous pensez pouvoir le faire, qu'à telle époque l'Église catholique se trouvait dans la malheureuse catégorie que je nomme A, à telle autre, dans la malheureuse catégorie que je nomme B, puis dans la malheureuse catégorie C; et de plus, quand vous pourriez démontrer qu'à telle ou telle époque (j'accorde ceci uniquement pour faciliter l'argumentation) l'Église catholique, dans ses malheurs successifs, a vu s'accumuler contre elle *tous* les désavantages de la position anglicane, il ne nous resterait pas moins à prouver qu'elle a eu à lutter contre *tous à la fois*. A moins que vous ne me montriez que ce *cumulus* de dif-

ficultés désolantes qui, de votre aveu, pèse maintenant si lourdement sur l'établissement protestant, a aussi pesé sur l'Église catholique et en même temps; à moins, dis-je, que vous ne me montriez cela, vous n'établissez absolument rien qui ressemble à un parallèle consolant pour vous, entre le protestantisme anglais et une époque quelconque de l'Église catholique. Quand vous aurez complété la tâche herculéenne de rechercher et de résoudre en détail les difficultés anglicanes, vous aurez à entreprendre une tâche plus pénible encore, celle de réfuter l'argument dans son ensemble (*in cumulo*). Il ne me paraît pas que vous ayez donné assez d'attention à ce point, et j'avoue que quand je l'examinai, il me parut pouvoir seconder puissamment la solution de la question.

2° Vous dites que ces difficultés sont des épreuves envoyées de Dieu pour le raffermissement de votre foi, et que l'impatience de s'en débarrasser serait une impatience coupable. Il est vrai que, dans un

sens, toutes les difficultés sont des épreuves qui viennent de Dieu. Il en est néanmoins qui sont la conséquence de nos péchés et de ceux de nos ancêtres; nous devons les endurer avec patience, et cependant nous en tirer avec diligence, s'il est possible, parce qu'elles mettent notre âme en péril. Quand vous parlez des épreuves *de Dieu,* il faut nécessairement établir des distinctions. Si vous me le permettez, j'ajouterai que dans ces derniers temps, tout récemment, les anglicans ont étrangement abusé du saint nom de Dieu pour glisser sur les arguments et se débarrasser des objections, en tout attribuant au Très-Haut, en appelant leurs difficultés providentielles, en leur assignant une mission divine, en expliquant leur signification dans les conseils impénétrables de Dieu, en fuyant les preuves, et s'écriant comme des inspirés : « Un mystère! un mystère! » ce qui ne laisse pas que de raisonner d'une manière assez profane. De fait, le protestantisme paraît toujours profane quand il essaie d'être respectueux,

car alors il n'est qu'une grossière caricature, ou, pour mieux dire, une disgracieuse servitude. On ne peut jeter les yeux sur aucune production des partisans de la Haute-Église, sans être choqué de la manière dont le saint nom de Dieu est jeté à tort et à travers avec un semblant orgueilleux de respect, comme si c'était un simple instrument de logique. Cette manière de procéder est un phénomène, entre tous les nombreux et différents raisonnements auxquels les *high churchmen* ont recours, et elle est aussi malheureuse qu'artificieuse. Mais je voudrais que vous considérassiez si cette manière de voir, dans les embarras de votre église, des épreuves, qu'il est de votre devoir de souffrir avec patience, n'est pas en opposition avec toute idée d'une église visible.

Dans la religion, si l'obscurité est faite pour nous éprouver, la lumière nous est donnée pour nous guider; l'une et l'autre ont leur but. L'Église visible, l'Épouse du Christ, le pilier et le fondement de la vé-

rité, la ville bâtie sur la colline, la lumière placée sur le chandelier, est-elle l'obscurité de la religion ou sa lumière? Nous devons avoir des doutes et des inquiétudes; mais sûrement l'Église doit être notre force pour les supporter, et tarir la source d'où ces doutes et ces inquiétudes émanent. Nous devons porter notre croix; mais qui nous préparera à une épreuve si terrible, si notre Église doit être notre croix? et cependant vous reconnaissez que *votre* église est une véritable croix: votre lumière devient donc obscurité. Hélas! pourquoi en est-il ainsi? Vous me répondrez peut-être: Ce n'est pas tant que l'église soit devenue ténèbres; mais c'est que mes péchés m'empêchent d'apercevoir la lumière de l'Église.

Certainement quelque chose vous aveugle, car sans cela vous distingueriez les attraits célestes de l'Épouse de votre Sauveur, là seulement où ils brillent dans leur douce majesté. Un catholique vous dirait que l'Église n'est pour personne plus manifeste, qu'elle n'a pour personne un regard

plein d'une plus tendre pitié que pour le pécheur. Un catholique serait en vérité blessé de l'injure faite à son Dieu par une théorie qui nierait à l'Église sa fonction principale, en enseignant que le refuge du pécheur n'est plus pour lui un lieu de sûreté, parce qu'il peut arriver que les pécheurs et les âmes vraiment pénitentes ne puissent plus voir l'Église, ou ne puissent plus dire avec certitude quand ils la voient. Assurément, toute cette théorie est inventée dans un but déterminé, et ce but n'est ni de consoler les pécheurs, ni d'encourager et de guider les pénitents sincères. Ce n'est pas une preuve de la communion des saints, car elle détruit l'essence même d'une église visible, et elle renferme les plus folles extravagances du puritanisme.

Si ce n'était une profanation que de discuter sur des expressions si solennelles, il ne serait pas difficile de rétorquer l'argument tiré de la Providence. Comme il est probable que chaque converti sent qu'il a agi bien moins par sa propre impulsion que par

une volonté supérieure à la sienne, il peut qualifier de providentiel son éloignement presque forcé de l'anglicanisme, à aussi juste titre que vous votre séjour volontaire dans cette communion. Oh ! triste preuve du besoin des sauvegardes catholiques pour conserver le véritable respect des choses saintes ! Ce qui semblait autrefois une protestation imposante contre l'insouciance des autres protestants, dégénère maintenant en une habitude folle et téméraire de commenter les desseins secrets de la Providence, de fixer, de choisir, de combiner, de désigner les voies que prendra le Saint-Esprit et celles qu'il s'abstiendra de suivre. Ainsi que les fanatiques sectaires de George Fox, vous abandonnez les enseignements et les garanties de la parole écrite (sans rien dire de celles de la tradition, ce guide ferme et éclairé), pour une lumière surnaturelle et irrégulière que vous avez d'abord imaginée comme une hypothèse, pour vous rendre compte d'un fait, comme une simple déviation de la version simple et ordinaire que le christia-

nisme donne de ce fait, et puis vous vous aventurez à soutenir que Dieu vous a donné cette lumière! Que l'on parle de l'Eucharistie ou du trône médiateur de la Vierge, et vous vous éloignez avec une révérence que je dois appeler affectée, de la manière catholique de systématiser la doctrine, et cependant vous vous jetez tête baissée dans le système protestant sur la Providence; vous rejetez avec un entêtement froid et aveugle ce que vous avez d'abord adopté éperdument, comme un sombre nuage qui voilait à vos yeux la chaire de saint Pierre.

3° Vous dites encore que vous n'avez pas essayé tous les moyens de grâce fournis par votre position actuelle, et que vous seriez coupable de l'abandonner avant d'avoir fait cette épreuve. Ce qui me frappe tout d'abord comme vicieux dans cet argument, c'est qu'il peut être également présenté par un juif, un mahométan ou un idolâtre. Aucun infidèle qui, par l'inspiration de l'Esprit saint, a obéi à l'impulsion de sa conscience, au milieu des ténèbres qui l'en-

veloppaient, n'a fait tout ce qu'il aurait pu faire, même dans sa position désavantageuse. L'unité de Dieu implique beaucoup plus que le meilleur mahométan ne peut faire ; les réunions de méthodistes offrent des occasions de s'humilier, de recevoir des conseils affectueux, des avis spirituels que l'on ne trouve ni toujours ni souvent dans l'établissement, et cependant le meilleur des méthodistes n'en fait pas toujours un plein usage. De sorte que, d'après votre théorie, il serait *immoral* de la part du curé anglican de la paroisse de presser le méthodiste d'entrer dans l'établissement. Le bon méthodiste sait aussi peu que vous-même qu'il est en état de schisme, et vous êtes cependant tous deux dans ce cas. Je suis même très-tenté de mettre en question si un méthodiste a sur sa position des doutes aussi forts que ceux que vous avez sur la vôtre. D'après votre principe, il serait impossible que quelqu'un se convertît jamais de l'erreur à la vérité ; car on conçoit difficilement dans le monde une position erronée, dans

laquelle il n'y ait pas plus de lumières morales qu'un homme n'en peut utiliser. De sorte que je ne puis réellement pas admettre la force de votre raisonnement. Les saints nous disent, aussi bien que le vieux proverbe, que pour atteindre une certaine hauteur il faut viser beaucoup plus haut, et de même, pour utiliser pleinement les petits moyens de grâce offerts dans votre position, il peut vous être nécessaire de posséder les grâces plus nombreuses et d'un ordre plus élevé que vous offre l'Eglise catholique. Peut-être ne pouvez-vous plus utiliser actuellement ce que vous aviez conservé à l'époque de la Réforme, parce que vous avez besoin de ce que vous avez rejeté alors.

Mais supposez qu'il soit de votre devoir de *vous servir* de tous les moyens qui sont à votre disposition, ce qui, vous m'y faites songer, diffère essentiellement de se soutenir par eux. Supposez que vous alliez à confesse, quand vous aurez trouvé un ministre prêt à entendre votre confession, ou

qui vous paraîtra mériter votre confiance. Supposez que vous puissiez arriver auprès d'un de ces ministres; mais sur un millier de gens de la classe pauvre, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf seront obligés de faire du mieux qu'ils pourront sans confession. Supposez que vous ayez une foi entière dans l'absolution, dont la validité est niée par les trois quarts de la chrétienté, ainsi que par l'église grecque schismatique, votre favorite, par toutes les sectes protestantes hors de l'établissement anglican, et certainement par plus des trois quarts des membres du clergé et des laïques de cette église. Supposez que cela forme seulement une des nombreuses difficultés que vous avez résolues, vous sentez, comme assurément vous le sentirez par la grâce de Dieu, les merveilleux avantages moraux de la confession fréquente, et son effet salutaire sur votre caractère et les dispositions de votre esprit; mais comment soutenez-vous votre vie spirituelle? Est-ce comme chrétien particulier, à l'aide des moyens offerts par votre église, à

l'aide d'un enseignement autorisé par elle, de pratiques ascétiques qu'elle recommande et qu'elle laisse à la discrétion de votre confesseur? Non, en ce qui vous regarde, la vie spirituelle est en partie (je dis *en partie*, parce que les non-réalités de l'ecclésiologie n'ont pas grand pouvoir sur vous) dans les émotions agréables causées par les ornements du culte dans une paroisse où le peuple ne croit ni au sacrifice ni à la présence réelle, et ce qui est plus encore, dans la lecture de la vie de saints catholiques, dans des traductions d'écrivains spirituels même jésuites; vous la trouvez en adaptant à vos offices des cérémonies catholiques (pourquoi *adapter* si vous êtes catholique et dans l'Église catholique?). Vous soutenez votre vie spirituelle par des dévotions particulières tout à fait romaines, telles que celle du sacré cœur de Jésus, dont le nom seul blesse les protestants, qui rejettent implicitement ou explicitement toute la doctrine de l'Incarnation, et qui s'éloignent avec horreur de pareilles dévotions; par l'invocation secrète des saints, ou, quand on est

moins courageux, par un timide et scrupuleux *oret* qui, à ce que l'on suppose, fait éviter le coupable *ora*. Ce sont là les moyens *privés* dont vous usez pour grandir en grâce, et si vous avez, mon cher ami, des scrupules de quitter l'établissement anglican, avant d'avoir essayé tous ses moyens de grâce, ne devriez-vous pas avoir des scrupules de recourir à des dévotions secrètes, à des pratiques ascétiques qui ne peuvent être enseignées ouvertement, et qui sont étrangères à l'esprit de votre communion ? Ne vivez-vous pas à la fois en anglican et en catholique romain ? ne mêlez-vous pas deux religions ? Accordez-vous à la religion que vous professez le droit de vous gouverner comme vous devriez le faire ? Ne choisissez-vous pas vous-même votre propre pape, votre propre évêque, votre directeur spirituel ? N'êtes-vous pas plutôt éclectique que catholique ? En un mot, ne regardez-vous pas toutes ces choses comme au-dessous de vous, comme soumises aux opérations et aux dissections de vos goûts

éclectiques? Or, n'est-ce pas là du protestantisme pur? De fait, il n'y a pas d'ultra-protestantisme; tout le protestantisme est également ultra, et l'exercice du jugement privé n'est jamais poussé aussi loin que par ceux mêmes qui se vantent si haut de le rejeter. Vous direz c'est là le langage d'un renégat; soit. Je ne tiens pas à repousser cette épithète; mais je vous demanderai : cela est-il *vrai?* Soyez sûr que lorsqu'une crise remue une société religieuse aussi violemment que la nôtre, tous vos efforts pour réparer votre vêtement spirituel avec des lambeaux de pourpre enlevés à la dévotion romaine, rendront votre position pire. Je veux dire que si vous n'êtes pas vite catholique, vous serez bientôt rationaliste. Si vous êtes franc, en disant que vous ne pouvez abandonner l'établissement anglican, avant d'avoir essayé de tous les moyens de grâce qu'il vous offre, le même sentiment de délicatesse exige, je crois, que vous vous en *teniez* simplement, respectueusement et patiemment aux moyens de grâce qu'il vous offre, et que vous

ne contractiez pas de dettes envers Rome.

Comme tous les autres systèmes faux, quand un cas extrême se présente, le *tractarianisme* est poussé dans deux voies opposées contre lesquelles il lutte vainement, et néanmoins, pour être conséquent avec lui-même, il lui faut avancer ou reculer. Un écrivain éminent, ministre d'une paroisse, a exprimé la plus vive indignation touchant l'aveu d'un de ses amis disant que les prières romaines avaient retiré un de ses frères de l'église anglicane. L'inflexible fidélité de son austère anglicanisme, lui fit comprendre qu'il ne peut y avoir de scission légitime entre une branche de l'Église et une autre qui n'est pas en communication avec elle ; c'est un schisme, ou toutes les prétentions romaines sont vraies.

Quant à vous, mon ami, vous vous refusez à nous appeler schismatiques, et cependant vous ne voulez pas admettre la seconde partie de l'alternative. Ainsi il est indubitable que *quelque chose* détache les personnes de vous d'une manière qui n'a

pas d'exemple depuis la réforme. L'œuvre est si variée et s'opère de telle sorte, qu'il est impossible d'en donner l'explication en lui assignant une cause ordinaire. Ce sera donc ou l'œuvre du Saint-Esprit ou celle du démon. Les anglicans conséquents, qui ne gardent aucune mesure et ne s'arrêtent devant aucun anathème, adoptent tout naturellement la dernière opinion. Pour vous, vous repoussez cette conclusion peu amicale, et néanmoins vous ne voulez pas voir dans cette œuvre la main de Dieu, ni vous humilier devant elle. Il n'y a pourtant pas de milieu. Tournez-vous du côté qui vous plaira, vous devez arriver ou à l'Église romaine ou à un protestantisme sans déguisement. Une pression s'exerce sur votre parti, qui doit le diviser, en forçant les uns à avancer, et les autres à reculer. L'atmosphère est devenue telle, que ces gentilles et pieuses inconséquences ne pourront plus vivre et respirer à l'aise. Vous sentez, à votre place et dans la mesure qui vous appartient, la pression qui s'exerce sur le protestantisme dans

le monde entier. Rome et l'incrédulité sont deux tourbillons autour desquels et vers lesquels tous les autres modes d'opinion convergent visiblement en cercles plus ou moins rapides. C'est un spectacle effrayant pour celui qui a quelque souci de son prochain.

Il est sans doute très-naturel de dire que des arguments qui paraissent faibles, outrés et tirés par les cheveux, peuvent cependant être très-justes, quand ils sont donnés comme motifs, non d'abandonner, mais de rester dans l'église où la Providence vous a placé. Vous parlez avec une forte présomption de votre côté. Le cours extérieur des choses, qui ne fut pas votre œuvre et que vous ne gouvernez pas, est pour vous. Vous partez de là comme de votre point d'appui; cette présomption vous fournit, si je puis parler ainsi, un secours continuel pour fortifier des arguments que vous avouez n'être en grande partie ni concluants ni naturels. Ils deviennent naturels, parce qu'ils vous aident à défendre votre position actuelle. Tout cela est fort beau *jusqu'à un certain*

point. Mais quand vous dites que vous n'avez d'autres devoirs à remplir que ceux imposés par votre position actuelle, votre prétention devient déraisonnable, et peut tomber dans l'absurdité. Ici comme ailleurs, vos arguments sont également au service d'un brahme ou d'un mahométan; ils se réduisent à défendre le principe d'une religion héréditaire, non au profit de son influence légitime, mais pour la destruction de tous les principes, quels qu'ils soient.

Vous ne sauriez nier que vous avez des devoirs envers la vérité, et ces devoirs impliquent nécessairement au moins l'examen attentif de ce qui *prétend* être la vérité, examen plus ou moins approfondi, plus ou moins long, suivant vos affaires dans la vie. De plus, vos devoirs envers votre position présente impliquent un examen rapide et consciencieux des autres positions, toutes les fois que les circonstances extérieures de l'Église ou du monde, et non la simple curiosité de votre intelligence, appellent votre atten-

tion sur ces positions. Dans votre cas, dire que vous n'avez pas de devoirs à remplir envers Rome, et que vous n'êtes pas obligé de peser mûrement les raisons qui vous séparent d'elle, ce serait tenir le langage d'un esprit irrité et impatient de l'obscurité qui borne ses propres vues. Je n'exagère pas l'importance des événements récents, en disant qu'ils imposent en conscience à tout *high-churchman* l'obligation d'examiner les raisons objectives et substantives qui le retiennent où il est. Peu importe qu'il examine les raisons qui l'attachent à la communion anglicane, ou celles qui le tiennent séparé de l'Église de Rome ; son devoir est de se rendre compte de ces raisons, et quoique, historiquement parlant, il soit plus sage de commencer par examiner les dernières, je préférerais qu'il débutât par les premières, parce qu'alors il verrait d'abord la vérité, et l'investigation serait plus tôt terminée. Un tel examen des premiers principes est par lui-même, non pas seulement un travail oiseux de l'intelligence, mais, dans l'acception

la plus solennelle du mot, un devoir de conscience. Car les circonstances extérieures l'imposent à l'homme comme une question purement pratique, la plus importante qu'il ait à résoudre dans la vie. Comment pouvez-vous dire que vous n'avez aucun devoir à remplir envers Rome? Votre ancienne et active hostilité contre elle ne vous impose-t-elle pas aujourd'hui des devoirs? Vous vivez dans les livres romains, dans les pratiques romaines de dévotion, dans les usages ascétiques; vous lui faites des emprunts que votre communion regarde comme illicites, et votre conduite timide semble faire naître le soupçon que vous n'agissez pas avec une entière franchise! Pendant ce temps, vous jouissez du bien-être, de la tranquillité, des richesses, du respect, qui entourent l'établissement; vous unissez les biens temporels du protestantisme reconnu, aux biens spirituels du catholicisme repoussé, et cependant vous *n'avez aucun devoir envers Rome!* Je ne plaisante pas lorsque je vous prie de soumettre cette

question à l'évêque protestant de votre diocèse, et de vous en tenir à sa réponse.

4. Ici vous abandonnez subitement votre terrain pour prendre une nouvelle position. Vous vous tournez à droite, puis à gauche, de sorte qu'il est difficile de savoir de quel côté il faut vous attendre. Quelques personnes se plaignent de la diversité des chemins qui mènent à Rome, comme si cette diversité même était une bonne raison de rester en arrière; tandis que d'autres plus réfléchies regardent cette diversité comme un caractère important de la divinité des droits de Rome. Non-seulement les membres de votre petit parti diffèrent entre eux, mais vous êtes continuellement en contradiction avec vous-même. On pourrait laisser vos raisonnements se détruire les uns les autres, et votre protestantisme devenir une négation plus forte que jamais, s'il ne valait pas mieux que la verge d'Aaron se changeât en serpent et ne les dévorât, dans votre propre intérêt, avant qu'ils aient eu le temps de se détruire ré-

ciproquement. Vous me dites maintenant que vous êtes écrasé par les grandeurs de l'Église, que vous reconnaissez la sainteté supérieure de son système; mais que plus vous approchez du moment d'entrer en communion avec elle, et plus vous sentez que vous êtes indigne de cette communion. Vous dites qu'une chose au moins vous paraît simple, c'est que, pour une personne aussi indigne et aussi inutile que vous, il n'est pas besoin de soupirer après les richesses spirituelles du système romain, et de laisser l'église où la providence de Dieu vous a placé. En ce qui touche l'argument de la Providence, si vous ne consentez pas à en faire l'application aux juifs et aux mahométans, puisqu'ils ne sont pas chrétiens, il est au moins applicable aux méthodistes, aux baptistes, aux trembleurs et autres. J'admets pleinement qu'il y a une grande force dans le principe plaidant en faveur de la *religion héréditaire;* mais ce n'est pas le seul principe que l'on puisse invoquer pour décider une ques-

tion de cette importance. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui s'applique aussi bien à l'étendue exagérée donnée par quelques-uns à ce principe de *religion héréditaire*, qu'à la fausse humilité de votre langage, lorsque vous parlez de votre indignité d'être admis dans la communion romaine : c'est qu'il n'y a rien moins que de la sécurité pour les anglicans à tirer des principes d'action de la vie des saints de l'Église romaine. Ces principes étaient établis pour la communion dans laquelle ces saints se sont formés ; ils étaient calculés pour trouver leur sphère d'action au milieu de contre-poids et de sauvegardes que vous ne pouvez avoir. Leur action, pour être sûre, doit être constamment sous le contrôle de l'autorité. Ces principes étaient appropriés à un système tout à fait opposé au système anglican ; dans ce dernier, ils peuvent facilement devenir et ils seront souvent extravagants, à cause des combinaisons dont ils sont entourés.

Il en est de même des principes de la

théologie ascétique et du symbolisme de la décoration des églises. Quoi de plus instructif et de plus touchant, que ce symbolisme de l'Église catholique, et quoi de plus faux que cette ecclésiologie ergoteuse de l'église protestante, quand elle est ostensiblement séparée de la doctrine? Ce qui est saint et élevé dans la première peut, dans une secte, devenir dangereux, immoral et avilissant, ou, comme dans l'ecclésiologie, purement puéril. C'est l'humilité, pensez-vous, qui vous fait dire que vous n'êtes pas digne d'entrer dans la communion catholique; mais ce langage est tellement présomptueux, qu'il ne faut pas vous étonner que les catholiques le regardent comme une tentation du démon.

Dans votre position, vous soumettre à l'Église n'est pas une petite humiliation. Vous abandonnez, en effet, une position qui vous donne de l'influence sur les autres. On croira que vos facultés mentales se sont affaiblies; vous vous mettez dans le cas

humiliant d'un homme qui rétracte beaucoup de choses qu'il soutenait jadis; l'on vous appelle renégat, et l'on vous donne d'autres noms semblables. Par le fait de votre conversion, vous devenez une nullité, et ceci offre un avantage si immense pour votre avancement spirituel, que le malin esprit le craint par-dessus tout. Vous vous êtes emparé d'une position, et quand vous dites que vous êtes indigne de descendre des hauteurs où vous vous êtes isolé, quelque vraie, quelqne juste que cette opinion puisse être dans d'autres cas, ce n'est certes pas ici un acte de la vertu d'humilité.

Quand les catholiques essaient de vous convertir, ce n'est pas un appel flatteur qu'ils vous adressent; ils vous regardent comme un voyageur égaré qui est entraîné toujours davantage hors de la bonne route par un orgueil secret dont vous avez à peine conscience. Ils ne vous demandent ni d'adopter certaines vues théologiques que leur instruction les rend aptes à recevoir, ni de vous joindre à eux, comme si votre

adhésion à leur communion était utile à tout autre qu'à vous-même, ni enfin comme si l'on allait entreprendre un grand ouvrage auquel on vous invitât honorablement à prendre part. Ils vous appellent à eux comme ils s'adressent au pauvre apprenti de Birmingham, en lui disant de sauver son âme, de passer de l'erreur à la vérité, des ténèbres à la lumière, de se réconcilier avec Dieu, de faire la paix avec l'Église qu'il a offensée, de solliciter à genoux son pardon, et d'être relevé de son excommunication. C'est un appel d'amour; il n'a rien qui ressemble à un appel de flatterie : voilà l'humiliation dont vous vous reconnaissez indigne. Hélas! qui est donc digne d'être lavé dans le précieux sang? qui donc mérite la grâce indicible du salut? Est-ce par humilité que vous rejetez ces dons? est-ce de l'humilité que de repousser l'offre gracieuse de celui qui s'offre à tous, et de prétendre que cette offre ne devrait jamais vous être faite, ou que vous ne devriez jamais l'accepter, à cause de votre indignité,

c'est-à-dire par le besoin même que vous en avez? Un catholique ne vous demande pas de quitter une branche de l'Église pour entrer dans une autre ; mais il vous appelle parce que vous êtes hors de l'Église ; il veut vous retirer d'un état de schisme et d'une hérésie se développant chaque jour ; il veut vous voir entrer pénitent dans le seul vrai bercail de Jésus-Christ. Je dois vous demander de quand date cette théorie des branches de l'Eglise , car c'est un langage qui sonne étrangement aux oreilles ? Est-ce que toutes les églises sont des *églises-branches ?* Y a-t-il une église-*tronc ?* S'il en existe une , quelle est-elle ? Si c'est l'Église romaine, une branche coupée , solennellement tranchée par la cognée de l'excommunication , n'a pas à se vanter beaucoup de ce qu'elle a formé jadis partie de l'arbre. Je dois insister aussi sur ce point que , lorsque les anglicans parlent d'*église-branche* , ils sont obligés d'ajouter — ce qui est la partie distinctive de leur théorie — cette fatale épithète de *non-communicating* , c'est-à-dire qui n'est

pas en communication avec les autres. Pour montrer de quelle manière cette même question peut se présenter à un autre esprit, je vais citer, avec permission, le passage suivant d'une lettre d'un de mes amis à un ministre anglican qui avait des doutes :

« Quant à votre théorie d'églises-branches, si ce n'est pas une pure illusion, il doit, comme le dit F***, y avoir quelque part une église-tronc. Ou vous supposez que les branches croissent sur un tronc invisible, et alors votre exemple est absurde, puisque vous dites des *branches* de l'église visible et le *tronc* de l'église invisible ; ou autrement il ne peut y avoir de branches que celles de la seule Église visible. Il est superflu de dire dans cette circonstance : *les analogies ne doivent pas être poussées trop loin ;* car les analogies sont souvent notre seul moyen de représenter la vérité, et alors ce qui leur répond plus exactement est la réalité. Ainsi le soleil produit la lumière et par elle la chaleur ; aussi est-il donné comme le type de la Trinité. Mais,

supposant ce type autorisé, qui, dans ce monde, songerait à dire que la doctrine de la divinité des trois personnes n'y répond pas mieux que la théorie macédonienne prétendant que le Père et le Fils sont Dieu, mais que le Saint-Esprit ne l'est pas? La vraie doctrine est celle qui sert de clef aux types, et qui répond à toutes leurs applications. De la même manière, la doctrine romaine de l'Église est une clef à l'analogie d'un arbre et de ses branches, tandis que votre théorie des églises-branches n'a pas cette qualité. Les catholiques d'Angleterre sont une branche du tronc visible qui est à Rome; mais les anglicans forment une branche d'un tronc invisible, qui n'est pas la contre-partie d'un tronc visible, mais une pure création de leur imagination, création qui ne nous est garantie ni par l'Écriture, ni par la tradition. » Non! Tout ce bruit d'humilité n'est que l'écho de l'orgueil, et cet éloge poétique de la majesté de l'Église romaine n'est pas plus agréable à des oreilles catholiques, qu'à celles de vos

frères évangéliques et dissidents ! Laissez aux impies de l'Allemagne le soin de faire l'apologie de l'église du moyen âge : les esprits du mal portent malgré eux témoignage à Celui dont l'Église est la fiancée, et ils reconnaissent la présence de son Apôtre. L'Eglise catholique ne demande pas, ne désire pas, et même repousse loin d'elle, votre tribut de paroles pompeuses ; elle vous demande une seule chose : l'aumône de votre pauvre âme qui périt.

5. Mais vous n'avez pas encore entièrement épuisé vos arguments tirés de l'humilité. Ne pensez pas, je vous prie, que je dise ceci dans un esprit de sarcasme et de dédain. Je me regarderais comme très-coupable de traiter avec légèreté l'humilité réelle d'un esprit plongé dans les perplexités du doute. Mais vous devez aussi me permettre de vous rappeler qu'il n'est pas de vertu que le diable ne contrefasse plus fréquemment et avec plus de succès que l'humilité, et il n'est pas de vertu dont les contrefaçons soient plus pernicieuses. Des

personnes de tous les partis ont remarqué un orgueil secret dans la conduite de ceux qui occupent en ce moment votre position, position qui a été en grande mesure la mienne, quoique pas entièrement, il y a peu de temps. Quelques-uns des arguments mis en avant par les anglo-catholiques veulent implicitement qu'on se pose en juge des autres et même de toutes les églises, et la plupart impliquent le droit d'examiner pour soi-même, avec sa propre intelligence, toute la croyance d'une église, soit dans l'Écriture, soit dans les Pères, prétention qui va très-bien aux évangéliques et aux dissidents, mais qui est d'une inconséquence ridicule chez un *high-churchman*. En vérité, l'austère protestantisme de la haute-église devient partout et chaque jour plus apparent et plus saisissable. Quand les croyances d'un homme placent continuellement sur sa langue des formules d'humilité, et qu'on le voit avancer avec une opiniâtreté calme et non suspecte les prétentions les plus arrogantes et des arguments sur

lesquels il n'a pas (comme les catholiques) sa propre église avec lui, mais bien contre lui, on doit mettre en suspicion la prétendue humilité d'où tout ceci émane. Je ne parle ni des hommes comme M. Bennett, qui est un bon, un honnête, un franc donatiste; ni comme M. Palmer, du collége de Worcester, qui a sur du papier une église qu'il appelle l'église anglaise; c'est l'église modèle de la chrétienté, et nous devons tous nous former ou nous réformer d'après elle. En laissant de côté l'histoire, cette façon d'agir est parfaitement intelligible. Comme une théorie intellectuelle est un excellent réservoir, et que l'arrogance de ses prétentions découle logiquement de ses prémisses, il arrive que c'est la théorie qui est fière, et non ses logiques champions. Le *tractarianisme* vaut beaucoup mieux que cet austère anglicanisme, parce qu'il a en lui un instinct plus prononcé de dévotion; mais il est aussi, à cause même de cet instinct, beaucoup moins conséquent et plus facile à séduire; il tombera plus aisément

dans des illusions spirituelles. Je n'ai pas encore signalé la grande raison que vous invoquez pour rester dans la communion anglicane, en disant que vous croyez plus sûr et plus humble d'attendre jusqu'à ce qu'un tel et un tel (vous nommez trois personnes) entrent dans l'Église romaine. Observez maintenant, mon ami, que vous avancez ceci comme *un motif de rester dans la communion anglicane :* rien moins que cela. Est-ce que ce peut être pour un chrétien catholique une manière d'être en communion avec son église? Si ce n'est pas là cet homme condamné par Notre-Seigneur, et qui est le type de l'esprit anti-catholique, je ne sais pas à qui ces paroles peuvent s'appliquer. Quels que puissent être les desseins de Dieu sur les hommes que vous nommez, il ne nous appartient pas de sonder ces desseins. Il serait présomptueux et contraire à la charité de vouloir dire s'ils sont retenus où ils sont pour le bien des autres, ou pour le châtiment du péché (théorie pénible qui a été

soutenue). D'où vient, si ce n'est de vous-même, le choix qui a élevé si arbitrairement ces hommes à une sorte de pontificat sur votre propre jugement, de telle sorte que toute votre responsabilité personnelle, toutes vos obligations envers Dieu, résident dans votre soumission à l'autorité non officielle de trois hommes qui ne sont pas d'accord entre eux et qui, depuis trois ans, ont, d'une manière plus ou moins manifeste, changé de terrain, et cela plusieurs fois? Qui donc, si ce n'est vous-même, a choisi pour guides des hommes à demi proscrits par les chefs spirituels de la communion à laquelle vous appartenez, et que plus de la moitié des ecclésiastiques, leurs amis, désireraient voir s'éloigner d'eux? C'est sûrement là du protestantisme le plus pur, et ce n'est certainement pas la forme la plus humble de cette hérésie qui se montre sous des aspects si variés. Ce peut être un motif pour que vous restiez en communion avec vos propres idées et avec les autorités de votre choix; mais

ce n'est pas un motif de rester en communion avec l'établissement anglican. S'il existe une église d'Angleterre ; si, en l'absence d'une décision formelle et dogmatique, le sens commun peut arriver, dans les choses pratiques, à connaître l'opinion de cette église à l'aide des exhortations (*charges*) des évêques, de l'intervention des archidiacres, du soulèvement des laïques, des décisions de corps académiques, des jugements obligatoires et non attaqués des cours épiscopales, de l'impatience hautement exprimée du sentiment public, je vous demanderai : pensez-vous que les deux *convocations* (réunions du clergé) de Cantorbéry et d'York, vous autorisassent à rester en communion avec elles, en alléguant comme raison la présence dans l'établissement des personnes que vous nommez ? Ne pensez-vous pas, au contraire, que vos modèles seraient eux-mêmes proscrits et condamnés au silence par l'autorité publique de ces convocations ? Vous répondrez sans doute à cela qu'il est providentiel que les convocations ne

se réunissent pas. Hélas! nous recourons encore ici à une intervention sacrée. Mais oubliez-vous que les châtiments sont providentiels, que le malheur dont une ville est frappée est aussi providentiel? ou bien prétendez-vous que votre propre *interprétation* de la Providence doive dominer, comme guide de conduite, tous les principes de la théologie morale, de la prudence et les règles de l'Écriture-Sainte? Nous rencontrons encore ici cet élément de protestantisme qui se mêle si étrangement à vos doctrines de *high-churchman*. Laissez-moi vous poser un exemple. Un auteur révéré (que je m'abstiens de nommer et auquel je fais allusion avec affection et gratitude) a revendiqué pour lui et ses amis le droit de ne rien dire contre les doctrines romaines, et de rester en suspens pour ce qui les touche. Ce fut là une sorte de condition à laquelle il resta dans la communion anglicane. A cette prétention, le journal le *Record* répondait avec beaucoup de justesse que cet auteur se plaçait sur un terrain

qu'un jeune homme, désireux d'entrer dans les ordres, ne saurait occuper ; car il n'est pas un évêque dans l'établissement qui voulût l'ordonner en sachant qu'il fait de pareilles réserves. Est-ce que le motif que vous alléguez d'attendre jusqu'à ce que tel et tel se convertissent n'est pas aussi insoutenable et aussi illégitime? Vous citez, il est vrai, Athanase *contra mundum*, et ainsi les évêques protestants s'en vont aux quatre vents des cieux. Bien, mais est-ce là de l'humilité? Êtes-vous sûr que vous et les vôtres, mis ensemble, pesez un Athanase? Avez-vous la confiance qu'Athanase se serait trouvé avec vous dans cette circonstance? Je crains bien que nous ne le vissions aujourd'hui avec une chasuble papiste sur les épaules plutôt qu'avec la robe universitaire d'Oxford ou de Cambridge.

Pouvez-vous penser que cette raison soit bien humble? Vous croyez peut-être encore qu'elle vous met en toute sûreté ; mais faites-en l'application à un impie, ou, ce qui est moins frappant, à un pieux dissident. Si ce

motif vous offre quelque sécurité, un dissident a tort d'entrer dans l'établissement anglican, et votre droit de le presser peut très-bien être mis en question. Plus un homme devient humble, et plus il doit apercevoir le mérite des autres et ses propres imperfections; de telle sorte qu'il approche constamment de cette conviction habituelle des saints, qu'il est le plus grand des pécheurs. Chaque pas fait par le méthodiste, le trembleur ou l'indépendant dans la perfection morale et spirituelle, l'éloigne davantage de ce que vous considérez comme la vérité, c'est-à-dire de l'établissement protestant; car chaque jour il voit un plus grand nombre de personnes restant dans sa communion et qui valent beaucoup mieux que lui. Par suite, il pense qu'il est plus sûr et plus humble pour lui d'attendre que ces personnes entrent dans l'établissement, avant de faire lui-même une démarche si grave. Je ne vois pas pourquoi il ne rétorquerait pas l'argument du recteur de sa paroisse, aussi bien que vous celui du prêtre catho-

lique vous invitant à abjurer votre hérésie et à vous réconcilier avec la sainte Église de Dieu. Vous avez, en outre, de la position du méthodiste une idée bien meilleure que le catholique n'a de la vôtre, et il a sur vous des avantages incontestables. D'abord, parce qu'il n'a aucun doute sur sa position; ensuite, parce qu'il est en paix avec sa propre communion, et non comme vous dans un état de demi-séparation. Vous aurez à rendre compte de votre âme, de votre conduite, de votre patience, de la faiblesse ou de la force de votre ignorance, de la manière dont vous aurez écouté la voix de Dieu, et pas du tout de la conduite de ceux que vous avez choisis pour guides. Puis ensuite, êtes-vous certain de vous trouver, relativement à la doctrine, sur le même terrain que les hommes que vous citez? N'êtes-vous pas sur certains points plus romain qu'ils ne le sont? N'avez-vous pas déjà dans votre esprit abandonné quelques motifs de rester dans la communion anglicane, motifs qu'ils invoquent encore d'une

manière inébranlable? S'il en est ainsi, avez-vous le droit d'avoir dans l'anglicanisme une confiance d'emprunt, c'est-à-dire d'user de la confiance de ces hommes comme de la vôtre propre, lorsqu'elle repose chez eux sur des bases que vous avez déjà renversées en vous? Nier les prémisses d'un interlocuteur et jurer par ses conclusions, n'est pas d'une merveilleuse logique, à moins que vous n'ayez de meilleures prémisses à poser. Ne perdez pas cela de vue en examinant la question.

En quoi consiste l'humilité réelle dans le sujet particulier dont nous parlons? Elle consiste à obéir à la voix de Dieu, et non à lui indiquer les choses dignes de lui, à étouffer des doutes qui, après tout, sont des convictions, c'est-à-dire presque des convictions, telles du moins que vous pouvez les avoir en étant séparé de l'Église catholique et excommunié par elle, et non, dis-je, à étouffer des doutes, parce que des hommes qui ont des doutes plus faibles ou différents des vôtres, ont confiance dans leur posi-

tion. Si vous êtes moins instruit, moins saint que ceux dont vous invoquez l'appui, cela ne serait-il pas plus en harmonie, non avec la règle invariable de Dieu, mais avec la manière dont il procède ordinairement, et qui consiste à daigner le plus souvent appeler d'abord à lui les moins dignes. Si vous visez à l'humilité héroïque des saints (chose aussi périlleuse à essayer qu'impossible à obtenir, parce que vous êtes schismatique), vous devriez sentir qu'un appel de la grâce est une preuve de votre indignité, et vous pénétrer plus profondément du sentiment de cette indignité. J'irai même jusqu'à dire que si la présence dans l'église protestante des quelques hommes de bien que vous citez, est réellement un motif pour vous de rester dans cette communion, alors les choses en sont arrivées au point que vous avez reçu un avertissement, avertissement aussi clair que vous pouvez vraisemblablement le recevoir, et plus précis que plusieurs d'entre nous qui étions dans le schisme ne le méritons.

J'ai entendu plusieurs d'entre vous demander un appel intérieur, et dire qu'ils resteraient anglicans jusqu'à ce qu'ils entendissent cette voix intérieure dans leur âme. Le manque de respect du puritanisme apparaît une fois de plus ! Quel sentiment avez-vous de votre propre indignité, quelle humilité que de demander un appel intérieur qui fait partie de l'héritage des saints? Dieu, il est sûr, peut vous l'accorder; mais le réclamer, dire que vous l'attendez, est certainement une présomption. Non-seulement cette prétention d'un appel intérieur est irrespectueuse et orgueilleuse, mais elle est des plus inconséquentes. Vous qui vous réjouissez dans le mystère, dans la demi-lumière, qui préférez les obscurs sentiers de la Providence, interprétés par vous, aux plus simples injonctions de la casuistique ou aux marques extérieures de l'Église; vous qui, pour arriver là, renversez presque le système dogmatique, êtes certainement inconséquent, en attendant un appel intérieur sur lequel on ne puisse se méprendre. De-

puis peu, nous commencons, dites-vous, à apprendre combien le romanisme est profane et irrévérencieux; pourquoi cette méthode d'attaque nouvelle ou tout au moins fraîchement réitérée? A cause, répond-on, de l'instinct de sa propre défense dans le protestantisme : la haute église, sous la direction d'esprits inquiétés d'une manière désolante, marche rapidement vers un absurde système d'impiété mystique.

6. Ce que j'ai dit contre la prétention de rester dans la communion anglicane parce que certaines personnes y demeurent, dont l'exemple vivant vous invite à rester, s'applique avec une force encore plus grande à la prétention d'avoir un gage de la catholicité de votre église en ce qu'elle a produit jadis Laud et Andrewes. Laissant de côté la question de savoir si elle est la même église, quoiqu'elle conserve la même lettre morte de formulaires, je vois dans le fait que l'Église romaine a produit saint François de Sales, saint Philippe de Néri et saint Charles Borromée depuis la réforme, un argument

plus fort pour entrer en communion avec elle que ne l'est le premier pour m'engager à en rester éloigné. Mais il est, relativement à Laud et à Andrewes, un point ou deux que vous me semblez ne pas avoir examiné.

Tout d'abord, ces deux hommes étaient en position d'exercer l'autorité, et ils avaient, d'une manière temporaire et locale, la puissance de contenir et d'écarter les abus, développement naturel de l'anglicanisme, sur lequel vous n'avez aucun contrôle. Ils enseignaient sans recourir aux exhortations épiscopales qui portent à ces abus de si rudes coups dans les visites triennales! Laud a même mené les choses avec une très-grande autorité, presque jusqu'au moment où arriva la catastrophe. Maintenant, comment les évêques eux-mêmes et la couronne avec eux, empêchent-ils l'oppression de cette angoisse dont vous avouez que les corruptions intraitables de cette église patronnée par l'État vous accablent, angoisse qui peut être un moyen d'amener votre esprit blessé à voir que si l'Église catholique

est l'abri, la demeure, le port tranquille, la mère vigilante, la bienveillante discipline de ceux qui aiment Dieu, et qui seraient prêts à faire pénitence pour leurs péchés, la Babel où vous êtes à présent, avec ses divisions de langages, n'est pas l'Église catholique.

Secondement, le système anglican n'avait pas encore été mis à l'épreuve; les doctrines de Hooker que vous êtes disposé à admettre n'étaient pas un développement, mais une déviation des principes de la réforme. Cranmer l'aurait brûlé pour son cinquième livre, la charte de l'anglicanisme. L'anglicanisme propre date de Hooker; il eut son berceau au milieu des nombreux gibets élevés par Élisabeth; il a grandi entre les mains des théologiens-Stuart, à l'ombre des prérogatives, tandis que le couteau tranchant de la chambre étoilée était suspendu sur la tête des sectaires turbulents. L'histoire de l'anglicanisme primitif est le contre-pied de celle du christianisme. Il a grandi avec la faveur des grands; la persé-

cution de la révolte vint ensuite. L'Église, au contraire, grandit en dépit de la haine des grands, et elle s'abrita dans l'accession de Constantin. Ainsi, de quelque manière que ce soit, à l'époque de Laud et d'Andrewes, le système anglican n'avait pas subi l'épreuve du temps; on ignorait comment il pourrait s'adapter à des circonstances nouvelles, faire tête à de nouvelles difficultés; en agir avec le schisme; se montrer le fondement et le pilier de la vérité contre l'hérésie; maintenir intacte toute la doctrine de l'Incarnation, ce critérion pour juger des églises debout ou en décadence. Tout alors se montrait en perspective; on ne pouvait jeter sur l'anglicanisme un coup d'œil rétrospectif. Le passé n'offrait que la délivrance d'Édouard VI et l'influence de Francfort. Mais *maintenant* que pensez-vous du système anglican? est-il aussi plein d'espérance que jadis? est-ce que le cinquième livre de Hooker est un *nostrum* aussi complet qu'il l'a été? Comment agit l'anglicanisme avec le schisme,

l'hérésie, l'érastianisme, la population des villes manufacturières, les colonies, l'Irlande, le papisme et le panthéisme? où sont les vigoureuses luttes qu'il soutient? Il a la richesse, la dignité, la puissance, les églises, les colléges, les écoles, et les priviléges inestimables qui découlent de l'autorité de Victoria. Nous avons droit d'en attendre des merveilles; où sont ses triomphes quotidiens? Il est continuellement battu autour même des poêles de ses sacristies confortables. Les temples dissidents, ces hideux phénomènes d'architecture qui vous font tant d'horreur, existent-ils à cause de l'établissement anglican ou en dépit de lui? Je pense que c'est à cause de lui, mais peu importe; car d'une manière ou d'autre, ils fournissent un triste commentaire des gloires de la réforme et du mariage du clergé.

Du temps de Laud, le protestantisme n'avait pas encore pris son développement dans l'hérésie et l'impiété... Une considération qui n'eût pas manqué d'exercer une

puissante influence sur Andrewes, c'est que la grande réforme du saint concile de Trente n'avait pas encore été mise en œuvre, réforme qui a donné à l'Église catholique une nouvelle vigueur. Saint Jean-de-Dieu, saint François de Paule, saint Philippe de Néri, saint Louis de Gonzague, saint Ignace, saint François de Borgia, saint Pierre d'Alcantara, saint Charles Borromée, saint Stanislas Kostka, saint Jean de la Croix, saint François-Xavier, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, et autres noms que vous vénérez, ont été, dans la période qui sépare Henri VIII de Guillaume III, le produit ou plutôt une partie choisie du produit de sainteté de l'Église romaine et de ce qu'on appelle la morale de Trente. Si toutes ces choses avaient été sous les yeux d'Andrewes, comme elles sont sous les vôtres, vous pourriez bien n'avoir pas son nom à citer, ainsi que vous le faites maintenant. Pesez ces considérations, et voyez si vous pouvez réellement regarder comme un motif de rester dans l'établissement protestant la

présence dans cette église de deux théologiens des seizième et dix-septième siècles, qui sont repoussés comme des mauvais génies par la majorité des anglicans du dix-neuvième.

7. Excusez-moi si je vous parle d'un soupçon qui me préoccupe. Est-ce que votre répugnance à devenir catholique ne se lie pas à l'espoir de changements politiques qui seraient effectués par la jeunesse intelligente de la génération actuelle, changements qui remédieraient à tous les maux que je déplore? Il ne me serait pas difficile de démontrer que toute espérance d'améliorer la condition des pauvres, de tirer la nation de son égoïsme dégradant, de sa fièvre d'argent et de l'incrédulité qui se répand tous les jours davantage, est la plus extravagante des illusions. L'anglicanisme manque pour opérer ces réformes de moyens d'action, et l'on pourrait aisément vous montrer que l'anglicanisme est précisément la cause qui rapetisse parmi nous toute grandeur, si je ne craignais de sortir des limites de cette lettre,

écrite dans la seule axniété que m'inspire le sort de votre âme. Ces châteaux en Espagne, ces plans de la jeune Angleterre pour arracher, à l'exemple du pieux Énée, la vieille Albion à la conflagration du dix-neuvième siècle, prêtent assez au ridicule.

L'Angleterre a besoin de saints beaucoup plus que d'hommes d'État, et comment une communion où l'on ne peut pratiquer l'obéissance produirait-elle des saints? O misérable communion qui n'est en communion avec personne! Elle n'est pas en communion avec les saints, car elle n'a pas la puissance qui les a canonisés; elle ne peut leur adresser de catholiques invocations; elle ne peut ni les toucher en rendant hommage à leurs reliques, ni enseigner leurs doctrines, ni écrire leur vie, ni mettre le mot saint devant leurs noms, sans être condamnée par la majorité de ses membres! Elle n'est en communion ni avec la chrétienté catholique, car elle en a été séparée, ni avec les Grecs schismatiques qui anathématisent ses doctrines et ses enfants,

ni avec sa sœur l'établissement d'Écosse, ni avec sa fille l'établissement d'Amérique, qui a rejeté le symbole d'Athanase et purifié le *Te Deum*, ni avec ses compères protestants de Berlin et de Genève, de Copenhague et de Hambourg !

8. La manière dont je parle de l'établissement anglican va vous fournir un autre motif pour rester où vous êtes, parce que, direz-vous, la conduite et le ton des nouveaux convertis à l'Église romaine vous déplaisent fort. Vous n'aimez pas davantage les manières des anciens catholiques anglais. Quant à ces derniers, je désire qu'un jour vous puissiez, en vous convertissant, goûter les avantages et les charmes qui naissent des rapports avec eux. Voilà donc votre humilité qui s'érige encore en juge pour blâmer des hommes que, selon vos propres expressions, vous vénériez avant leur conversion ? Vous vous récriez de la révoltante immoralité des convertis! En quoi consiste-t-elle? « Ils essaient, dites-« vous, de faire des séductions, en invitant

« des personnes qui sont dans la branche de « l'église où la Providence de Dieu les a pla« cées, à passer dans la branche romaine. » Cette accusation pèse également sur les anciens catholiques ; elle remonte même jusqu'à l'Église, car nous ne faisons envers les autres que ce que l'Église a fait envers nous.

Vous me dites qu'il y a en Angleterre assez d'impiété à combattre, pour qu'au lieu de tourner nos armes contre vous, nous les dirigions avec vous contre le mal que vous signalez. L'Église catholique est en tout ceci un juge plus éclairé que moi, et si elle croit convenable d'attaquer l'établissement, n'ayant pas plus longtemps la jouissance de la liberté protestante dont vous avez le privilége, je ne puis critiquer sa décision, ni agir autrement qu'elle le désire. Ici, comme ailleurs, vous me mettez dans votre position, et vous jugez ma conduite morale par la règle de la vôtre, ce qui n'est ni très-humble ni très-équitable ; c'est l'Église qu'il vous faut attaquer, et non ses enfants.

La première chose que faisait un ancien

missionnaire en abordant un rivage idolâtre, était de déployer la croix; mais s'il avait été précédé par un imposteur qui cherchât à égarer le peuple avec une fausse croix, l'imposteur devenait le premier objet de ses véhémentes attaques... Je sais que nous nous trouvons dans une position difficile. On nous reproche aux uns d'avoir quitté trop tôt l'établissement, aux autres d'y être resté trop longtemps ou d'y avoir suivi une fausse route, etc., etc.; mais est-ce que certains anglicans ne sont pas accusés eux-mêmes d'immoralité et de déloyauté pour demeurer dans leur position actuelle? N'êtes-vous pas obligé d'essayer de donner satisfaction à vos frères, avec qui vous êtes en communion, sur le point de savoir comment vous osez répondre à celui qui vous consulte, qu'il peut croire tout ce qui est enseigné par le concile de Trente, lorsque le fait même du concile implique la reconnaissance de la suprématie papale, et que vous restez cependant anglican? Un des hauts dignitaires de votre église a fait

naguère cette réponse à un membre d'une université qui lui exprimait le désir d'entrer dans l'Église romaine. Il ne saurait donc y avoir dans la conduite des anciens catholiques anglais ni des convertis, conduite qui est parfaitement d'accord avec les enseignements de leur Église, un motif pour vous de rester anglican.

9. Vous invoquez encore comme défense *la vie nouvelle qui se manifeste dans l'église d'Angleterre*. Est-ce que ces mots ne mettent pas une fois de plus en évidence la veine d'orgueil que nous avons déjà signalée et l'exercice du jugement privé? La vie nouvelle! Mais vous condamnez donc, de votre propre autorité, l'ancien état de choses, qui est encore préféré par la grande majorité des anglicans? Le parti évangélique a travaillé avec énergie et ardeur durant soixante-dix ans. Tous ses efforts ne sont donc rien, tandis que vous appelez avec emphase notre propre mouvement la *vie de l'église d'Angleterre!* Mais la vie est donnée en vue d'autres fonctions. L'homme

malade qui recouvre la santé marche et travaille ; or cette prétendue vie puséiste qui s'est mise en mouvement, qui a marché, quelle direction a-t-elle prise ? Toutes les autres fractions de votre communion répondent qu'elle s'est dirigée vers Rome ; vers Rome ! crient aussi les dissidents de toutes les nuances. Maintenant, dites-moi si c'est là une tendance naturelle ou une déviation excentrique ? Vous aurez de la peine à prouver au bon sens du genre humain que ce mouvement soit dans le dernier cas..... Je ne dois pas passer sous silence un argument tiré de la vie que vous prétendez exister au dedans de vous, dans la crainte que vous ne le croyiez irréfutable. On dit quelquefois : aussi longtemps que vous ferez des progrès spirituels, aussi longtemps que vous sentirez à la fin du mois avoir plus de force qu'au commencement pour résister à la tentation et renoncer à vous-même, aussi longtemps que vous serez sûr d'avoir part à la grâce de Dieu, et par suite que vous vous trouverez

dans un état meilleur que vous ne méritez, vous ne devrez pas chercher à sortir de votre église. Est-ce que de tels signes de vie intérieure ne sont pas incertains et précaires? Est-ce que la grâce n'est pas donnée fort souvent aux hommes, afin de les conduire plus loin, pour amener, par exemple, les hérétiques de leurs conclusions fausses à des conclusions vraies, pour faire passer le païen de l'athéisme à l'Évangile? N'est-il pas très-possible, à en juger par ce qui se passe autour de vous, que ces grâces vous soient données pour vous pousser plus loin? Ne se peut-il pas que la grâce vous soit retirée après une certaine expérience, s'il vous arrive de ne pas y correspondre comme l'attend Celui qui vous l'accorde? Mais je passe sur ces considérations. Est-ce que votre argument ne prouve pas un peu trop, et ne peut-on pas le réduire à n'être plus qu'une absurdité? S'il est vrai, personne ne peut se convertir de l'erreur à la vérité avant d'avoir perdu la grâce qui lui fut d'abord accordée! Une conversion, pour

être faite avec toute sécurité et être agréable à Dieu, doit donc avoir lieu lorsqu'on se trouve en état de péché mortel! Si elle a lieu lorsque le converti avance en grâce, qu'il soit arien, nestorien, monophysite ou anglican, elle est coupable, abominable, et elle n'est pas l'œuvre du Saint-Esprit!

10. Vous dites que vous voulez aller plus loin, que vous désirez suivre les saints de Dieu. Mais comment le ferez-vous, quand vous êtes volontairement sous le poids d'une excommunication; quand vous êtes séparé, par votre attachement pervers et obstiné à l'erreur, de la société divine qui a nourri et formé les saints? Comment ferez-vous des saints sans la pratique de l'obéissance? Ce n'est pas l'obéissance à *un système* qui a fait les saints, mais l'obéissance aux personnes, l'obéissance aux vice-gérants vivants de la Divinité, aux directeurs spirituels, aux supérieurs monastiques et aux évêques, à celui qui est assis sur la chaire de Pierre. L'Église catholique ne connait rien de ces

systèmes mouvants, de ces articles glacés, de ces liturgies congelées, de ce culte chicanier des rubriques, des insurrections de surplis, et autres choses semblables. Chez elle, les hommes sont en contact avec de la chair et des os; ils s'inclinent, ils obéissent, ils sont froissés, abaissés, et ils obéissent avec plus d'amour : les grâces de Dieu leur sont accordées ; ils deviennent saints, et des générations innombrables les vénèrent. Les saints anglicans devraient aussi le devenir par l'obéissance aux évêques anglicans, par une obéissance réelle, une obéissance de cœur, une obéissance qui ne sera pas limitée par l'interprétation privée des rubriques. Est-ce que c'est là le genre d'obéissance que vous pratiquez envers vos évêques?.....

Mais, mon cher ami, ce désir d'imiter les saints me porte à vous dire quelques mots de la question des ordres anglicans. Vous avez des doutes sur votre position. Tout naturellement, la première question qui doit se présenter à un homme désireux

de suivre les traces des saints catholiques, est celle-ci : « Suis-je sûr d'avoir des prêtres autour de moi; suis-je sûr qu'ils ont la juridiction de m'absoudre; que je puis suivre les prescriptions les plus élevées de la religion avec foi et sans la distraction perpétuelle, l'inquiétude du doute? Suis-je sûr de ces choses? Sinon, comme je crois en une Église visible, ai-je le droit de rester en dehors de la certitude sur de pareilles matières? » J'ai, à dessein, évité jusqu'ici d'entrer dans les arguments théologiques exposés par d'autres écrivains beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. Je m'en suis tenu aux motifs mis en avant par vous et par vos amis, et j'ai examiné chaque point, de la manière dont il m'a semblé que les eût examinés une personne jalouse du salut de son âme. Je suivrai la même ligne pour ce que j'ai à dire sur les ordres anglicans. Vous prétendez que l'Église n'a jamais décidé la question, et que le pape n'a pas rendu à ce sujet un jugement dogmatique devant lequel vous vous

inclineriez s'il était rendu. Tout d'abord laissez-moi vous demander si vous agissez loyalement envers la communion anglicane, quand vous restez dans son sein avec la détermination prise par avance de vous soumettre à un décret du pape sur ce qui touche à l'ordination de vos minitres?

Puis ensuite, est-ce que Rome n'a pas explicitement résolu la question des ordres anglicans en administrant la confirmation et l'ordination sans aucune condition? Ceci est d'autant plus remarquable, que l'Église administre aux convertis le baptême sous condition, sans cérémonies, avec le moins de solennité possible, afin de donner à entendre sa crainte du sacrilége, et de montrer qu'elle y est forcée par la simple prudence que commande la charité. Je pourrais recourir à de nombreux arguments théologiques, et montrer qu'ils sont tous péremptoires contre la validité des ordres anglicans; mais je laisse ce soin à ceux qui s'occupent spécialement de traiter cette question.

Quant à vous, de votre propre aveu, vous n'avez pas l'ombre d'un doute sur notre succession et nos sacrements; tandis que vous avouez avoir des doutes et des inquiétudes sur les vôtres. Ceci devrait suffire pour déterminer votre soumission à l'Église. En un mot, ou vous devez retourner au simple protestantisme dont vous avez outrepassé les limites, ou il vous faut avancer et vous soumettre à l'Église romaine ; sans cela, en restant où vous êtes, vous agirez d'une manière déloyale en votre conscience et envers votre communion actuelle. Vous êtes arrivé au point où la route se sépare : un pas de plus peut entraîner la dernière grâce, et si, ayant vous-même des doutes graves, vous appelez sur votre tête le sang de votre frère, en étouffant ses doutes par la supériorité de votre intelligence, ce pas renfermera probablement la grâce finale.

Sans entrer directement dans la question des ordres anglicans et de la validité de vos sacrements, je vous l'ai montré : un doute grave, pour ne pas dire plus d'un doute,

pèse au moins sur toute la question, et ce doute est funeste à la vie de l'âme ; il retarde, il glace et étouffe toute chose sainte et bénie tendant à la perfection. Je vous ai montré, en supposant que vous aperceviez une grande probabilité de votre côté, que cependant, en matière de foi et de sacrement, cette probabilité ne saurait suffire. D'après la doctrine de saint Thomas, de saint Alphonse et de tous les grands maîtres de théologie morale, vous êtes obligé, non de vous en tenir à l'opinion probable, mais de prendre le parti le plus sûr. Si vous daignez donner à ces deux points l'attention qu'ils méritent, je ne pense pas que vous soyez tout à fait aussi tranquille, même sur la question des ordres et des sacrements touchant lesquels vous étiez plein de confiance. Mais faisons encore un pas. Il est consolant pour vous de penser, quoi qu'il en soit, que vous avez les sacrements et que vous êtes en sûreté de conscience. Vous vous retranchez là-dessus comme si vous y étiez inexpu-

gnable ; et cependant, après tout, vous n'êtes pas aussi en sûreté que vous vous l'imaginez. Laissant de côté vos doutes relativement aux ordres et à l'obligation morale qui pèse sur vous de choisir l'opinion la plus sûre et non l'opinion probable, cependant *les sacrements valides ne donnent pas la sécurité*, quand ils sont *entachés de schisme*. L'on peut manger l'Agneau, ainsi que vous l'apprenez par les paroles si bien connues de saint Jérôme, et cependant sa réception peut être une profanation, si ceux qui le mangent sont hors de la maison bâtie par Pierre. Les théologiens nous enseignent que le schisme n'invalide aucun sacrement, si ce n'est celui de la pénitence, dans lequel l'absolution est affectée, excepté à l'article de la mort, par le manque de juridiction ; mais le schisme met un obstacle à l'efficacité des sacrements ; il les circonscrit en eux-mêmes ; il suspend leurs effets ; il les tient dans cet état de suspension inefficace, jusqu'à ce que la charité de l'Évangile, le *caritas* de saint Augustin, leur

ouvre l'accès des âmes. C'est dans ce sens que l'on doit entendre le passage de saint Basile, où il trace un si effroyable tableau du dommage que l'on encourt quand on est en état de schisme. Saint Augustin, que vous citez si volontiers, n'est pas moins explicite quand, écrivant sur les donatistes qui se convertissent, il parle « des dons de « Dieu qui ne leur avaient servi de rien, « en tant qu'ils n'avaient pas la charité ; « car, ajoute-t-il, *qui peut dire avoir la « charité du Christ quand il n'embrasse pas « son unité?* Aussi, quand ils entrent dans « l'Église catholique, ils ne reçoivent pas « ce qu'ils ont déjà, mais ce qu'ils n'avaient « pas, afin que ce qu'ils avaient puisse « commencer à leur profiter. Ils reçoivent « ici la racine de la charité, le gage de la « paix et le lien de l'unité, afin que tous « ces sacrements de vérité qu'ils ont, puis- « sent servir à leur salut et non à leur « condamnation. »

Il ressort donc de l'autorité des Pères, invoqués par vous avec tant de confiance,

qu'il ne suffit pas, pour être en sûreté de conscience, d'avoir des sacrements valides. La doctrine que vous invoquez comme votre dernier refuge est opposée à la doctrine de l'Église, même à l'époque de saint Augus tin....

Je conclus. Vous direz que tout ceci n'est après tout qu'un argument *ad hominem* : c'est vrai, et je n'entendais pas faire autre chose.

J'ai besoin de vous voir catholique, parce que votre âme court un danger imminent si vous restez où vous êtes ; j'ai besoin de vous voir catholique, parce qu'en demeurant en arrière, j'ai peur que vous n'agissiez mal et d'une manière indélicate ; j'ai besoin de vous voir catholique, parce que les sympathies et les désirs les plus élevés ne sont pas satisfaits où vous vous trouvez; j'ai besoin de vous voir dans l'Église au nom de laquelle vous avez été baptisé, le seul bercail catholique de Jésus-Christ, dont vous êtes sorti depuis que l'usage de votre raison vous a poussé à des

actes ouverts de schisme; j'ai besoin de vous voir dans l'Église de vos bons pères et de vos ancêtres, où vous pourrez les secourir par des prières et des messes, et non là où une froide séparation vous éloigne d'eux; dans cette prétendue église (ô misérable et dégradante cruauté!), vous avez excommunié les morts, et vos frères s'en vantent!

Je désire instamment tout ceci, et c'est pourquoi j'écris comme je le fais. Permettez-moi de dire, en me résumant, que si je trouve vos motifs peu concluants, en les examinant l'un après l'autre, ils ne le sont pas davantage dans leur ensemble, par le seul fait qu'ils sont en contradiction entre eux. Ils tendent à prouver que toutes les marques de l'Église catholique peuvent subir une éclipse totale, de telle sorte que l'Église sera successivement visible et invisible; ils tendent à substituer à la vie uniforme de l'Église catholique, ces élans intraitables d'ardeur renaissante dans lesquels s'est jeté de temps en temps l'anglicanisme en vue de sa sécurité et de sa

commodité. Vos motifs supposent qu'un homme se trouvant dans la position si orgueilleuse que je maintiens être la vôtre, *doit* la découvrir, comme si l'orgueil était un de ces péchés apparents et non le plus secret, le plus subtil, le plus condescendant et le plus modeste de tous les péchés. Vos motifs vous portent à vous reposer sur les traces de vie intérieure que vous remarquez dans les autres, lorsque, pour être en sûreté, vous devriez vous-même participer à cette vie ; car alors vous verriez le danger de votre position, et vous pourriez être heureusement poussé à l'abandonner. Vous ne pouvez guère attendre de voir toutes ces choses clairement, tant que vous serez hors du vrai bercail de Jésus-Christ ; mais vous devez cependant y voir assez pour sentir que vous êtes dans une position qui offre les plus grands embarras, et je pourrais affectueusement ajouter qui est pleine de dangers non moins grands que vos embarras. Vous ne manquerez pas de dire que j'écris comme un renégat ; mais, cher ami, ne songez pas

à moi ; pensez à ce que je vous ai dit. Réfléchissez s'il y a quelque vérité dans mes paroles ; je sais qu'elles sont inspirées par l'amour. Essayez de passer sur la manière rude dont je vous parle, sur le style d'un apostat, et sur tout ce que vous trouvez à y blâmer. Je vous ai dit simplement pourquoi j'ai abjuré le protestantisme, et je ne me suis pas contenté de nier l'avoir abjuré pour telle ou telle raison. Ce que je vous ai dit si franchement doit nécessairement vous offenser. Je ne parlerai ni de la paix, ni du bonheur, ni du calme qu'éprouve celui qui, après s'être trouvé dans votre position particulière, se convertit. Dans tous vos motifs, j'ai cru découvrir quatre caractères qui sont communs à tous et qui reparaissent partout : 1° un orgueil caché, subtil et intolérant, qui toujours et en tout domine votre jugement sans que vous vous en doutiez ; 2° un mysticisme profane, maladif et puritain, dans lequel votre système se plonge chaque jour plus profondément, comme si c'était la fange du montanisme ;

3° une disposition à éloigner l'anxiété simple, contrite et humble touchant votre âme, et un empressement des plus vifs à vous attacher à des vues vagues et à des généralités ; 4° une chagrine résistance à ce que vous commande votre position présente, résistance se couvrant du manteau d'une humble résignation, et qui demande des sympathies avec ces plaintes pitoyables qu'implique l'opiniâtreté la plus ingrate. Tout ce que vous m'alléguez me semble se rattacher directement à l'un ou à l'autre de ces quatre caractères. Hélas! il doit en être ainsi avec ceux qui n'ont pas et ne peuvent pas encore avoir la Foi. Vous n'êtes pas catholique, et votre croyance n'est autre que celle dont parle saint Ambroise : *Credis quod tibi prodesse præsumis; non credis quod Deo dignum est.* Jusqu'à quand en sera-t-il ainsi de vous et des hommes de votre parti ?

Votre affectionné,

Frédéric William Faber.

V

LETTRES [1]

DU RÉVÉREND

W. G. WARD, M. A.,

du collége de Balliol à Oxford,

DU RÉVÉREND

J. MOORE CAPES, M. A.,

ex-curé de la paroisse de St-Jean-Baptiste, à Bridgewater,

DU RÉVÉREND

ED. G. BROWNE,

ancien vicaire de Bawdsey en Suffolk,

ET DU RÉVÉREND

CHARLES SEAGER, M. A.,

ex-assistant du docteur Pusey.

M. Ward, auteur du *Modèle d'une église chrétienne*, après avoir tenu tête à l'orage

[1] Ces lettres, publiées dans la première édition de l'ouvrage intitulé *Conversion de soixante ministres angli-*

que souleva l'apparition de cet ouvrage [1], annonça à l'Angleterre, le 28 août 1845, sa conversion à la foi catholique, apostolique et romaine. Il publia à cet effet la lettre suivante qu'il adressait à un de ses amis, et qu'il communiqua au journal l'*Oxford-Herald* :

« Monsieur, il m'a toujours semblé qu'une personne qui publie un livre de théologie encourt, par là même, des obligations, dans le cas où certains actes de sa vie publique auraient l'apparence d'être en contradiction avec les opinions émises dans cet ouvrage. L'auteur est obligé, je pense, de rendre, soit la rétractation de ses opinions, soit l'explication de ce qui paraît être une inconséquence, aussi publique que

cans, etc., ont été retirées de la seconde édition de ce livre pour être placées dans ce volume, où elles trouvent naturellement leur place.

[1] On peut voir l'analyse de ce livre et le compte-rendu du procès fait à l'auteur dans la notice sur M. Ward, dans le petit ouvrage : *Conversion de soixante ministres anglicans, etc.*

l'ouvrage original. C'est pour cette raison, et non pour occuper de moi le public, que, sur le point de me soumettre formellement à ce que je crois être la seule Église catholique, je viens vous demander la faveur de publier la lettre ci-jointe que j'ai écrite à un ami, et dont j'ai fait circuler, depuis une quinzaine de jours, des copies parmi mes connaissances. Je relèverai aussi, avec votre permission, quelques objections faites contre la démarche que je médite, sans entrer dans leur développement, mais simplement pour constater l'impression générale que ces objections ont produite sur mon esprit.

Rose-Hill, Oxford, 13 août 1845.

« Mon cher ***, je vais réaliser le dessein dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, celui de rédiger les considérations qui m'ont déterminé à entrer dans la communion de l'Église catholique romaine, nonobstant quelques passages de l'*Idéal*, qui semblent exprimer fortement l'inten-

tion contraire. Quiconque prendra la peine de lire avec soin ce que j'ai dit à ce sujet, spécialement dans le dernier chapitre de mon livre, verra aisément que j'ai basé le (prétendu) devoir de rester dans l'Église anglicane sur deux circonstances principales. La première : que rien ne saurait empêcher un membre de notre Église de recevoir toute la doctrine catholique ; la seconde : que toutes les personnes qui, doutant des titres de l'église anglicane, se sont décidées à mener dans sa communion une vie régulière, ont trouvé dans leur position une confiance croissant tous les jours.

« Il est clair maintenant que ces deux circonstances ont cessé d'exister. Il n'est pas une personne sachant ce qui est généralement connu de tout le monde, qui puisse contester que la dernière se soit évanouie. Quant à la première, la chose n'est pas moins certaine. Si les évêques, parlant avec autorité *ex cathedra*, sont les interprètes fidèles du sentiment de l'église d'Angleterre, la question est décidée depuis

longtemps contre les *romaniseurs* (puséistes) ; si, au contraire, comme je l'ai toujours pensé, les cours ecclésiastiques remplissent cette fonction, les doctrines que je professe ont aussi été condamnées. Sans m'arrêter ici sur la décision prise contre M. Oakeley, dans l'affaire de l'autel de pierre, affaire qui a été discutée de part et d'autre avec tant de soins et jugée après de si longues délibérations, la doctrine de la messe a été expressément condamnée; or si cette doctrine n'est pas une des parties les plus essentielles et les plus vitales de la doctrine romaine, que regardera-t-on comme tel? Mais, dans l'affaire Oakeley, je dois, pour moi-même, regarder la décision comme définitive, quoique M. Oakeley ait refusé de se défendre, à moins que quelqu'un ne relève le gantelet et ne provoque une nouvelle décision avec l'intention de défendre cette cause.

« On me répondra que les laïques ne sont pas obligés de signer les articles, et qu'en interprétant ces décisions au pire,

elles ne gênent en rien la personne qui accepterait dans notre communion toute la doctrine romaine, pourvu toutefois qu'elle n'eût ni emploi ni charge ecclésiastique.

« Pour faire ressortir la futilité de cette réponse, il me suffirait de rappeler les raisons sur lesquelles je m'appuyais en soutenant qu'il devait être permis, dans notre église, d'accepter toute la doctrine romaine. »

M. Ward s'attache ensuite à démontrer, en s'appuyant sur des citations de son livre, que sa résolution d'entrer dans la communion romaine n'est nullement en contradiction avec les principes posés et soutenus dans son ouvrage. Au lieu de l'accuser d'inconséquence, on doit au contraire reconnaître que les derniers événements qui se sont passés dans l'église anglicane ont miné sous ses pieds le terrain sur lequel il s'était placé, et que son seul point d'appui a été renversé par les actes mêmes de cette église. C'est surtout une justification personnelle.

M. Ward fait suivre la lettre à son ami de quelques considérations dans lesquelles il s'attache à répondre aux objections soulevées par les personnes auxquelles il en avait donné connaissance. L'une est relative à l'autorité de l'établissement anglican.

« On m'a objecté, dit-il, que l'église anglicane enseigne les symboles avec autorité divine, parce qu'en ce qui les touche, elle parle, non comme église anglicane, mais comme nous transmettant la foi de l'Église catholique telle qu'elle était dans le commencement. Mais, ajoute-t-il, qu'on me permette de demander comment nous savons que les symboles contiennent la foi de l'Église catholique telle qu'elle était dans le commencement? Si c'est par nos recherches privées sur l'antiquité, alors notre règle de foi n'est pas l'église anglaise, mais l'antiquité interprétée par le jugement privé, ce qui est une tout autre chose. L'auteur de l'objection repousse, en son nom et en celui des partisans de la haute église en général, cette manière de voir... D'autre

part, si nous recevons (parlant seulement de l'autorité extérieure) le fait de l'apostolicité des symboles, sur l'autorité de l'église d'Angleterre, comme nous n'admettons pas que l'église d'Angleterre soit guidée d'une manière infaillible, nous ne pouvons croire que les symboles soient infailliblement vrais. »

M. Ward réfute aussi le grand argument sur lequel s'appuie surtout le docteur Pusey, et qui consiste à dire: la vie intérieure qui se manifeste dans l'église anglicane prouvant qu'elle a la présence de Dieu, l'on peut rester en toute sûreté dans une maison où Dieu habite. On a vu comment M. Oakeley et surtout M. Faber réfutent cet argument.

Enfin, M. Ward termine, et se résume ainsi :

« Les arguments sur lesquels je basais jadis le devoir (supposé) d'adhésion à l'église anglaise (arguments que je ne reconnais plus comme péremptoires) étaient ceux-ci: Nous ne pouvons douter de la vitalité

de l'église anglaise, non-seulement quand nous sommes témoins de la sainteté qu'elle a produite, mais aussi quand nous songeons à la manière remarquable dont ses doctrines ont germé dans le cycle de la doctrine romaine. Premièrement, aussi longtemps qu'on nous laissera parfaitement libres dans notre église de développer les doctrines que nous avons apprises d'elle, il est naturel et légitime que nous habitions en elle. Les doctrines qui pourraient être considérées comme une cause pour la quitter, ressortent de ce que nous avons appris d'elle-même, et sont permises dans son sein. Secondement, ceux qui étaient tourmentés par des doutes, et qui ont mené une vie plus régulière, ont vu leur confiance augmenter à mesure qu'ils accordaient plus d'autorité aux commandements de leur église. Maintenant, ainsi que je l'ai dit, ces deux raisons de rester dans l'église anglicane ont cessé d'exister. D'abord, la libre propagation de la doctrine catholique dans notre église a été contrecarrée par l'Autorité, et

ensuite, il n'est plus vrai de dire, ainsi qu'on le reconnaît aujourd'hui, qu'une vie austère dans notre communion ait pour résultat de diminuer les doutes de ceux qui y sont le plus vivement en proie. Ainsi donc les personnes qui ont accepté, comme satisfaisants, les arguments que j'avançais dans mon ouvrage pour prouver que notre position offrait toute sécurité, ne sauraient s'appuyer plus longtemps sur eux ; car ils ont perdu toute la force qu'ils avaient, par cela seul que notre position a changé.

« Je n'ai pas l'intention de nier, et je ne pourrais honnêtement le faire, qu'il n'y ait eu, dans ces dernières années, un remarquable épanchement de vie dans l'église anglaise ; et, en considérant les grands bienfaits que j'ai reçus des agents qui étaient à l'œuvre dans son sein, j'avoue que je n'aurais pu me séparer de sa communion sans y avoir longuement et sérieusement réfléchi. J'espère avoir pensé et délibéré suffisamment ; j'espère bien n'oublier jamais ce que je dois aux convictions qui m'ont

amené à la résolution que je prends ; et je fais des vœux ardents pour voir le jour où je serai encore uni, dans une même communion, aux hommes admirables, dont je ne puis suivre l'exemple, en ce qu'ils regardent l'église anglaise comme une habitation offrant toute sûreté au chrétien catholique.

« Je suis, Monsieur, votre fidèle serviteur,

W. G. Ward.

« Rose-Hill, Oxford, 28 août. »

Le révérend M. Capes appartenait, comme M. Ward, au collége de Balliol, et il était depuis fort peu de temps à la tête de sa paroisse quand il prit la résolution d'embrasser la foi catholique. Il avait fait bâtir, à ses frais, l'église qu'il administrait. Une des conditions auxquelles il s'était imposé ce généreux sacrifice, était que la paroisse assurerait un revenu convenable à l'ecclésiastique chargé de la desservir, sans qu'il fût nécessaire d'imposer aux fidèles la taxe ordinairement prélevée sur les banquettes,

dont les églises anglicanes tirent généralement un revenu considérable. Quoique l'église de M. Capes eût été livrée au culte le 9 avril 1845 seulement, déjà au mois de juin suivant, 40,000 fr. avaient été remis, pour la dotation de la cure, aux commissaires ecclésiastiques qui devaient eux-mêmes y ajouter, dès qu'ils pourraient le faire, une somme importante. Les affaires paroissiales de Bridgewater en étaient là, lorsque ses habitants apprirent de leur curé lui-même qu'il avait adressé sa démission à son évêque pour devenir enfant de l'Église romaine. M. Capes leur annonça cette nouvelle par une lettre datée du 23 juin, qui produisit la plus vive sensation dans toute sa paroisse. Nous reproduisons en entier ce document.

« AUX PAROISSIENS DE L'ÉGLISE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, EASTOVER, A BRIDGEWATER.

« Mes chers frères et amis,

« Le moment est enfin arrivé où je dois entrer en communication avec vous sur un

sujet qui vous causera, je ne puis que le craindre, autant de surprise que de perplexité et d'inquiétude. Je sais que des bruits divers sur mes opinions religieuses ont été répandus dans la ville et son voisinage, et que, par suite, vous êtes dans une grande incertitude sur le point de savoir dans laquelle des nombreuses catégories qui divisent le monde chrétien vous devez me classer.

« Je crains cependant que vous ne soyez loin de vous attendre à la nouvelle que je viens vous donner. Après plusieurs années de mûres réflexions, je suis arrivé à cette conclusion, qu'il m'est impossible, en conscience, de rester plus longtemps membre de l'église établie d'Angleterre, et en conséquence je cesse d'être ministre de l'église de Saint-Jean.

« Vous ne douterez pas, j'en suis sûr, qu'en vous faisant cette communication, je senie profondément le coup pénible que cette nouvelle causera à la plupart, sinon à chacun d'entre vous. C'est parce que je

vois l'accomplissement de la volonté de Dieu dans cette démarche, que je me décide à vous communiquer ce que je sais devoir vous causer du chagrin.

« Quand je vois la plupart d'entre vous privés de toute instruction religieuse, des espérances et des joies de l'Évangile ; quand je vois la multitude d'enfants négligés qui attendent quelqu'un pour les guider et les instruire ; quand je songe à votre bonté et à votre bienveillance pour moi, à la reconnaissance avec laquelle vous suiviez les offices de l'église Saint-Jean ; lorsque tout cela me revient à l'esprit, j'hésite, dans la crainte de tout plonger dans le trouble, la confusion et l'étonnement, à vous exposer ma détermination ; mais je me rappelle, alors, que l'on doit obéir à la voix de Dieu à tout prix, à tout risque, lors même que l'œil de l'homme verrait dans cet acte d'obéissance une cause de désordre et de mal.

« Depuis deux ou trois ans, je ne puis vaincre en moi le sentiment que l'église établie d'Angleterre n'est pas la véritable

Église du Christ. Elle a bien peu, presque aucune des marques auxquelles nous pouvons distinguer l'Église où tous les hommes sont appelés à se réfugier contre le monde. Je l'ai connue par expérience cette église établie, et je l'ai trouvée en défaut. Elle a quelques bonnes qualités, et une partie de ses membres mérite notre sincère respect et notre affection. Mais, si nous devons en croire la Sainte-Écriture, le Seigneur de l'Église, celui qui est notre repos et notre refuge, n'est pas avec elle, et nous le trouvons ailleurs. Nous devons le chercher dans l'Église qui, depuis son origine, a conservé la même vérité; dans celle qui remplit les commandements de Dieu et lui gagne des âmes; dans celle qui n'est ni divisée, ni déchirée par des doctrines diverses, ni par les prétentions d'apôtres qui tous veulent qu'on les écoute comme des envoyés de Dieu.

« Vous me demanderez peut-être pourquoi, si j'ai cru depuis si longtemps que l'église d'Angleterre n'est pas une branche de la véritable Église, je suis resté jusqu'à

ce jour dans son sein? C'est parce que j'espérais des temps meilleurs; j'ai attendu afin de voir si le bras de Dieu interviendrait pour la sauver, et cette conduite ne m'a pas causé d'inquiétudes. Je n'avais encore reçu aucun avertissement de Dieu (autant que je pouvais en juger) pour quitter l'église dans laquelle je suis né. Mais il en est autrement aujourd'hui. Depuis quelque temps cette question a pesé puissamment et sans cesse sur ma conscience, et je n'aurais que des raisons mondaines à invoquer pour ne pas me rendre à la grâce quand elle s'offre à moi et me presse. Je n'ose pas refuser d'obéir, maintenant que j'entends (à ce que je crois) la voix du Christ qui me dit : Levez-vous et suivez-moi.

« J'ai, en conséquence, remis ma démission entre les mains de l'évêque, et je renonce à toute prétention relative à la dotation de l'église Saint-Jean. Je restitue ces fonds aux mains qui les ont versés, tout en sentant profondément combien ces personnes vont être désappointées et désolées de

ce que je me crois en conscience obligé d'agir ainsi. Tout ce que je puis faire en retour de votre bienveillance passée et de votre amitié, ce sera de vous aider de tout mon pouvoir dans les arrangements que vous croirez convenable de prendre. Quant à moi, la perte de ce que j'abandonne est, sous tous les rapports, considérable; mais l'accomplissement d'un devoir exige de nous tous les sacrifices; c'est pourquoi je ne puis hésiter un moment à abandonner toute chose plutôt que de résister au commandement de Dieu.

« Je ne saurais être insensible à la mauvaise opinion que vous concevrez probablement de moi et de ma conduite, à cause de la démarche que je fais. Il est impossible que quelqu'un de vous ne pense pas mal de moi. Tout ce que je vous demande, c'est de me juger charitablement, et de croire que, s'il était en mon pouvoir, je travaillerais encore de toutes mes forces pour votre bien-être spirituel et temporel.

« Je vous prie aussi de ne pas perdre de

vue que je ne change en rien ma croyance dans les doctrines religieuses que je vous ai enseignées; je crois encore vous avoir prêché le vrai et pur Évangile de la grâce de Dieu, et c'est parce que je suis de plus en plus convaincu que cet Évangile n'est pas celui enseigné par l'église d'Angleterre, que je me sépare d'elle pour aller chercher la vérité et celui qui nous l'a donnée au sein de l'Église catholique. Je sais que c'est là qu'on le trouve. Je l'ai appris avec l'assistance de l'Écriture-Sainte; je sais, je vois, je sens, par un millier de preuves, que là le Christ, notre Sauveur, est présent; c'est là, par sa miséricorde infinie, que je vais aller à lui.

« Croyez-moi toujours, mes chers amis, votre sincère et affectionné,

« J.-M. Capes. »

« 23 juin 1845. »

En abandonnant sa paroisse, M. Capes a non-seulement renoncé aux avantages que

lui offrait sa position ; mais il a perdu, sans aucune compensation, tout ce qu'il lui avait donné. L'église construite à ses frais a dû rester au culte anglican. Une seule satisfaction lui a été offerte, et M. Capes l'a regardée sans doute comme une large récompense en retour de ses sacrifices : c'est que plusieurs de ses paroissiens ont voulu suivre son exemple, et qu'ils ont, après lui, abjuré l'anglicanisme, pour entrer dans l'Église de Jésus-Christ.

Le révérend E.-G. Browne, collaborateur de la *Gazette de l'Église et de l'État* (*Church and State Gazette*), jugeait l'église anglicane avec une juste sévérité, dans la lettre suivante, qu'il a adressée au rédacteur de cette feuille pour lui annoncer sa conversion. Il se prononce hautement contre la validité des ordres dans l'établissement d'Henri VIII.

« Monsieur,

« Je vous ai récemment adressé plusieurs lettres à l'occasion de l'*apostasie* de gens

qui ont embrassé la foi des dissidents, et je fais partie du comité organisé pour obtenir des signatures à la pétition qui doit être présentée au parlement, contre la prétention de forcer le *clergé* (comme l'ont dernièrement décidé les cours ecclésiastiques) à enterrer des personnes baptisées d'une manière schismatique. Ces deux circonstances m'imposent, je crois, l'obligation de vous informer que j'ai obtenu d'être admis dans l'Église catholique. (Je me sers du mot *clergé* par courtoisie pour ces laïcs qui, en Angleterre, s'imaginent être dans les saints ordres.)

« J'ai été, depuis mon enfance, accoutumé à confesser ma croyance en la sainte Église catholique et apostolique; et toutefois c'est en vain, pendant que j'étais membre ou ce qu'on appelle ministre de l'établissement protestant, que j'ai cherché l'unité autour de moi. En vain ai-je cherché ces *marques de vie* dont le vénéré docteur Pusey parle en termes si saints et si exaltés; en vain ai-je cherché la communion des

Saints ; mais les événements présents, et ceux qu'annonce l'avenir, ont dirigé mes pensées vers Rome. Je commence maintenant à sentir la vérité de ce qu'a dit l'auteur de la *Vie de saint Wilfrid :* « Tourner ses regards vers Rome est un instinct catholique, implanté en nous pour la sûreté de notre foi. » Je ne voulais cependant pas me laisser entraîner par le sentiment ; j'ai donc examiné et réexaminé le sujet. Plus j'ai étudié les prétentions de l'établissement, plus j'ai recherché les preuves sur lesquelles s'appuient ses prétentions, et plus je me suis convaincu que notre établissement n'a aucun droit à être regardé comme une branche de l'Église catholique.

« En fait, il devenait chaque jour plus évident pour moi que l'église anglicane n'est ni plus ni moins qu'un *imposteur gigantesque.* Dans cette position critique, tandis que mon esprit était agité par des idées diverses, et ballotté çà et là, cherchant un port de refuge, mon âme a été providentiellement dirigée vers la *Fin de la contro-*

verse religieuse du docteur Milner. Avant que ce précieux volume ne tombât entre mes mains, quoique l'église anglicane eût perdu pour moi tous les signes extérieurs de catholicité, elle conservait encore la validité de ses ordres. Mon attention se porta naturellement sur ce point, et bientôt je vis, aux preuves irrécusables avancées par Milner dans sa vingt-neuvième lettre, que, même en admettant la validité de la succession et de l'ordination de Parker, la forme de la consécration était telle que les paroles adressées aux évêques eussent tout aussi bien pu être adressées à un enfant : « Prenez le Saint-Esprit, et rappelez-vous que vous accordez la grâce de Dieu qui est en vous et l'imposition des mains. »

« Cette formule fut signalée par des théologiens catholiques, Champney, Lewgar et autres, comme soulevant des objections, tellement qu'en 1662 la convocation altéra la formule usitée dans l'ordination des prêtres et la consécration des évêques. « Mais (comme le fait observer Milner), en ad-

mettant que ces altérations soient suffisantes pour obvier à toutes les objections des catholiques (ce qui n'est pas), elles vinrent un siècle trop tard pour répondre à leur objet; de sorte que, si les prêtres et les évêques étaient ordonnés et consacrés d'une manière non valide sous les règnes d'Édouard et d'Élisabeth, il a dû en être de même pour ceux du règne de Charles II et de leurs successeurs.

« En admettant que Parker et ses consécrateurs, Borlow et Scory, aient été consacrés validement, néanmoins l'église d'Angleterre se trouvait hors du giron de saint Pierre, en tant qu'établie par la loi; elle est donc hors de l'Église catholique. *Qui Ecclesiæ renititur et resistit* (dit saint Cyprien), *qui cathedram Petri, super quem fundata est Ecclesia, deserit, in ecclesiâ se esse confidit? Quisquis ab Ecclesiâ segregatus, adulteræ jungitur, a promissis ecclesiæ separatur. Alienus est, profanus est, hostis est.* »

Je demande sincèrement, dans le lan-

gage du pieux écrivain de la *Vie de saint Richard*, évêque de Chichester, que les prières de ce Saint (j'ajouterai volontiers et celles de la sainte Vierge) puissent être utiles à tous ceux qui, dans ce temps de perplexité, ne savent où trouver le repos pour leur âme ; puissent ces prières les conduire au seul port (l'Église catholique) où l'on trouve la paix dans ce monde de misère. Je suis votre très-humble serviteur en Jésus-Christ.

« Edward G. Browne,
« ex-vicaire de Bawdsey en Suffolk. »

Plusieurs organes du protestantisme anglais ont eu recours au mensonge pour pallier l'effet produit par les pertes de leur église. Non-seulement ils n'ont pas signalé au public toutes les conversions, mais encore, chaque fois qu'ils ont eu à en constater quelqu'une, ils ont insinué qu'il fallait se méfier des bruits répandus sur la conversion de telle et telle personne, ajoutant que ces bruits étaient, pour la plupart,

complétement faux. Le *Morning-Post* a même annoncé, sur la foi d'un *correspondant*, que plusieurs des ministres anglicans, récemment convertis, déploraient la précipitation avec laquelle ils étaient entrés dans l'Église romaine. Il prétendait que certains ministres (dont il donnait les noms) se proposaient de reprendre leurs fonctions dans l'église anglicane, tant ils s'ennuyaient du repos auquel les condamnait l'Église catholique, en forçant ceux d'entre eux qui sont mariés à vivre dans la communauté laïque.

Parmi les personnes que désignait le *Post*, se trouvait M. Seager, ancien assistant du docteur Pusey. M. Seager releva la calomnie du *Post* par la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous avez publié dans votre journal de samedi dernier, sur l'autorité d'*un correspondant*, une fausseté grossière et per-

sonnelle à mon sujet. Cet anonyme a prétendu que *je déplorais ma séparation* de l'établissement anglican. La moindre réparation que, pour être juste, vous puissiez me faire est de donner la même publicité à la contradiction pleine d'indignation par laquelle je réponds à cette assertion fausse et diffamatoire. Je vous déclare que, loin d'avoir éprouvé ou témoigné des regrets touchant l'acte dont il s'agit, ma satisfaction a toujours été croissant, ainsi que la conviction de l'obligation absolue, impérative et immuable où j'étais d'agir ainsi; j'ai en outre le sentiment des bénédictions inappréciables et chaque jour plus larges que cet acte m'a procurées. Je suis certain aussi de m'être toujours exprimé conformément à ce que je vous écris. L'assertion de votre correspondant ne peut donc être qu'une invention faite à plaisir, ou (l'on doit le penser charitablement) le résultat de quelque méprise extraordinaire, venant peut-être d'une simple conjecture qui aura été négligemment donnée comme un fait.

On ne saurait oublier, cependant, qu'à l'occasion de la conversion de M. Bernard Smith, une lettre portant son nom fut imaginée et publiée par les journaux pour contredire la nouvelle qui en fut donnée; on se rappelle aussi la bulle papale, forgée, peu auparavant, pour le succès d'un meeting protestant tenu à Dublin. Dans l'un et l'autre cas, *la langue trompeuse* n'a été *que pour un moment* (Prov. 12, 19).

« Votre correspondant s'imagine que le désir d'exercer les fonctions sacerdotales, ce dont je suis privé en ce moment, peut me porter à chercher la *paix de l'esprit* (!!!) dans l'union avec l'établissement anglican. Hélas! votre correspondant ne peut guère comprendre combien, aux yeux d'un catholique, les plus hautes positions, en dehors de la vérité, sont, au-delà de toute comparaison, inférieures aux places les plus humbles dans son sein. Quant à l'utilité spirituelle d'un tel ministère, quel espoir d'attirer d'autres personnes à Dieu en m'en éloignant et en apostasiant moi-même?

Mais il est inutile de pousser le sujet plus loin. Si jamais votre correspondant est amené, par la grâce de Dieu, à connaître par expérience la vérité, il comprendra que les idées qu'un Esquimaux peut avoir sur la nature et les goûts de la vie littéraire et policée, ne sont pas plus éloignées de la réalité, que les notions actuelles de votre correspondant sur le catholicisme de ce qu'il est réellement.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Charles Seager. »

« Boulogne-sur-Mer, 8 octobre 1845. »

La lettre de M. Seager ne resta pas sans réplique. L'anonyme convint de son erreur et s'excusa de son mieux. Les observations et les conseils qu'il adressa à M. Seager pour se dédommager de sa défaite, nous valurent une seconde lettre de l'ancien assistant du Dr. Pusey; en voici la traduction :

« MONSIEUR,

« Je dois vous remercier de l'insertion de ma lettre, et remercier aussi votre correspondant d'avoir rétracté, d'une manière précise et honorable, l'erreur à laquelle il s'était laissé entraîner. Quant à la personne dont il tenait ses informations, je dois supposer que le *regret* qu'elle s'est imaginé avoir découvert en moi, était le résultat de ses propres conjectures sur ce qu'elle a cru voir dans mon extérieur. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai déjà dit, mes sentiments et mes paroles ont invariablement exprimé le contraire.

« Votre correspondant regrette que ma lettre *soit conçue en termes si violents;* mais pour juger *avec justesse* de la force et de la convenance des termes de mon désaveu, il doit considérer l'accusation au point de vue non «*anglo-catholique*», mais *catholique;* et pour se placer à ce point de vue, avant d'avoir reçu la lumière de l'expérience, l'imagination ne lui sera que d'un faible secours.

J'ai du moins la satisfaction de m'être abstenu de réflexions personnelles.

« Quant à l'accusation que porte contre moi votre correspondant d'avoir calomnié « l'église anglo-catholique, » je dois demander la permission de faire remarquer que mes paroles n'avaient rapport à l'anglicanisme qu'autant qu'il entrait nécessairement dans la question agitée à mon sujet, et dont les observations de votre correspondant m'avaient obligé de parler. Votre correspondant ne saurait se plaindre avec raison de ce que, me trouvant dans cette nécessité, j'ai parlé comme tout catholique doit nécessairement le faire.

« Touchant l'ouvrage de controverse que votre correspondant me recommande, si j'étais encore loin de la seule vraie lumière, qu'il n'est plus possible de méconnaître dès qu'on l'a réellement vue, je pourrais aujourd'hui, comme autrefois, me laisser embarrasser et prendre aux piéges des appréciations « anglo-catholiques » de l'histoire ecclésiastique ; mais actuellement, Dieu

merci, il est trop tard; car *on tend vainement les filets à la vue d'un oiseau* (Proverbes, 1, 17). Mais je dois encore une fois rappeler à votre correspondant que, quoique le catholicisme ait de son côté tous les faits et toute la raison de l'univers, néanmoins ni ces faits ni cette raison ne donnent la certitude infaillible, qui vient uniquement de la lumière surnaturelle émanant directement de Dieu, et résidant, pour l'accomplissement des promesses constantes de l'Écriture-Sainte, dans son Église indivisible. Cette lumière donne à tout homme, une fois devenu véritablement catholique, une certitude dont les hommes qui sont hors de cette unique Église ne peuvent pas même avoir l'idée. C'est cette certitude infaillible qui, pendant tout un siècle, a rempli les prisons et surchargé les gibets de l'Angleterre, non de réformateurs qui s'environnaient de toutes les jouissances de la vie, ni de leurs fanatiques sectateurs, mais de saints prêtres, pleins d'abnégation, *dont le monde n'était pas digne.*

Cette certitude a rempli les mines de la Sibérie et teint le vaste empire de Russie du sang catholique ; elle a dans tous les siècles opéré des miracles et vaincu le monde; enfin elle a peuplé le ciel de plus de onze millions de martyrs catholiques !

Si, par hasard, votre correspondant croyait posséder cette même certitude dans la notion qu'*il* a de la vérité, il serait, bien entendu, fort peu utile de lui recommander la lecture d'un bon livre ; mais, comme il ne me semble guère possible qu'il ait cette prétention, et que la raison, quoique impuissante à ouvrir les yeux de la foi, peut cependant, avec le secours de Dieu, servir de guide *pour arriver à la porte* de cette Église dont la gloire est *au dedans* (Ps. 44, 13), je me fais un devoir de recommander instamment à ses études les plus laborieuses, éclairées de la prière assidue, la célèbre *Fin de la controverse* du D^r^. Milner.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Charles Seager.

« Boulogne, 23 octobre 1845. »

Le correspondant du journal de Londres ne se tint pas pour satisfait; une nouvelle provocation détermina M. Seager à écrire une troisième lettre à laquelle il ne fut pas fait d'autre réplique. Voici comment s'exprimait M. Seager dans les lignes qui mirent fin à sa correspondance avec le *Morning-Post* :

« Monsieur,

« Je dirai, en réponse à la question que m'adresse votre correspondant, que nous serions vraiment inconséquents en croyant à l'infaillibilité et à l'immutabilité de l'Église de Rome, si nous doutions en même temps que ses dogmes *fussent connus des premiers Pères de l'Église de Jésus-Christ.* Votre correspondant peut donc en être sûr : les hommes qui se sont séparés de l'église anglicane ne sont pas moins convaincus que les dogmes attaqués par les réformateurs partisans de la famille des Tudors, étaient des dogmes crus et enseignés

par les Pères, qu'ils ne le sont de l'existence des Pères eux-mêmes. Mais il n'est pas étonnant que ceux qui croient voir le protestantisme dans la Bible, et qui tirent de la *Fin de la controverse* de Milner de nouveaux *arguments pour la défense de l'anglicanisme*, soient également heureux dans leurs interprétations des Pères. *Sincerum es nisi vas, quodcumque in fundis acescit.* S'il était possible que la logique la plus convaincante, ou que les faits les plus irréfragables de l'histoire, rendissent transparents ces verres décolorés et trompeurs qui leur donnent un nouveau caractère, votre correspondant n'écrirait pas aujourd'hui comme si l'on avait encore à prouver ce qui, de jour en jour, a été démontré sous toutes les formes et de toutes les manières, pour la centième fois, à tous ceux qui ont les yeux ouverts pour voir. Mais, hélas! à présent comme toujours, *le savoir est facile à celui qui comprend* (Prov. 14, 6, vers. anglic.); et Notre-Seigneur disait aux Juifs ce que son Église répète à

ceux qui rejettent sa mission : *Pourquoi ne comprenez-vous pas ce que je vous dis? par cela même que vous n'entendez pas ma parole.* (Saint Jean, 8, 43.) Ce qu'il nous faut donc, ce n'est pas d'argumenter davantage, mais de prier plus ardemment, afin d'obtenir la grâce d'apprécier ces arguments dont le monde est déjà plein, d'avoir une plus abondante communication de cette unique, véritable et bienfaisante lumière, qui est toujours prête à se communiquer. *Voici que je me tiens à la porte, et je frappe.* (Apoc., 3,20.) La prière ne peut égarer personne; la prière ne peut produire que le bien; que tous ceux donc qui n'ont pas la certitude infaillible d'avoir raison, prient sans cesse d'*être* dès à présent de cette même religion, quelle qu'elle soit, dont ils désireront pendant toute l'éternité *avoir été*, et que ceux qui ont cette certitude demandent avec une ardeur dix fois plus grande la même grâce pour tous. Ainsi Dieu, qui ne manque jamais de répondre

pour le bien de ceux qui le cherchent, rendra de plus en plus manifeste à tous ceux qui désirent sincèrement faire sa volonté, qu'elle est cette Église qu'il reconnaît pour la sienne.

« En vous renouvelant mes remercîments pour l'insertion de mes lettres, j'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« Charles Seager. »

« Paris, 15 novembre 1845. »

VI

REMARQUES

SUR

CERTAINES THÉORIES ANGLICANES D'UNITÉ,

PAR LE RÉVÉREND

EDWARD HEALY THOMPSON,

ancien vicaire à Londres et à Ramsgate.

Le révérend Edward Healy Thompson était, en 1841, occupé à préparer un sermon sur l'Église de Jésus-Christ, lorsque, pour la première fois, se présenta à son esprit cette question : Les anglicans sont-ils dans la véritable Église? Ce doute naquit du sujet même qu'il étudiait. Il composait

un sermon dont l'objet était de démontrer que l'Église chrétienne est la continuation et le perfectionnement du judaïsme. Il avait à établir son unité actuelle, en prouvant sa transition non interrompue d'une seule et même origine, et son identité avec ce qui fut son type et son principe; en un mot, que c'est la même église transformée et développée. Mais il se trouva arrêté dans l'accomplissement de sa tâche. Il lui fut impossible de concilier le fait d'une église divisée, telle que les anglicans la comprennent et l'expliquent, avec l'idée d'unité représentée par le judaïsme, unité annoncée par les prophètes, et qui, d'après les promesses et les enseignements de Jésus-Christ lui-même, doit être le caractère de son Église.

M. Thompson, après avoir cherché en vain à résoudre cette difficulté, la laissa quelque temps de côté. Mais ce doute n'a plus cessé de le poursuivre. Il a trouvé quelques instants de repos dans la théorie développée par M. Newman dans les *Ser-*

mons sur les sujets du jour. Plus tard, après des études sérieuses sur la doctrine catholique, et un examen attentif des principes et des arguments des plus célèbres théologiens anglicans, il fut replongé dans son premier doute; et il finit par voir clairement que l'église anglicane est dans le schisme, et que l'hypothèse, à l'aide de laquelle les controversistes modernes cherchent à défendre sa position, est tout à fait irréconciliable avec la croyance en l'unité de l'Église.

Ainsi que l'indique le titre de ce travail, M. Thompson expose les diverses théories d'unité sorties de l'imagination féconde des théologiens anglicans, et il s'attache ensuite à les combattre une à une. En attaquant sur un seul point l'église anglicane, il a pu donner, touchant les théories qu'il combat, des développements que ne nous ont offert ni la lettre de M. Oakeley, ni l'examen de M. Faber.

Disons d'abord avec M. Thompson que l'Église catholique n'est pas seulement un fait historique, mais une vérité théologi-

que. L'unité de l'Église est donc une doctrine essentielle ; c'est un article de foi, une vérité fondamentale. Ce n'est pas un sujet sur lequel des divergences d'opinion puissent être tolérées, ce n'est pas une théorie spéculative. Ceux qui voient d'une manière erronée l'unité catholique, errent non-seulement en fait, mais ils sont hétérodoxes en matière de foi.

Les recherches de l'auteur lui démontrèrent que les théories d'unité auxquelles les anglicans ont recours pour défendre leur position, ne s'appuient non-seulement pas sur l'histoire ecclésiastique, mais qu'elles sont contradictoires en elles-mêmes, et qu'elles ne sauraient être défendues logiquement.

Les anglicans, en effet, acceptent le Symbole de Nicée, et ils professent, en le récitant, leur croyance en *une Église catholique et apostolique*. Ils ne prétendent pas constituer eux-mêmes cette Église, mais ils croient en être membres, et ils pensent que leur établissement fait partie de cette

Église. Ils reconnaissent, du moins en théorie, une église d'Occident et une église d'Orient, qui ne sont pas en communion avec eux. A l'exception de quelques théologiens anglicans, l'*Orbis terrarum* voit, dans ce que les anglicans prétendent être l'Église, non pas une église, mais diverses parties d'un tout qui sont dans un état de séparation, de contradiction et d'hostilité vis-à-vis les unes des autres. Que devient donc l'unité de l'Église enseignée par le Symbole de Nicée? Certains anglicans se tirent ainsi de cette difficulté : L'Église, disent-ils, a été une, mais son unité est détruite, et conséquemment l'article du Symbole de Nicée n'est pas vrai pour ce qui regarde notre époque ; il doit être seulement appliqué au passé. Ainsi, en professant leur croyance en l'Église *une*, les anglicans entendent l'Église qui *a été* une, mais qui aujourd'hui se trouve divisée. Il leur faut convenir qu'ils ne peuvent, avec cette théorie, accepter cet article de foi dans son sens primitif. Que devient, dans cet état de

division, la catholicité de l'Église? Un autre système tire les anglicans de cette difficulté. Il consiste à soutenir que l'Église, quoique divisée, ne cesse pas d'être une. Le schisme résultant de ces divisions ne fait pas sortir de l'unité catholique les portions de l'Église qui sont séparées. L'*essence* de l'unité resterait inviolable. Les églises anglaise, romaine et orientale sont les parties, les membres d'un même corps catholique. Selon cette théorie, l'Église romaine est l'Église catholique en France, en Italie, en Belgique; l'église d'Orient est l'église catholique en Grèce et en Russie; l'église anglicane est l'église catholique en Angleterre; toutes ces églises, qui ne sont pas en communion entre elles, forment une portion intégrante de l'Église une, parce qu'elles s'entendent sur les principes fondamentaux de la foi; qu'elles ont conservé les sacrements nécessaires, et descendent directement des apôtres par succession apostolique. Elles forment dans leur ensemble l'Église catholique du Christ,

et sont chacune dans son pays l'Église catholique.

D'après ce système, le schisme ne consiste pas dans la séparation, mais dans les aggressions d'une église contre une autre église qui se trouve sur le même territoire. Ainsi, l'église anglicane ne serait pas en état de schisme, bien que séparée de l'église d'Occident, et quoiqu'elle ne soit en communion avec aucun autre corps ecclésiastique. L'Église romaine, catholique en Italie, devient schismatique en Angleterre, parce que là, comme ailleurs, elle traite les membres de l'église anglicane en schismatiques et cherche à faire des prosélytes. L'église anglicane au contraire n'est schismatique ni en Italie, ni en France, ni en Belgique, parce que, dans ces divers pays, elle ne travaille pas à faire des prosélytes, mais qu'elle se borne à pourvoir aux besoins spirituels des membres de sa communion. Ainsi, l'*Église catholique ne serait pas un corps visible et organisé, mais une agrégation de corps indépendants et sé-*

parés, n'ayant pas entre eux de communion visible, et n'y étant pas tenus par la nécessité de leur constitution.

Cette théorie nie l'unité visible de l'Église, en prétendant que l'*essence* d'unité entre les parties constituant l'Église catholique consiste, non dans leur union visible, mais en ce qu'elles descendent d'une origine commune. Ses partisans ont à s'entendre entre eux sur la question de savoir si, de même que les églises particulières peuvent se séparer sans se rendre coupables de schisme, en s'appuyant sur ce prétexte que les conditions de communion ont été violées, si, disons-nous, les diverses portions d'une même église ne sont pas en droit d'invoquer le même motif d'indépendance? Pourquoi le siége d'York ou celui de Londres ne se séparerait-il pas de celui de Cantorbéry? pourquoi chaque évêché ne se constituerait-il pas en une église indépendante? Il est impossible de répondre à cette objection.

Certains anglicans ont encore une autre

théorie d'unité. L'Église catholique, d'après ceux-ci, est, dans chaque pays, le culte reconnu par l'État, celui qui se trouve en contact immédiat avec lui. C'est *la théorie des nationalités*, d'après laquelle l'église subit toutes les vicissitudes de la nation à laquelle elle est incorporée. Pour être catholique, il faut, conformément à ces principes, entrer dans la communion de la majorité des habitants du pays où l'on habite. Le catholique romain qui passe en Angleterre y sera schismatique jusqu'à ce qu'il se soit fait anglican, et le membre de l'église d'Angleterre qui se trouve en France ne sera absous du péché de schisme qu'après être devenu catholique romain. D'autres soutiennent une théorie plus hardie, en prétendant que *chaque diocèse forme une église parfaitement indépendante*. Ils ne voient dans l'union des siéges épiscopaux qu'un arrangement ecclésiastique accidentel, soumis aux lois d'unité de l'Église universelle, qui peut être partagée à l'infini en restant *une* en essence.

Ce système, poussé à ses dernières conséquences, conduit à dire que l'unité de l'Église ne serait pas troublée quand il n'y aurait pas dans l'univers deux évêchés en communion entre eux. Cette troisième théorie peut être appelée *la théorie épiscopale;* avec son secours, tout évêque suffragant peut, sans se rendre coupable de schisme, se séparer de son métropolitain, vu qu'il est évêque de droit divin et suffragant par suite seulement d'un arrangement ecclésiastique.....

Dans ces diverses théories, toute idée d'unité est perdue; l'Église cesse d'être une et devient un assemblage d'unités pouvant être multipliées indéfiniment sans former jamais corps, quoiqu'elles puissent être associées par accident. Les catholiques entendent par *l'Église*, un corps visible et organisé, complet en lui-même et compacte dans toutes ses parties. Les anglicans, au contraire, entendent par là les *disjecta membra* d'un arbre sans tronc, les branches isolées d'un arbre dont les parties sont

visibles, mais dont le tronc est invisible; des branches visibles, communiquant invisiblement avec un corps invisible; la communion est invisible comme le corps; c'est une église qui est toute branche, toute membre, sans tronc et sans tête.

La doctrine des anglicans modernes leur est particulière, et elle n'a pas pour elle, ainsi que M. Thompson le démontre, l'autorité de leurs principaux théologiens, de ceux qui sont les plus accrédités; c'est une doctrine moderne, inventée pour répondre à une difficulté actuelle, et que ses partisans nient tous les jours dans la pratique; elle n'est pour eux-mêmes qu'une pure fiction.

La distinction que les anglicans établissent entre l'Église romaine et la communion romaine en Angleterre, n'a aucune réalité. La séparation locale et les distinctions nationales sont de purs accidents; la communion romaine en Angleterre est réellement l'Église dans ce pays comme ailleurs.

Le schisme serait, selon la théorie anglicane, quelque chose qui varierait avec les climats, et une société catholique pourrait devenir secte en restant en communion avec l'Église-Mère. Ces anglicans croient venger leur église du reproche de schisme en soutenant que si elle n'est pas en communion avec d'autres églises, c'est parce qu'on voudrait lui imposer des articles de foi, des pratiques et des cérémonies anti-catholiques. Mais cette manière de se défendre renferme, contre les autres églises, l'accusation de schisme ; de sorte que l'Église catholique et ses diverses parties seraient des corps schismatiques et hérétiques, et l'église anglicane deviendrait, même dans les pays soumis à Rome, la seule et orthodoxe Église du Christ ! Si l'Église de Rome a ajouté à la foi, elle a changé la foi, et si elle a cherché à répandre une idée erronée de ce qu'on doit entendre par l'Église, en soutenant la nécessité de communion et de la suprématie papale, comme conditions essentielles de l'unité

catholique; si les conditions d'unité imposées par Rome ne peuvent être acceptées par de vrais catholiques, des chrétiens orthodoxes; si son culte est idolâtre, comment se fait-il que vous la reconnaissiez comme une partie de l'Église catholique? Le révérend M. W. Sewell déclare que l'Église de Rome est, en Angleterre, l'antagoniste de la vérité et de l'Église catholique, tandis qu'elle forme partout ailleurs une branche de l'Église du Christ.

Ou l'Église de Rome est pure dans sa foi, ou elle ne l'est pas? ou elle a conservé la foi, ou elle l'a perdue? Si elle l'a gardée intacte, pourquoi les anglicans refusent-ils de se soumettre à elle dans les pays où ils reconnaissent qu'on lui doit soumission? Si, au contraire, elle a perdu la foi, quels titres a-t-elle pour se faire écouter, même de ses propres membres? Dans ce dernier cas, il serait certainement du devoir d'une église qui aurait conservé la foi, toute la foi intacte et pure, de lui déclarer la guerre partout où elle a usurpé du terrain, et de

faire contre elle du prosélytisme dans tous les pays de la terre. Si l'église d'Angleterre est l'église pure et orthodoxe de Jésus-Christ, elle trahit la cause de la vérité de Dieu et celle du salut des âmes en laissant un seul individu dans la communion romaine ignorer la vérité du Christ que l'anglicanisme possède pure, le vrai caractère de l'église qui impose des termes anti-catholiques de communion, et oblige en outre à se conformer à des pratiques qui sont dangereuses pour le salut. On ne saurait ici prétexter la tolérance, car quelle tolérance est due à une église enseignant de fausses doctrines et excommuniant les membres d'un corps orthodoxe et catholique?

Il y a encore une sorte de juste milieu, adopté par un grand nombre d'anglicans. D'après eux, une église, tout en maintenant l'ancien Symbole dans son intégrité et les formulaires intacts dans les termes, a cependant pu introduire de nouvelles définitions de foi comme nécessaires au salut, et ajouter à ses pratiques de dé-

votion des doctrines dangereuses qui n'ont pour elles aucune garantie. Une église qui se trouverait dans cette position peut exiger de ses membres, disent-ils, une certaine obéissance, sans cependant que ceux qui, en conscience, se croient obligés de se séparer d'elle, encourent la culpabilité du schisme, ni qu'ils aient spirituellement à souffrir des conséquences d'une excommunication, dans le cas où ils seraient formellement exclus de son sein. Cette manière de voir mène nécessairement à deux conclusions. Les anglicans qui admettent la communion romaine, comme portion visible de l'Église catholique, sont forcés de soutenir cette doctrine immorale que la vérité et l'erreur ont également des droits à s'imposer aux catholiques; ce qui revient à dire, en d'autres termes, une église qui non-seulement enseigne, mais qui impose l'erreur, a des titres à l'obéissance, tout comme une église orthodoxe dans la foi. — Ou bien, quand les anglicans prétendent que l'église romaine est l'Église catholique en

certains pays, ils entendent en réalité que quoiqu'elle ait maintenu la constitution essentielle d'une église, elle a néanmoins perdu la vérité, et avec elle tous ses titres à l'obéissance de ses membres en matière de foi, et qu'elle a cessé, au même degré, de faire partie de l'Église du Christ. Si l'on adopte la dernière de ces deux hypothèses, la prétention que la sainte Église catholique est formée des églises de Rome, d'Angleterre et des églises d'Orient, quoiqu'elles ne soient pas en communion entre elles, devient une pure fiction de mots; car c'est dans *un sens* seulement que les églises en communion avec Rome sont reconnues comme de vraies églises; de sorte que l'Église catholique se composerait d'églises vraies et d'autres ne l'étant que dans un certain sens, avec lesquelles, non-seulement il n'est pas obligatoire d'être en communion, mais même, dans certaines circonstances, cette communion deviendrait impossible, et l'on pourrait d'ailleurs s'en séparer sans devenir schismatique. Les

théologiens anglicans du dix-septième siècle n'ont jamais établi la distinction faite par les anglicans de nos jours entre la communion romaine d'Angleterre et les catholiques romains des autres pays. Ils ne regardaient pas le schisme et l'hérésie comme chose variant avec la nation ou le pays. Ils ont maintenu, sans aucune distinction, que l'Église de Rome n'a nulle part des titres à l'obéissance des catholiques, parce qu'elle a changé la foi par des additions et des interprétations. Il est facile de consulter Bramhall, Laud et autres. On ne saurait trop appeler l'attention des anglicans modernes sur ce point capital, que les grands défenseurs de leur église se prononcent unanimement contre eux. Ils ont tous regardé Rome comme une église schismatique et anti-catholique, et soutenu que les causes qui justifient, pour les Anglais, la séparation de l'Église romaine, autorisent aussi, non-seulement des églises nationales en particulier, mais chaque membre de l'Église romaine, à se séparer d'elle individuellement. Les anglicans qui

adoptent cette manière de voir sont seuls conséquents avec eux-mêmes.

Les opinions de Laud et de Bramhall s'expliquent, parce que, de leur temps, le protestantisme en général et l'anglicanisme en particulier n'avaient pas fait leurs preuves. Pour s'appuyer de leur autorité, ainsi que l'a très-bien montré M. Faber, il serait nécessaire que ces champions de l'anglicanisme eussent assis leur jugement sur l'expérience du temps ; mais quoi qu'il en soit de leurs opinions sur les églises de Rome et d'Angleterre, on ne saurait invoquer leur témoignage à l'appui des théories modernes; c'est là le point important.

Quelques anglicans pensent que leurs grands théologiens se sont trompés sur ce point, et ils ne sont pas loin d'admettre la vérité des doctrines que leurs maîtres ont regardées comme anti-catholiques et dangereuses. Ils déplorent la division et soupirent après une réunion ; ils sont même assez disposés à reconnaître que la faute de la séparation pèse plutôt sur leur église que

sur celle de Rome ; ils prétendent qu'il ne s'agit pas entre eux et Rome d'un schisme positif, mais d'une suspension de rapports. Les deux églises, disent-ils, ont eu originairement des torts ; d'ailleurs le schisme admet des degrés, et l'on peut s'en rendre coupable d'une manière partielle longtemps avant que le schisme ne soit formellement et fatalement consommé. D'après eux, l'on peut rester en toute sûreté où l'on a été placé par la providence de Dieu ; le devoir commande même d'y rester avec confiance, et ce serait faire acte de jugement privé que de changer de communion.

M. Faber a répondu à la dernière partie de cet argument ; quant à la première, M. Thompson demande, l'histoire à la main, comment on peut soutenir qu'il n'y ait entre Rome et l'Angleterre qu'une simple suspension de rapport? Peut-il en être ainsi quand cet isolement existe non-seulement vis-à-vis de Rome, mais de toute la chrétienté catholique ; quand, de part et d'autre, on reçoit des convertis, après leur avoir fait

faire une rétractation de leurs erreurs? Il ne suffit pas de dire que ce *peut* n'être qu'une suspension de rapports ; mais il faut se poser cette question : N'est-ce pas un schisme? S'il y a schisme, alors est-ce que les membres de l'église coupable ne se trouvent pas dans l'obligation de la quitter afin de ne pas participer plus longtemps à son péché?

Les *Remarques* de M. Thompson sur les théories anglicanes d'unité font ressortir toutes leurs inconséquences et leurs contradictions, dès que l'on quitte la sphère spéculative pour passer dans le domaine des réalités et de la pratique.

M. Thompson expose, en regard des monstrueuses absurdités anglicanes, la doctrine catholique de l'unité de l'Église, basée sur la foi, et non sur des distinctions subtiles qui datent d'hier seulement et qui n'ont pas même pour elles l'autorité de l'église à laquelle appartiennent les champions de ces théories.

En considérant la situation actuelle et les

divisions de la chrétienté, on ne peut s'empêcher de se demander comment, avec les principes anglicans, on pourrait jamais arriver à rétablir l'unité catholique? Est-ce que ce besoin même n'est pas la plus forte présomption possible en faveur de l'existence d'un remède? Conçoit-on que Dieu commande à tous les hommes d'écouter son Église, et cependant qu'il la laisse durant trois cents ans sans puissance de se faire entendre autrement que par des sons vagues et incohérents? Est-ce que l'espace de temps qui s'est écoulé depuis le schisme du seizième siècle n'est pas une preuve que Dieu a parlé, par son Église, d'une voix claire et distincte, et qu'il est du devoir de tout homme d'écouter et d'obéir? Est-ce que l'Église aurait abandonné la terre, ou bien son autorité y est-elle paralysée? Si l'Église de Dieu est l'organe de son Esprit, comment les hommes sont-ils abandonnés à leur jugement individuel ou aux décisions sans autorité et variables de communions locales séparées les unes des autres? Ceux qui con-

çoivent l'Église du Christ, d'après les systèmes anglicans, ont des notions indignes de la majesté de Dieu, des priviléges et des obligations qui découlent de la révélation de Jésus-Christ.

La doctrine romaine est claire et précise. Toute église qui n'est pas en communion avec le corps catholique tel qu'il subsiste sous son chef visible, est au moins en état matériel de schisme, et encourt la culpabilité de cet état, en refusant de rentrer en communion aussitôt que le rapprochement est possible. Ainsi, l'idée primitive de l'unité de l'Église est conservée entière et pure, tandis que la conception anglicane d'une église renferme l'idée de *Confédération* et pas du tout celle d'*Unité*.

Au temps de la primitive Église, quand les rapports entre les diverses parties du monde étaient facilement interrompus, l'isolement des églises par la force des circonstances, telles que l'invasion étrangère, l'oppression du pouvoir temporel, l'éloignement des lieux, ne constituaient pas un

schisme et n'entraînaient pas les désavantages spirituels de cet isolement.

Des hommes pouvaient mourir, en étant, selon l'*apparence extérieure*, hors de la communion romaine, et cependant être innocents du péché de schisme et même mériter le titre de saints. Ainsi, tout au commencement de ce qui devient plus tard un schisme formel, on peut, en toute sûreté, rester en communion avec le corps séparé, et participer néanmoins à toutes les grâces des sacrements, jusqu'à ce que le schisme devienne suffisamment clair, qu'il ait été consommé, et que l'autorité compétente ait prononcé sur la question.

Les apôtres et les hommes apostoliques qui, au berceau du christianisme, se répandirent dans tous les pays, et qui devinrent les fondateurs d'églises particulières, n'agissaient pas seulement comme individus, mais comme membres et organes d'un corps. Ils n'avaient aucune puissance pour former des églises séparées et indépendantes, mais seulement pour propager et organiser le

corps dont les divers membres, en se formant, étaient virtuellement en union les uns avec les autres et dans la nécessité, en vertu même de leur existence, de reconnaître le chef que Jésus-Christ avait établi, dès l'origine, comme le représentant de l'unité de son Église.

En somme donc, la doctrine romaine ou catholique est conséquente avec elle-même et inattaquable, tandis que celle des anglicans est inconséquente, contradictoire et destructive de l'existence d'une église visible. Une théorie d'unité si absurde et si immorale dans ses résultats est, nonobstant son travestissement catholique, essentiellement protestante, et en la donnant comme la légitime interprétation d'un article du symbole, on imprime un cachet d'hérésie à l'église qui sanctionne cette interprétation. La vérité est que l'église d'Angleterre a perdu l'unité catholique et avec elle la foi de la chrétienté.

Quels ont été pour l'église anglicane les résultats de ses théories d'unité? Comme

église, elle a une existence purement nationale; elle n'a ni autorité, ni unité; elle est l'agrégation fortuite de volontés individuelles et de jugements indépendants. Les évêques et le clergé ont des sphères d'action particulières, isolées; ils sont vis-à-vis les uns des autres dans un état de défiance, et ils vont même jusqu'à se dénoncer ouvertement; chaque diocèse forme une sorte de petite église, qui est elle-même déchirée par les rivalités de communions indépendantes. Une chapelle s'élève contre une chapelle, une école contre une école; chacun veut avoir sa doctrine, son système, sa manière de louer Dieu, et au milieu de cette confusion, chaque individu est obligé de devenir sa propre église, de comparer, de juger, de choisir pour lui-même. A un état de désorganisation si profonde il n'y a qu'un remède, c'est l'union avec le corps indissoluble et incorruptible de Celui qui est vie et puissance.

M. Thompson avait longtemps cherché le repos dans une doctrine qui seule peut

satisfaire d'une manière temporaire le membre de l'église anglicane qui désire accepter toute la vérité catholique. Cette théorie présuppose que l'église anglicane n'a formellement nié aucune doctrine catholique, quoiqu'elle se taise sur certains points, et qu'elle soit fort ambiguë sur d'autres. Son langage est susceptible d'une interprétation catholique malgré ses imperfections et ses lacunes; elle est implicitement catholique dans la soumission qu'elle professe envers l'Église universelle chaque fois qu'elle connaît clairement ce que cette Église a décidé.

Tandis que M. Thompson partageait cette manière de voir, il s'efforçait d'interpréter les formulaires anglicans selon l'enseignement doctrinal du reste de l'église, au lieu de vérifier l'enseignement de l'Église universelle par le système doctrinal de sa propre communion. Convaincu comme il l'est maintenant de la trompeuse illusion de cette tentative, la question de l'unité de l'Église est celle qui l'a surtout frappé.

La doctrine anglicane lui parut sur ce point tellement éloignée de celle de Rome, qu'il devenait impossible de la mettre jamais en harmonie avec elle ; elle se montra même à lui comme lui étant positivement opposée et contradictoire. Si donc l'unité de l'Église est un article de foi, si cet article a un sens déterminé, et s'il est essentiel à l'orthodoxie de conserver ce sens, aussi bien que d'en garder l'expression, l'église anglicane n'a-t-elle pas erré sur un article essentiel de la foi catholique, en lui donnant une interprétation fausse et nouvelle? mais alors elle ne possède aucun droit à l'obéissance de ses membres, et ceux qui désavouent son autorité et abandonnent sa communion le font parce qu'en restant dans son sein, ils se rendaient coupables d'hérésie et de schisme.

Si l'on me demande donc, dit M. Thompson en terminant, d'exposer en peu de mots pour quels motifs je quitte l'établissement anglican afin de me soumettre à l'Église catholique, je répondrai: Je le fais

avec la très-profonde conviction morale et intellectuelle que nulle part, si ce n'est dans cette communion, on ne peut professer les articles du symbole chrétien dans leur sens primitif et orthodoxe. Car aussi longtemps que je reste anglican, je crois non-seulement mon symbole défectueux, mais la foi que je professe est positivement corrompue. Je dis que je crois *en la sainte Église catholique et apostolique*, et je suis, par ma position, obligé de définir cette Église de telle sorte qu'elle cesse d'être une et qu'elle se trouve divisée à l'infini. Je dis elle est *sainte*, et je la définis comme étant partiellement corrompue dans la doctrine, sinon hérétique dans sa foi ; je la dis *catholique*, en soutenant qu'elle n'est pas répandue partout, mais que c'est une église locale, particulière, fractionnée et nationale ; je la dis *apostolique*, tout en maintenant qu'elle peut abandonner le solide fondement que Jésus-Christ a posé sur saint Pierre le chef des apôtres ; je l'appelle l'*Église*, tout en niant son identité et son individualité. C'est pourquoi je vais

là où je pourrai croire de cœur et confesser de bouche la sainte Église catholique et apostolique. Je vais où je trouve un symbole à croire et une autorité à respecter, où l'on peut entendre Jésus-Christ dans son Eglise, le recevoir dans la personne de ses ministres, lui obéir dans celle de ses prélats. Je vais m'unir à ce corps qui est l'Église de mon baptême, la seule où le salut est certain, où l'on trouve les eaux qui purifient, la véritable consécration, le pain vivant et l'adorable sacrifice ; où il y a non-seulement la prière pratique, mais un culte divin dont la très-sainte Trinité est l'objet; dans lequel les saints et les anges des cieux intercèdent pour l'Église encore militante sur la terre et les âmes de ceux qui quittent ce monde ; où par conséquent la communion des saints est non-seulement confessée en paroles, mais où elle est réalisée dans les actes ; où l'intercession de Jésus-Christ n'est pas une vague doctrine abstraite, mais une sainte réalité, une œuvre aussi actuelle que celle qu'il consomma sur la croix; où le

pénitent humilié et contrit peut sans aucun doute obtenir la rémission de ses péchés, la résurrection de la mort et la vie éternelle.

Si l'on me demande encore après cet exposé, ainsi que n'y manqueront certainement pas ces hommes que les préjugés empêchent d'accepter les plus simples déductions du sens moral et rationnel, ce qui a amené mes convictions et déterminé un acte qui est pour eux un sujet d'étonnement et de blâme, quelles ont été les influences mises en œuvre, et comment le changement s'est opéré, je ne pourrai que répondre avec l'aveugle-né quand ses yeux furent ouverts : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et maintenant j'y vois. »

VII

L'EXERCICE DE LA FOI

IMPOSSIBLE

HORS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE;

PAR LE RÉVÉREND

W. G. PENNY,

de l'Université d'Oxford, ancien vicaire inamovible
de Dorton et Ashendon.

Nous nous bornons à indiquer le travail du R. W. G. Penny ; son étendue ne nous permet pas d'en donner l'analyse. L'auteur du livre dont nous transcrivons le titre en tête de ce chapitre, se propose de venir en

aide aux protestants dans l'étude de cette question importante : les principes de la réforme ont-ils réellement affecté la foi de ceux qui les professent? Voici les circonstances qui ont déterminé M. Penny à publier ce remarquable travail ; nous le laissons parler :

« Peu de temps après ma conversion, un de mes amis me disait : « Je pense que vos amis ont le droit de vous demander pourquoi vous nous avez quittés, afin d'entrer dans une autre communion. » Il est assez naturel, même pour ceux qui, par suite d'une étude approfondie de la question, ont aperçu le peu de fondement des préjugés répandus contre les catholiques romains, il est naturel, dis-je, pour ceux qui sont convaincus de l'absurdité du cri poussé contre les *erreurs romaines*, de demander : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de rester où vous étiez? Que pouvez-vous gagner en changeant de religion? N'y a-t-il pas déjà dans l'établissement, aussi bien que dans l'Église

catholique, toutes les vérités enseignées et tout ce qui est nécessaire au salut? » Ces questions sont certainement très-raisonnables; il est bien naturel à celui qui se croit en possession de tous les priviléges de l'Évangile, et qui voit les autres se conduire envers lui comme s'il n'en jouissait pas, de leur demander : « Que me manque-t-il donc dans ma position actuelle? »

« Nous ne saurions être surpris de ce qu'on nous prie d'expliquer nos vues; nous aurions plutôt raison de l'être, si l'on assistait avec indifférence au grand mouvement religieux qui s'opère, sans s'informer des principes ou plutôt des doctrines réelles du corps vers lequel tend le mouvement.

« Ce désir de la part de ceux dont nous nous séparons est si raisonnable, que nous devons chercher à le satisfaire par tous les moyens, autant que nous le pouvons. Je me propose donc, avec l'assistance de Dieu, d'exposer une des choses qui manquent aux corps séparés de l'Église catholique, et

qui m'a déterminé à changer de position : la foi. »

M. Penny explique d'abord qu'en se convertissant il n'a pas abandonné la foi dans laquelle il avait été élevé. Il démontre, par de solides raisonnements, que passer du protestantisme au catholicisme n'implique pas le rejet de la foi que l'on professait antérieurement. En devenant catholique, le protestant, loin de renier sa foi chrétienne, l'établit, au contraire, sur des bases plus larges et plus solides. Le nom de protestant indique le rejet de certaines doctrines autrefois reçues, plutôt que l'adoption de doctrines oubliées : de sorte qu'un protestant qui cesse de l'être *cesse de protester*, ou, en d'autres termes, il reprend des doctrines dont il s'était éloigné. En adoptant le catholicisme, on continue à croire toutes les grandes vérités que l'on professait, mais on ajoute à sa croyance des doctrines que l'on n'admettait pas auparavant. Celui, au contraire, qui deviendrait protestant, abandonnerait certains points

de doctrine et de pratique. Il laisserait de côté la confession, le jeûne, et se ferait une religion plus facile que celle qu'il suivait d'abord. En devenant catholique, on retourne à ce que chacun reconnaît avoir été reçu comme le système doctrinal avant la réforme, et l'on reprend ce qui fut rejeté à cette époque.

L'auteur insiste sur la nécessité d'avoir la foi; il établit le sens de ce mot et ses distinctions de plusieurs autres expressions qui sont souvent confondues avec lui. Après avoir savamment posé la relation qui existe entre la foi et la conscience, M. Penny énumère les partis qui divisent l'église établie. Appliquant ensuite les principes qu'il a développés, il se demande lequel de ces partis a la vraie foi. En traitant des conditions nécessaires pour qu'un document écrit puisse être appelé une autorité, M. Penny examine le principe protestant d'interprétation individuelle de la Bible; il montre les vices et les difficultés que présente son application.

Au lieu de donner la foi, il ne peut que produire de simples opinions. Que résulte-t-il, en effet, de ce grand principe du protestantisme? C'est que chaque personne sachant lire jouit de la liberté de chercher la doctrine dans l'Écriture sainte avant d'être obligée de croire, même les vérités les plus sacrées de l'Évangile. Ce principe ne saurait être appliqué d'une manière absolue et rigoureuse : car, en fait, chacun admet un grand nombre de vérités avant d'en avoir acquis les preuves par soi-même. Ce principe est sujet à de grandes modifications. Il est évidemment impossible de le pousser à ses dernières limites ; car autrement ceux qui ne savent pas lire ne seraient pas tenus d'avoir la foi, et ils auraient le droit d'ajourner toute croyance jusqu'à ce qu'ils aient appris à lire. En attendant, ils pourraient ne croire rien du tout. Une absurdité aussi manifeste ne saurait être soutenue par qui que ce soit. Il faut nécessairement, pour se tirer de cette difficulté, dire que ces personnes doivent

s'en rapporter à la probité d'autrui, aux témoignages de leurs parents et de leurs maîtres. De sorte qu'en dépit d'eux-mêmes les protestants sont obligés de revenir continuellement au principe catholique de l'autorité pour se tirer de leurs difficultés.

Des protestants sérieux et raisonnables reconnaîtront sans doute qu'il serait absurde pour des gens ne sachant pas lire, de dire qu'ils attendront de l'avoir appris avant de croire; et ils admettront certainement qu'il serait très-inconvenant pour certaines personnes, dans certaines positions, celles mêmes qui savent lire, de rejeter tout ce qui ne leur aurait pas été prouvé. La manière dont les personnes ignorantes doivent adopter le principe protestant est, dit-on, de suivre les opinions de *gens capables* que l'on peut en toute confiance regarder comme interprètes sûrs de la Bible. Mais il est certain qu'on ne saurait poser aucune règle relativement aux qualités de celui qui est ou n'est pas un interprète sûr, et encore moins pourrait-on tracer la ligne de démarcation

entre ceux qui devront s'en rapporter à cet interprète et ceux qui pourront s'en passer. Quels arguments invoquera un protestant pour convaincre son coreligionnaire de son erreur, si l'on suppose qu'il cherche à le persuader en revendiquant pour lui un privilége qu'il refuse à d'autres?

M. Penny expose ensuite la règle de foi catholique, en montrant qu'elle supplée aux défauts et répond à toutes les difficultés du principe protestant.

Le principe catholique consiste à se guider par la voix de l'Église, contrairement au principe protestant qui n'a d'autre règle que le jugement privé ; à suivre la tradition existante, de préférence aux notions que nous nous formons de la tradition primitive. Pour avoir la certitude que la tradition nous transmet la doctrine de l'Église, on ne saurait décider la question en se livrant à l'examen des documents des premiers siècles, et en s'efforçant d'en suivre l'origine jusqu'au temps des apôtres. En fait, une telle manière de procéder impliquerait

l'exercice du jugement privé, tout aussi bien que la tentative de déterminer la doctrine par l'étude de l'Écriture. M. Penny est naturellement amené à traiter la question des conciles généraux, et il montre que si un catholique doit admettre tout ce qui a été décidé par les conciles, cependant notre foi ne saurait être limitée par leurs décrets. Ainsi on pourrait être hérétique sans nier aucune des vérités affirmées par les conciles. Si vous devez admettre une doctrine ecclésiastique, ce doit être indépendamment de l'histoire de cette doctrine, c'est-à-dire, indépendamment des attaques que cette doctrine a subies avant d'arriver jusqu'à nous. Nous devons admettre aussi bien les doctrines qui n'ont pas été attaquées que celles qui l'ont été. Or, les conciles ne s'assemblent pas pour décider si telle doctrine reçue dans l'Église doit continuer à être crue, ou si elle doit être rejetée; mais seulement pour déclarer avec plus de clarté et préciser ce qui a été transmis par les générations qui ont précédé; ils se réu-

nissent afin de porter témoignage à la doctrine enseignée par nos ancêtres, et pas du tout pour l'établir ou la prouver. Certaines vérités peuvent être bien connues et universellement reçues sans qu'aucun concile ait eu à s'en occuper. Un catholique doit croire ce qui est universellement enseigné et cru dans l'Église, qu'un concile l'ait ou non déterminé. Un individu n'a pas le droit de rejeter ce qui est populairement accepté et enseigné par le clergé comme étant la doctrine de l'Église. On pourrait ici soulever la question de savoir comment on arrivera à connaître que telle doctrine proposée est réellement acceptée à l'unanimité par les membres de la communion catholique dans le monde entier? Évidemment personne n'a le droit de douter de l'unanimité avant d'avoir entendu s'élever quelque part des protestations contre cette doctrine; jusque là, on devra croire ce qui est enseigné par l'Église. On voit donc clairement que *se guider d'après l'autorité de l'Église, c'est suivre la parole de ceux qu'elle a char-*

gés de nous instruire. Réformer au contraire la doctrine reçue n'est rien moins qu'une déviation de la foi. C'est ce qu'ont fait tous les chefs du protestantisme, et tous les chefs de secte qui, à leur exemple, ont protesté contre les doctrines de l'Église ou même contre certaine doctrine particulière qui avait été, dans le principe, conservée par les réformateurs.

Après avoir ainsi posé la règle de foi, M. Penny examine ce que c'est que l'hérésie ; il la définit et applique cette définition à l'état actuel des choses.

Une expérience de trois siècles a démontré que le principe du jugement privé, quelle que soit sa forme, est tout à fait incapable de conduire les hommes à l'unité de foi, signe caractéristique du christianisme; et cependant la réforme a eu, pour atteindre ce résultat, d'excellentes occasions. Ainsi, par exemple, dans l'église anglicane, où cependant tous les moyens ont été pris pour s'assurer l'unanimité de ses membres, ces efforts ont été sans le moindre suc-

cès. Des articles de croyance ont été rédigés, et tous ceux qui entrent dans le ministère anglican doivent les souscrire; leur adhésion est même renouvelée plusieurs fois dans le cours de leur vie. Il faut entendre ces articles dans leur sens grammatical; il n'est pas permis de leur attacher de signification particulière. Pour restreindre encore la latitude d'interprétation, il a été défendu de leur donner aucun sens nouveau. Et malgré toutes ces précautions, y a-t-il dans le monde un ministère aussi divisé que celui de l'église anglicane?

Que doit donc faire celui qui se trouve jeté dans un système où il existe de pareilles différences d'opinion; où il trouve tant d'écoles et de partis qui tous soutiennent les choses les plus opposées et les présentent comme étant l'enseignement de leur communion? Une des voies qui s'ouvrent à celui que désolera cette anarchie, c'est de revendiquer pour lui-même le droit d'examen, afin de décider par son propre

jugement quel est celui des partis opposés qui enseigne réellement le système chrétien. La grande différence d'enseignement qui existe dans l'église établie, et non l'amour de l'hérésie, pousse un grand nombre de ses membres à agir d'après le principe protestant, quoiqu'il répugne à leur nature, et qu'ils n'y aient recours que parce qu'ils ne voient pas d'autre issue pour échapper à l'anarchie de l'anglicanisme.

M. Penny nous dit qu'il existe deux voies pour juger la nature d'un mouvement comme celui de la réforme. Le premier, en examinant les fruits qu'il a produits dans ceux qui l'ont suivi; le second, en nous plaçant dans la meilleure position possible d'appréciation par une vie plus régulière. Puis, mettant en regard les prétentions de l'Eglise romaine et celles de l'anglicanisme, l'auteur arrive à cette conclusion, qu'en se soumettant à l'autorité de l'Église de Rome, les anglicans s'affranchissent du reproche de manquer à leurs de-

voirs envers les deux communions. Si l'église anglicane, en effet, ne revendique *pour elle-même* aucune autorité dans les controverses de foi, celui qui a été élevé dans son sein ne manque pas à ses devoirs envers elle en prêtant l'oreille à l'Église qui revendique cette autorité. Cette circonstance amoindrit singulièrement la difficulté que les anglicans pourraient éprouver, s'il en était autrement, à abandonner la communion dans laquelle ils ont vécu. « La foi, suivant les catholiques, est un don de Dieu. Ce don, nous dit l'auteur, est en conséquence indépendant de la capacité des personnes à juger de la valeur des arguments. Le Tout-Puissant peut l'accorder à celui qui lui plaît, à quiconque lui paraîtra bon; il peut donner la foi à une personne qui possède à peine le sens commun, tandis que des hommes très-savants pourront en rester éloignés. Il peut la donner à ceux qu'il prévoit devoir s'égarer après un certain temps, ou à d'autres qui n'ont rien fait pour la mériter, et quel que soit celui

à qui cette grâce est accordée, c'est une preuve non de la piété de celui qui la reçoit, mais de la miséricorde de Dieu. Puisse-t-il ne pas se repentir de ses dons et des appels de sa grâce! qu'il daigne perfectionner en nous le bon ouvrage qu'il a commencé! Il offre en ce moment à l'Angleterre le don de la foi d'une manière dont nous n'avons pas été témoins dans ces dernières années. Il agit avec l'Angleterre comme avec Cornélius à qui il envoya non-seulement Pierre pour l'instruire, mais à qui il acorda une vision intérieure qui le porta à envoyer chercher Pierre, et à prêter l'oreille à ses instructions. De même il plaît en ce moment à Dieu de réveiller l'esprit des protestants anglais. On a souvent remarqué que le mouvement religieux de l'Angleterre est tout à fait intérieur, c'est-à-dire qu'il n'a pas été excité par l'influence extérieure des autres communions chrétiennes. Ce mouvement est pour les Anglais ce que la vision fut pour Cornélius. Il dirige leurs yeux et leurs cœurs non vers Pierre, mais vers son

successeur, et il réveille dans leur âme des sympathies et un désir de réunion à la communion catholique qui n'avaient jamais été éprouvés depuis l'époque de la malheureuse séparation. Puissent les Anglais ne pas laisser passer la vision sans lui donner l'attention qu'elle mérite; mais qu'ils aillent et qu'ils s'unissent à celui qui leur dira ce qu'ils doivent faire! »

VIII

QUADRUPLE DIFFICULTÉ

DE

L'ANGLICANISME,

OU

L'ÉGLISE D'ANGLETERRE

ÉPROUVÉE PAR LE SYMBOLE DE NICÉE;

PAR LE RÉVÉREND

J. SPENCER NORTHCOTE,

ancien *scholar* du collége de Corpus Christi, à Oxford, ex-vicaire de Ilfracombe, dans le Devonshire.

Le révérend J. Spencer Northcote a complété et généralisé les motifs que ses amis nous ont exposés comme ayant déterminé leur conversion. Les lettres qu'il a

publiées sous ce titre, s'adressent aux membres de l'église d'Angleterre qui auraient pu n'être pas entièrement satisfaits des publications antérieures à la sienne. Il renonce à tracer la voie par laquelle il est arrivé au catholicisme ; car Dieu emploie pour éclairer les âmes des moyens en rapport avec les besoins de chacun, et en vain une autre personne chercherait-elle à parcourir la même route pour arriver au but qu'il a atteint. Il se borne à nous apprendre qu'il est devenu catholique en lisant les écrits des controversistes anglicans. Il commença l'étude de Leslie et de Barrow étant ferme protestant, et il était convaincu de la validité de toutes les prétentions de Rome quand il eut achevé ces ouvrages. Afin que le lecteur anglican ne puisse pas lui dire que ses arguments sont dirigés contre une autre position que la sienne, il se place sur un terrain où son adversaire ne saurait lui échapper.

« Vous ne nierez pas, lui dit-il, que l'Eglise ne doive avoir certains signes ex-

térieurs auxquels on pourra la distinguer des sociétés rivales. Dieu a sûrement donné à l'Église des marques simples et évidentes de sa présence, de manière à ce que l'étranger puisse être attiré vers elle, et que tout son troupeau puisse être réuni dans le même bercail. De là cette question : Quels sont ces signes, ces marques extérieures et visibles de l'Église une et vraie?

« Mais, vous et moi, nous déclarons publiquement dans un des symboles sacrés de notre foi que nous croyons en l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Il est donc assez naturel que nous examinions nos prétentions à être considérés comme membres de l'Église de Dieu, en suivant cette simple règle : A laquelle des deux communions ces signes appartiennent-ils d'une manière non équivoque? Est-ce à la vôtre ou à la mienne? à la communion anglicane ou à la communion romaine? Ce mode de recherches devra être d'autant plus satisfaisant que les caractères dont nous parlons ici sont aisément intelligibles, et répondent

pleinement au bon sens naturel et à notre propre jugement. Il est évident que l'*unité* doit être un des caractères de l'Église du Christ, parce que l'Église est dépositaire de la vérité révélée de Dieu qui doit être une avec lui, partout et toujours la même. La *sainteté* formera le second de ces caractères, parce que l'objet de la venue du Christ a été de détruire les œuvres du démon, et de se purifier un peuple choisi, plein du zèle des bonnes œuvres. La *catholicité* viendra ensuite, parce qu'il est dit que *le mur de séparation sera abaissé en Jésus-Christ;* la nouvelle alliance de grâce ne devait pas, comme l'ancienne, être locale, nationale et limitée, mais elle doit être *une lumière pour éclairer les gentils*, aussi bien *que la gloire du peuple d'Israël*. L'*apostolicité* sera le quatrième de ces caractères, parce que c'est par ce signe que nous pouvons être sûrs que les doctrines et les sacrements de l'Église sont réellement ceux que Notre-Seigneur Jésus-Christ a enseignés et institués, si nous arrivons à reconnaître notre

Église comme représentant véritablement, par succession directe, le corps des apôtres, qui a reçu de lui ces doctrines et ces sacrements, et comme partageant en conséquence cette divine garantie de leur mission : *Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie.* A cette garantie s'ajoute cette promesse de perpétuité : *Je suis toujours avec vous, même jusqu'à la fin du monde.*

« Un autre avantage de cette manière d'argumenter, c'est son caractère large et général, qui m'épargne d'entrer dans l'examen des points de détail, examen des plus difficiles, sinon entièrement impossible, parce que j'ignore quelle est précisément votre position actuelle. Les membres de l'église anglicane, partisans de la Haute-Église, diffèrent tellement les uns des autres et même avec eux-mêmes, d'une époque à l'autre (ceux, du moins, *qui ont marché avec le mouvement*), que je ne sais réellement pas quels sont les points de la doctrine catholique que vous êtes prêts à accepter, quels

sont ceux que vous regardez comme devant être négligés. Un *clergyman* admet le culte des saints ; mais il refuse de croire au purgatoire. Un autre pense que la doctrine du purgatoire est antique et raisonnable ; mais il ne peut concevoir pourquoi nous prierions pour ceux dont nous nous trouvons séparés, etc.

« Je me propose donc d'examiner quelle est, de la communion romaine ou de la communion anglicane, celle qui correspond mieux à la description de l'Église de Jésus-Christ donnée dans le symbole de Nicée, d'*Église une, sainte, catholique et apostolique.* »

M. Northcote établit ensuite le fait de désunion dans l'église d'Angleterre, désunion que les anglicans, il est vrai, expliquent comme un incident qui serait facilement écarté par une discipline ecclésiastique convenable, mais qui, indépendamment de la cause à laquelle on peut l'attribuer, n'en prouve pas moins que l'église anglicane ne possède pas l'unité, un des caractères essen-

tiels de l'Église de Jésus-Christ. Or, une église qui n'a pas l'unité de doctrine n'a pas la vraie foi, ou du moins elle ne la possède pas pour l'avantage pratique de ses membres. L'auteur démontre que l'anarchie de l'église d'Angleterre est inhérente à son essence, parce qu'elle a été depuis son origine comme son caractère distinctif. Cette église n'a jamais présenté d'homogénéité, si ce n'est dans son opposition aux doctrines de l'Église de Rome, et même elle perd maintenant chaque jour cette unité négative, cet accord dans la désunion. Il en a été avec elle comme avec les donatistes : *Sicut Christum dividere conata est, sic ipsa à suis quotidianâ concisione dividitur*[1].

Après avoir démontré que le caractère d'unité apparaît d'une manière claire et évidente dans l'Église romaine, M. Northcote passe au second caractère, celui de la sainteté, et il serait difficile d'établir avec plus

[1] S. Aug., di Agone Christ., § 31. T. VI, p. 437, éd. Paris.

de force que, sur ce second point encore, l'église anglicane ne saurait subir à son avantage la comparaison avec l'Église romaine. La simple énumération des œuvres de sainteté, des institutions de charité produites par l'Église de Rome, suffit pour écraser l'anglicanisme qui, loin de posséder des institutions semblables, les a opprimées, tyrannisées et détruites en Angleterre.

En traitant des ordres religieux et de leurs œuvres, M. Northcote est amené à parler des livres de piété de l'Église romaine, qui ont toujours eu une supériorité si grande sur les œuvres du même genre sorties des communions protestantes. Jacques 1er demandait à ses évêques, après avoir lu l'*Introduction à la Vie dévote*, qui lui avait été envoyée par Marie de Médicis : « Comment aucun de vous n'écrit-il avec ce sentiment et cette onction ? »

Il est admis par tout le monde que les meilleurs écrivains spirituels de l'anglicanisme et des autres sectes protestantes, se

sont surtout inspirés des écrivains catholiques. L'évêque Wilson recommandait la lecture du *Combat spirituel;* Thomas à Kempis a été édité en Angleterre, même par un protestant évangélique ; Fénelon et Pascal sont presque aussi familiers aux protestants qu'aux catholiques.

Le troisième caractère de l'Église, la catholicité, est d'autant plus facile à établir que les protestants eux-mêmes désignent par le nom de catholique les membres de la communion romaine.

Toutes les sectes religieuses, quelles qu'elles soient, à l'exception seulement des Irvingites et d'une petite portion d'anglicans, consentent sans contestation à nous accorder ce titre, tandis que, d'autre part, un évêque anglican l'a publiquement repoussé pour l'église d'Angleterre, et a signalé l'usage qu'on en fait comme *une affectation* [1].

Le révérend M. Northcote répond à

[1] L'évêque actuel de Worcester.

l'objection des anglicans qui établissent la catholicité de leur église sur ce qu'elle est d'accord, en fait de doctrine, avec l'Église des premiers siècles, parce qu'elle accepte les symboles des apôtres, de Nicée et d'Athanase. Passant ensuite au quatrième et dernier caractère de la véritable Église, l'apostolicité, il montre le peu de valeur de l'argument qui revendique ce titre pour l'anglicanisme, en prétendant que ses évêques lui ont transmis les ordres par une succession non interrompue depuis saint Augustin et ses compagnons. Les anglicans soutiennent en outre l'apostolicité de leurs ordres, en s'appuyant sur ce que Rome ne s'est jamais prononcée formellement contre leur validité.

Comment, touchant cette dernière assertion, pourrait-on méconnaître l'opinion de Rome sur les ordres anglicans, quand les ministres de cette église, en devenant prêtres catholiques, sont de nouveau ordonnés sans condition, absolument comme s'ils étaient laïcs. L'histoire de la réforme anglaise fournit la réponse à la première

objection. Les altérations qu'a successivement subies le pontifical romain dans les cérémonies de la consécration, sont incontestablement de nature à invalider le sacrement. Ainsi, sous le règne d'Henri VIII, on commença par omettre le serment d'obéissance au pape ; du temps du roi Edward, un nouveau service fut prescrit pour l'ordination des prêtres, des diacres, et pour la consécration des évêques, qui différait, sur des points de première importance, du service en usage dans l'Église catholique, etc. Il suffit de suivre cette histoire pour se convaincre que la succession apostolique des évêques anglicans n'est rien moins que contestable. Si, de la validité des ordres, nous passons à la juridiction spirituelle, la question se complique encore davantage, car, depuis la réforme, cette juridiction ne relève que de l'autorité de la couronne.

Ainsi, loin d'être *une*, soit avec le reste de la chrétienté, soit avec elle-même, l'anarchie intérieure de l'église anglicane est proverbiale. La vie spirituelle, dans ses formes

les plus élevées qui méritent le nom de sainteté, lui est inconnue; loin d'être catholique, elle se vante d'être nationale, et au lieu de gouverner avec une autorité lui venant des apôtres, elle a reçu sa juridiction de la couronne britannique. Il y a cependant une Église et une seule Église à laquelle s'appliquent tous ces caractères distinctifs; son unité est la merveille du monde; elle a produit dans tous les siècles des multitudes d'hommes qui ont marché dans les voies de la perfection; elle embrasse sur son large sein toutes les nations, tous les peuples en nombre incalculable et sur une étendue de pays sans pareille; son autorité transmise de main en main n'émane d'aucune puissance terrestre, mais du Prince des apôtres qui l'a reçue de Jésus-Christ lui-même. Écoutons le témoignage que lui a rendu un protestant de l'église établie, et jugez si elle n'est pas le royaume dont les prophètes ont dit qu'*il demeurera toujours*.

« Les maisons royales les plus fières ne datent que d'hier, si on les compare à la li-

gne des pontifes suprêmes; — la république de Venise est moderne quand on la met en regard de la papauté, et cependant la république vénitienne a passé et la papauté reste debout; — la papauté demeure, non dans un état de caducité, non comme un objet antique; mais elle est pleine de la vie et de la vigueur de la jeunesse. L'Église catholique envoie encore aux extrémités les plus reculées du monde des missionnaires aussi zélés que ceux qui débarquèrent à Kent avec saint Augustin ; elle se montre encore en face des rois ennemis avec l'esprit qu'elle déploya en se présentant devant Attila. Elle a vu le commencement de tous les gouvernements et de tous les établissements ecclésiastiques qui existent dans le monde, *et qui sait si elle n'est pas destinée à les voir tous finir*. Elle était grande et respectée avant que les Saxons n'eussent mis le pied dans la Bretagne... Elle pourrait bien exister encore, sans avoir rien perdu de sa vigueur, lorsque quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande s'appuiera,

au milieu d'une vaste solitude, sur une arche brisée du pont de Londres pour esquisser les ruines de Saint-Paul [1]. »

Après quelques observations de détail destinées à préparer le lecteur à la conclusion à laquelle il arrive : *la soumission à l'Église catholique*, l'auteur termine ainsi :

« Je sais que vous refuserez d'accepter mon témoignage; mais je vous demande de le recevoir comme la corroboration du témoignage extérieur des faits. Je désire seulement mettre notre expérience en balance contre vos doutes. Vos impressions naissent de ouï-dire ; vous savez de l'Église à laquelle nous nous sommes soumis, qu'en Angleterre on parle partout contre elle ; mais nous, nous savons avoir trouvé en elle un trésor caché, la perle d'un grand prix ; nous savons qu'elle nous a donné le pain de vie, l'huile de la joie ; qu'elle a répandu dans nos âmes cette paix qui passe toute intelli-

[1] Essais de Macaulay, v. III, p. 207.

gence; en un mot, nous avons trouvé en elle un *chez nous* comme nous n'en avons jamais eu nulle part; nous avons en elle un conseiller, un ami, un guide, une mère; et c'est parce que nous attachons un si grand prix à ces bénédictions que nous vous pressons, avec de si vives instances, de les partager avec nous. Nous pouvons nous écrier avec saint Augustin : « Nous cherchons notre frère et nous intercédons en sa faveur, non pour dire : « Maître, parlez à mon frère afin qu'il divise son héritage avec moi, mais parlez-lui pour qu'il prenne part au mien. »

FIN.

TABLE.

IV

V

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

DU

MOUVEMENT RELIGIEUX
EN ANGLETERRE,

OU

LES PROGRÈS DU CATHOLICISME

ET LE RETOUR DE L'ÉGLISE ANGLICANE A L'UNITÉ ;

PAR

UN CATHOLIQUE (JULES GONDON).

1 vol. in-8°. Prix : 6 fr. 50 c.

On parle beaucoup du mouvement religieux en Angleterre; mais pour bien l'apprécier, pour bien comprendre les progrès de la vérité dans un pays où l'on comptait naguère un si petit nombre d'enfants de

l'Église, il faut savoir quelle était la position des catholiques au moment de l'acte d'émancipation, quels obstacles ils avaient à vaincre, quels ennemis à combattre, quelles causes secrètes ou patentes les favorisaient. Cet ouvrage renferme, à cet égard, les détails les plus curieux. C'est un tableau animé qui présente tour à tour, aux yeux du lecteur, la décadence de l'église anglicane, sa charité tout administrative et si peu chrétienne, ses divisions, ses querelles intestines, le zèle, les efforts, les sacrifices des catholiques, les luttes du parlement, l'histoire du puséisme, etc., etc.

On trouve aussi, dans ce volume, des renseignements très-instructifs sur le célèbre docteur Pusey. Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré à reproduire, *in extenso*, le beau travail de Mgr Wiseman, sur la réaction de l'église anglicane, la possibilité de sa réunion avec Rome, et les conséquences politiques et sociales qu'aurait, pour l'Angleterre, un retour à l'unité catholique. Aucun livre n'est plus intéressant

et ne mérite davantage une place dans toutes les bibliothèques.

Histoire de sainte Catherine de Sienne (1347-1380), par Émile CHAVIN DE MALAN, auteur de l'*Histoire de saint François d'Assise*; 2 beaux vol. in-8 avec portr. 12 fr.

Histoire de saint Thomas d'Aquin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, par M. l'abbé BAREILLE; 1 beau vol. in-8° avec portrait. 7 fr.

Œuvres complètes du cardinal Pacca, traduites par M. QUEYRAS; 2 vol. in-8°, ornés de deux portraits. 10 fr.

Histoire de saint Léon-le-Grand et de son siècle, par Alex. de SAINT-CHÉRON; 2 vol. in-8°. 12 fr.

Histoire de saint Augustin, sa vie, ses œuvres, son siècle; influence de son génie, par M. POUJOULAT; ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Paris; 3 vol. in-8° avec portrait. 21 fr.

— **Abrégé** du même ouvrage; 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr. 50 c.

Mémoires sur la Vie et les Vertus de sainte Chantal, fondatrice de la Visitation; recueillis par la Mère DE CHAUGY, sa nièce; publiés par l'abbé T. BOULANGÉ; 1 beau vol. in-8°. 6 fr.

Vie du vénérable Borie, martyr au Tonquin; 2e édit., refondue et ornée de deux belles gravures; 1 vol. in-12. 2 fr.

Histoire de saint Pie V, pape, de l'ordre des Frères Prêcheurs, par M. le vicomte de FALLOUX; 2 vol. in-8°. 12 fr.

Louis XVI, par M. le vicomte de FALLOUX, député; 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr.

Vie de Victorine de Galard-Terraube; 3e édit.; 1 vol. in-12. 1 fr. 75 c.

— Le même, avec portrait. 2 fr.

Vie de Bernard Overberg, supérieur du séminaire de Munster, par SCHUBERT; traduit de l'allemand, par M. Léon BORÉ; 1 vol. 18. 60 c.

Histoire d'Abulcher Bischiara, par M. A. DE BOUCLON, avec approbation de Mgr l'évêque d'Évreux; 1 vol. in-12. 1 fr. 30 c.

Vie (la), **les travaux et la conversion de Frédéric Hurter**, par Alexandre de SAINT-CHÉRON; 1 vol. in-18. 1 fr.

Conversion de Marie-Alphonse Ratisbonne, relation authentique, par M. le baron Th. DE BUSSIÈRES; suivie de la lettre de M.-A. Ratisbonne à M. l'abbé Desgenettes; 1 vol. in-18, avec grav. 75 c.

Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale, par M. ÉMERY, anc. sup. de Saint-Sulpice; nouv. édit.; 2 forts vol. in-12. 4 fr.

Pensées apologétiques sur la religion catholique, destinées à ceux qui veulent s'instruire des vérités de la foi et se prémunir contre les erreurs du temps; traduit de l'italien par A. DU SEIN; 1 vol. in-18. 80 c.

Motifs qui ont ramené à l'Église catholique un grand nombre de protestants, par M. l'abbé ROHRBACHER; 2 vol. in-18. 2 fr.

Conférences sur les Cérémonies de la Semaine-Sainte à Rome, par Mgr WISEMAN; 1 vol. in-12. 1 fr. 50 c.

Confessions de S. Augustin (les), trad. nouv., par L. MOREAU; 2e édit.; 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr.

Exposition de la Doctrine chrétienne,

contenant : 1° l'Histoire abrégée de l'ancien et du nouveau Testament, suivie d'une instruction sur l'Église ; 2° l'explication des dogmes de l'Église rapportés à la justification de l'homme ; 3° la pratique des Commandements de Dieu et de l'Église, des Conseils évangéliques et des divers Exercices de piété ; par le P. Bougeant ; 2 vol. in-8°. 9 fr.

M. l'abbé Desgenettes recommande cet ouvrage à la fin du 4e *bulletin des Annales de l'Archiconfrérie.*

Évidence de la divinité du christianisme et du catholicisme, par J. M. E. B. ; 1 vol. in-12. 2 fr.

Le fond de cet ouvrage est emprunté à l'*Evidence de la religion chrétienne*, de Jennings, et à la *Démonstration évangélique*, de Mgr Duvoisin.

Beautés du culte catholique, par l'abbé M.-X. Raffray ; 2e édit., recommandée par Mgr l'évêque de Saint-Brieuc ; 2 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

Élévations à Dieu sur tous les mystères de la Religion chrétienne, par Bossuet, avec une Introduction, par M. Chavin de Malan ; 1 beau vol. grand in-18 anglais. 3 fr.

Livre des peuples et des rois (le), par M. Charles Sainte-Foy ; 1 vol. in-8° ; 2e édition, corrigée et augmentée. 6 fr.

Protestantisme (le) **comparé au catholicisme** dans ses rapports avec la civilisation européenne, par l'abbé Jacques Balmès ; 3 vol. in-8°. 18 fr.

Origines du Christianisme, par le docteur Doellinger ; trad. de l'allemand par M. Léon Boré ; 2 vol. in-8°. 12 fr.

Ordre surnaturel (de l'), par l'abbé Xavier, mem-

bre de la Société Foi et Lumière de Nancy; 1 fort vol. in-8o. 5 fr.

Institution du dimanche (de l'), considérée principalement dans ses harmonies avec les besoins de notre époque; par F. Pérennès; 1 vol. in-8°. 5 fr.

Annales de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, publiées par M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, par bulletins de 80 pages d'impression, in-8°. Chaque bulletin coûte 75 c. — Six sont en vente.

Manuel d'instructions et de prières, à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, établie dans l'église de Notre-Dame-des-Victoires à Paris; suivi d'une Histoire de l'Archiconfrérie; ouvrage publié par M. l'abbé Dufriche-Desgenettes; 11e édition; 1 fort volume in-12. 2 fr.

— **Abrégé**, 1 vol. in-18, 2e édition. 1 fr.

Livre des associés à l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie; contenant les prières ordinaires de la journée du dimanche, les offices propres de l'Archiconfrérie, l'office de l'immaculée Conception, des cantiques, etc.; publié par M. l'abbé Quétier, sous-directeur de l'Archiconfrérie; 1 vol. in-32.

Douloureuse Passion (la) de N.-S. J.-C., d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich; par M. de Cazalès; 1 vol. in-8°, 4e édition. 6 fr.

Abrégé du même ouvrage; 1 vol. in-18. 80 c.

Les Guerres de la Vendée et de la Bretagne, 1790-1832, par Eug. Veuillot; un beau vol. in-8o. 5 fr.

Histoire de l'Abbaye de Cluny, par M. P. Lorain; 1 vol. in-8°, 2e édition. 6 fr.

Livre d'or des Familles (le), ou la Terre-Sainte illustrée; splendide volume grand in-8°, orné de 60 planches rehaussées à deux teintes, et de 100 vignettes. 24 fr.

Ce livre peut servir d'illustration aux ouvrages de *Chateaubriand*, *Lamartine*, *de Géramb* et *Poujoulat*. Le dessin est venu en aide au texte pour retracer tous les lieux où se sont passés ces grands événements dont le récit charma notre enfance.

Fastes de la France (les), ou Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la révolution de 1830, par Delandine de Saint-Esprit. Cet ouvrage, en 12 volumes in-12, se vend en collection ou en volumes séparés. Prix du volume : 2 fr. 50 c.

Guerre et Paix, scènes en Norwége, par mademoiselle Frédérique Bremer; 1 v. in-18 anglais. 2 fr.

Glaive runique (le), ou la Lutte du Paganisme scandinave contre le Christianisme; drame, par C.-A. Nicander; traduit du suédois, précédé d'un *Essai sur l'établissement et la destinée du Christianisme dans les pays du Nord*, et suivi de *Notes historiques*, *mythologiques et littéraires*, par M. Léouzon-Leduc; 1 beau et fort vol. in-8°. 6 fr.

— Édition à l'usage de la jeunesse; 1 v. in-12. 2 fr. 50 c.

Florence Raymond, Esquisse morale, par mademoiselle Gouraud; 1 vol. in-18 anglais. 2 fr. 75 c.

Privilége de saint Romain, par Ad. Archier, auteur de : *Charité mène à Dieu*, des *Devoirs d'une Femme*, de *Justice Divine*; 1 très-fort vol. in-12. 2 fr. 75.

Intérieur (un), ou Influence de la Vertu au sein de la Famille, par M. Devoille, auteur d'*Andréas*, du *Mendiant* et de *Notre-Dame de Consolation*; 2 vol. in-12. 4 fr.

Lettre inédite du comte Joseph de Maistre

à madame la marquise de Costa, sur la mort d'Eugène de Costa, son fils ; in-8°. 1 fr.

— La même. Grand in-18 anglais. 80 c.

Méditations, Soliloques et Manuel de saint Augustin, traduct. nouv., par C. L.; 2 vol. in-12. 2 fr.

Traité de l'Amour de Dieu, par le comte de STOLBERG ; traduit par MM. Antony LUIRARD et H***; 1 vol. in-18 ; précédé d'une Notice historique, par M. l'abbé FROISSET ; 1 vol. gr. in-18. 1 fr. 50 c.

Livre de la jeune Pensionnaire en vacances (le), ou Prières, Actes religieux, Méditations, Lectures pieuses, Conseils, Résolutions chrétiennes, par T. B. ; 1 vol. in-24. 1 fr.

— Le même, in-18 avec gravure. 1 fr. 30 c.

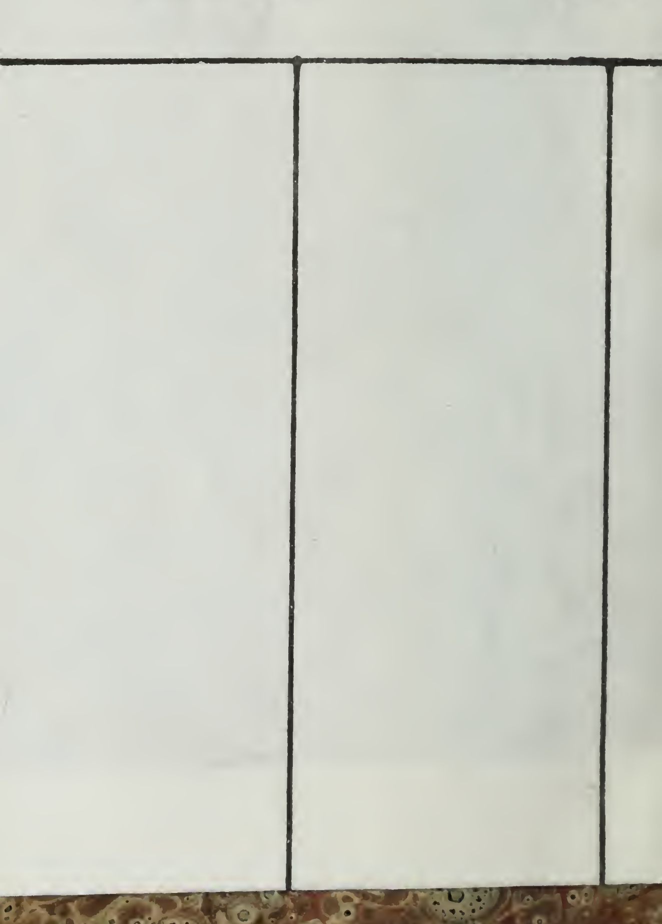
Livre du jeune Étudiant en vacances (le), ou Prières, Actes religieux, Méditations, Lectures pieuses, Conseils, Résolutions chrétiennes ; par T. B.; 1 vol. in-24. 1 fr.

La vraie Politesse, á l'usage des Maisons d'éducation ; par madame de MASSIEU ; 1 vol. in-18. 80 c.

Docteurs du jour devant la Famille (les), par M. BRUCKER (MICHEL RAYMOND) ; 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr.



IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.




a39003 002745502b
BX 4668 .A1M65 1847
MOTIFS DE CONVERSION D


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 09 07 19 17 1